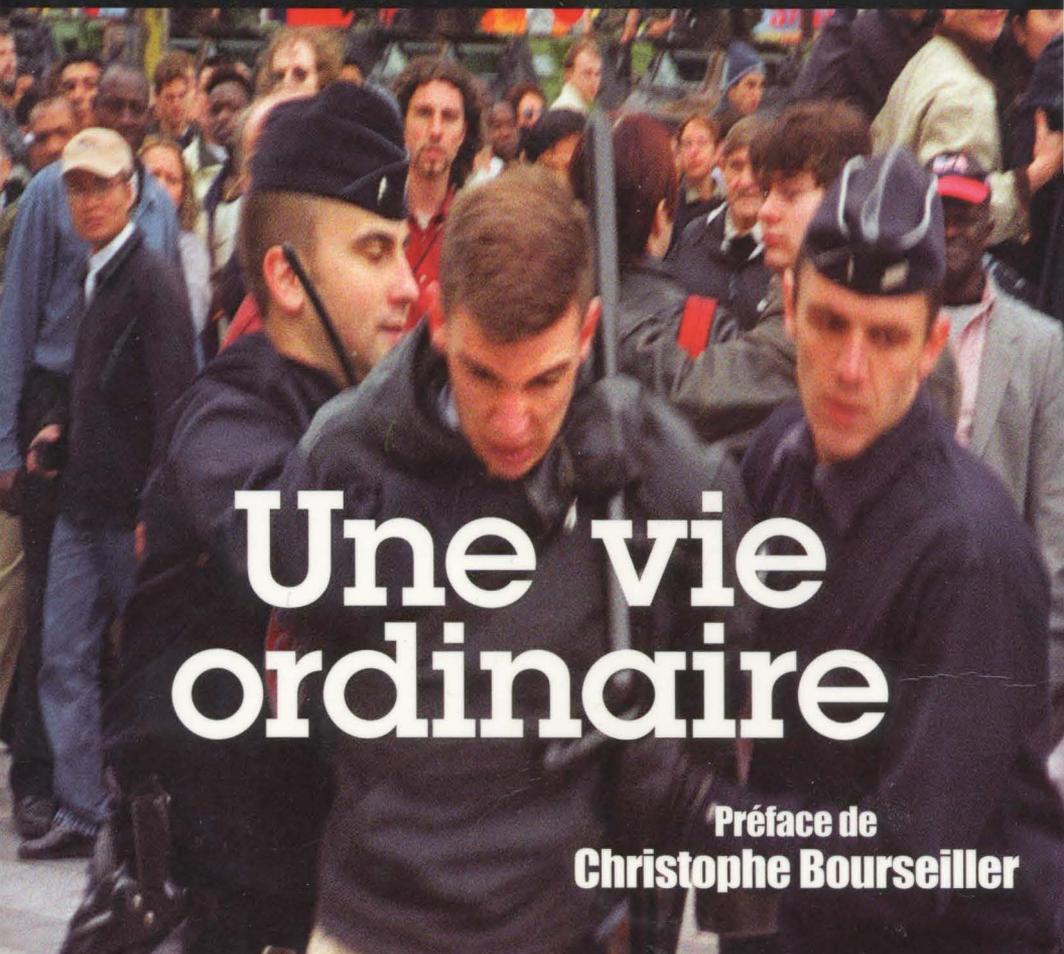


Maxime Brunerie

avec

Christian Rol



**Une vie
ordinaire**

Préface de
Christophe Bourseiller

**Je voulais tuer
Jacques Chirac**

DENOËL
IMPACTS

Une vie ordinaire

Maxime Brunerie
avec Christian Rol

Une vie ordinaire

Préface de Christophe Bourseiller



Préface

Les risques de la spirale

La troublante et tragique histoire de Maxime Brunerie, je l'ai prise au départ comme une gifle en plein visage. J'ai vu d'un seul coup vaciller les certitudes trop commodes des spécialistes, qui prétendent ranger les êtres dans des cases et les faire entrer dans des schèmes préconçus.

Maxime Brunerie témoigne d'une absolue confusion. Confusion des idées, des sentiments, des genres et de l'époque. Confusion des extrêmes, qui s'entremêlent ici en la pure détestation d'un monde à l'agonie. Confusion d'un individu, qui ne sait comment vivre — il lui manque le fameux « mode d'emploi » des autres — et habille son mal-être d'oripeaux néofascistes.

Tel est bien aujourd'hui l'enjeu de toute recherche sur les courants extrémistes. Elle doit puiser dans un champ de plus en plus large. Il s'agit d'emprunter non seulement à l'histoire, aux sciences politiques, à l'anthropologie, à la sociologie, mais encore à la psychologie.

On voit bien que les activistes obéissent en simultané à des mobiles multiples, et que les destins individuels sculptent les comportements.

Le parcours de Maxime Brunerie apparaît au départ comme un cas d'école. Un jeune militant d'extrême droite, évoluant dans une mouvance idéologique mal déterminée (nationaliste-révolutionnaire ? néonazie ? populiste de tendance mégrétiste ?), se livre à un acte de bravoure individuelle, consistant à ébaucher un attentat contre le président de la République, Jacques Chirac, lors du défilé du 14 juillet 2002.

Ce type de démonstration de force est relativement courant dans les milieux droitistes, où les militants sont parfois sommés de prouver leur courage et de donner des preuves d'abnégation. Dans un lointain groupuscule des années soixante-dix, National-Socialisme international (NSI), on demandait aux impétrants de se coucher en travers des rails pour se retirer *in extremis*, au passage d'un train.

L'extrême droite glorifie volontiers l'acte isolé. Par son sacrifice ou son intrépidité, le héros acquiert dans le groupe une dimension plus grande.

Maxime Brunerie ne saurait pourtant se conformer à la seule figure d'un Alain Escoffier, qui s'immola par le feu devant l'Aeroflot, ou d'un Stéphane Zanetacci, qui mourut au Liban en combattant avec les phalangistes.

Son parcours individuel, qu'il raconte avec une incroyable franchise, révèle des failles, une insécurité, un manque d'amour, une inaptitude à la vie. Au sein

des groupes dans lesquels il milite, il suscite une certaine angoisse. Même les plus aguerris des militants pressentent chez lui comme un déséquilibre.

Il est perçu comme un cogneur, un « fou ». On dirait aux États-Unis qu'il habite la *lunatic fringe*, la frange lunatique. Il lui manque les garde-fous, les limites.

Il fonce, toujours plus loin, jusqu'à une forme de suicide.

Rien d'étonnant à une telle spirale. Le phénomène de la « spirale extrême » surgit régulièrement dans les marges politiques. Le cas le plus emblématique de surenchère est évidemment Jacques Doriot. Cofondateur en 1936 du Parti populaire français, qui prône au départ un communisme « national », débarrassé de la tutelle russe, il pousse toujours plus loin, jusqu'à un engagement aveugle aux côtés des nazis, qui le mène à l'autodestruction, dans les ruines du Reich, en 1945.

Pourquoi Jacques Doriot ne s'arrête-t-il pas en chemin ? Pourquoi mène-t-il ses camarades à l'abattoir ? Pour quelle raison le leader politique ne modère-t-il pas les plus excités de ses affidés ?

C'est à qui sera le plus extrême. Tout acte de modération est perçu comme un symptôme de faiblesse ou comme la trahison de principes intangibles.

L'engagement politique de Maxime Brunerie témoigne en apparence d'un absolu louvoisement idéologique, qui pourrait renforcer la thèse du pur désé-

quilibre. On le voit plus ou moins démarrer dans la mouvance skinhead, puis rejoindre le Parti nationaliste français et européen, avant de s'agréger à Unité radicale. Il adhère enfin à une formation plus modérée : le Mouvement national républicain, de Bruno Mégret.

Ce parcours recèle en fin de compte une cohérence interne.

Le phénomène skinhead joue dans l'histoire des mouvements nationalistes un rôle culturel peu remarqué. Il contribue notamment dans les années quatre-vingt au rajeunissement et à la prolétarianisation des diverses organisations. La tribu sert en outre de ciment affinitaire.

Les skinheads d'extrême droite se réclament au départ du *rock against communism* (RAC), incarné par Skrewdriver (de Ian Stuart Donaldson), Combat 84, Condemned 84, The Last Resort ou No Remorse.

Depuis les années quatre-vingt-dix, on voit par ailleurs croître en France un « rock identitaire français » (RIF). Le RIF se distingue du RAC par une plus grande diversité musicale, et par une plus grande maîtrise idéologique. À l'image de la formation française Légion 88, les groupes RAC se réclament peu ou prou d'un néonazisme provocateur, quand les groupes RIF reprennent à leur compte les mots d'ordre de différentes organisations politiques, en incluant le Front national de la jeunesse. Le RIF contribue à politiser les jeunes skins et à les doter d'une armature idéologique. Il participe d'un encadrement. Parmi les

groupes rock les plus emblématiques de la scène identitaire : Fraktion, Île de France, In Memoriam, Vae Victis ou Terre de France.

Maxime Brunerie démarre comme un jeune skin influencé par le RAC et le RIF. Dans un tel contexte, il rallie très vite la principale organisation militante favorable aux thèses « nationalistes européennes ».

Fondé en avril 1987, le Parti nationaliste français et européen apparaît comme une petite formation activiste, composée de militants « historiques », tel Claude Cornilleau, et de jeunes skinheads, à l'image de Francis Allouchery. Sa devise est : « France d'abord, blanche toujours ! »

En janvier 1994, le PNFE fusionne avec les Faisceaux nationalistes européens de Mark Fredriksen. Ce processus témoigne de la rapide radicalisation du petit mouvement, qui épouse de plus en plus ouvertement des thèses « néonazies », au point de nouer des contacts avec les formations américaines qui défendent la cause hitlérienne.

Dans un tel contexte, le PNFE accueille un grand nombre d'éléments instables, ou de skins plus ou moins incontrôlables. Il se trouve mêlé à pléthore de faits divers : attentats, meurtres. À titre d'exemple, le principal inculpé en 1997 pour la profanation du cimetière juif de Carpentras en 1990 se révèle être un ancien membre du PNFE.

Maxime Brunerie semble à l'aise dans l'univers brutal et raciste de cette organisation.

Mais le PNFE périclité vers la fin des années

quatre-vingt-dix. Dès lors, plusieurs jeunes militants se tournent vers une structure accueillante : Unité radicale.

Ce regroupement naît en 1998 de l'éclatement d'une petite organisation « nationaliste-révolutionnaire », Nouvelle Résistance, qui prône un « front uni anti-système » en envisageant de s'allier avec certains secteurs de l'écologie ou de l'extrême gauche.

Fondateur de Nouvelle Résistance, Christian Bouchet rend compte de son ambivalence : « (...) Nos thèmes, nos méthodes d'action, nos contacts, étaient mal ressentis dans la mouvance nationale — on nous accusait de “communisme” — et cela a entraîné progressivement un tarissement total de notre recrutement¹. »

Prenant acte de l'impossibilité de faire exister par lui-même un mouvement nationaliste-révolutionnaire et « anticapitaliste », les dirigeants de Nouvelle Résistance décident, en juin 1998, d'impulser une structure souple, influencée par le courant trotskiste anglais « Militant ». Il s'agit de privilégier une stratégie d'entrisme dans la « droite nationale ».

À la différence de Nouvelle Résistance, Unité radicale se définit comme un réseau souple d'individus qui visent à renforcer leur pouvoir en investissant des

1. Christian Bouchet, *Les Nouveaux Nationalistes*, éditions Déterna, Paris, 2001.

fonctions. Il s'agit au sens propre d'un « groupuscule de leaders ».

Il agrège rapidement des militants venus de tous horizons : le Groupe Union Défense (GUD), plusieurs sections de l'Œuvre française et les débris du Parti nationaliste français et européen.

C'est dans un tel contexte que Maxime Brunerie rallie Unité radicale. Il se trouve désormais pris en main idéologiquement. Unité radicale bénéficie d'un soubassement, qui manquait au PNFE.

La plupart des membres d'UR rallient sans attendre le Front national, qui se voit traversé au même moment par la scission de Bruno Mégret.

Que faire ? Après avoir tergiversé, la direction d'Unité radicale décide de soutenir Mégret contre Jean-Marie Le Pen.

Les « taupes » se trouvent ainsi impliquées dans le Mouvement national républicain, qui naît en 1999.

Maxime Brunerie se voit mêlé au complexe processus. Skinhead activiste au sein d'Unité radicale, il est d'abord cantonné aux basses œuvres militantes. Mais l'organisation a besoin de se renforcer. À l'image des groupes trotskistes qui la fascinent tant, elle fonctionne comme une « école de cadres » et pousse Brunerie à troquer son blouson vert-de-gris pour un complet-veston. Il adhère au Mouvement national républicain. Mais ses démons le rattrapent. Alors même qu'il devrait se « normaliser » et faire carrière, il dévie, et la spirale l'emporte...

Le 14 juillet 2002, en un geste désespéré qu'il narre avec superbe, il tente d'abattre le président de la République.

Cet acte insensé précipite l'éclatement d'Unité radicale.

Au mois d'avril, Christian Bouchet s'est déjà éloigné pour créer en juin le Réseau radical.

Au sein de la direction, deux orientations s'affrontent au printemps 2002 : d'un côté, ceux qui condamnent la stratégie d'entrisme au MNR et souhaitent rejoindre le Front national de Jean-Marie Le Pen ; de l'autre, ceux qui veulent créer une organisation autonome.

La dissolution d'Unité radicale le 6 août 2002 accélère la crise de l'organisation.

Certains rejoignent le Réseau radical de Christian Bouchet. D'autres adhèrent au Front national, où ils apportent leur soutien à Marine Le Pen. Les Toulousains créent un groupe indépendant, aligné sur des positions « nationales-communistes » : l'Organisation socialiste révolutionnaire européenne. Fabrice Robert, Philippe Vardon, Guillaume Luyt et quelques autres créent enfin le Bloc identitaire, qui développe des positions « post-nationalistes » et mène une stratégie de « front uni anti-système »...

Depuis sa cellule, Maxime Brunerie moque ces palinodies. Il est maintenant face à lui-même. Il interroge son passé, scrute les brumes de l'avenir, et se livre à un fascinant examen de conscience. Il arpente en

prison un chemin escarpé, qui mène à une forme de repentance. Le militant intolérant, aveugle, suicidaire, laisse place à l'être humain... Et l'histoire s'en trouve éclairée.

CHRISTOPHE BOURSEILLER

Préambule

Maxime Brunerie, vous vous souvenez ? Mon nom a fait le tour du monde et ma photo la une des magazines.

Cette notoriété soudaine était le juste retour de l'« acte manqué » — peut-être dans l'acception psychanalytique du terme — après que j'eus voulu tuer Jacques Chirac puis moi-même à l'aide d'une 22 long rifle. Il était alors chef de l'État passant en revue les troupes sur les Champs ; je n'étais rien ni personne, passant par là, jurant, ma foi, de sortir de l'ombre pour entrer dans l'Histoire.

Je ne suis pas entré dans l'Histoire mais chez les dingues ; puis en prison et, enfin, à la maison après une condamnation à dix ans de réclusion au cours d'un procès où je déclarai que, ayant raté ma vie, je ne voulais pas rater ma mort ; que j'entendais bien finir en beauté par un scandale retentissant.

Scandale pour une autre fois...

Comment en suis-je arrivé à ce 14 juillet 2002 ? C'est précisément la trame de ce roman vrai qui est aussi

le roman noir d'un néofasciste, d'un petit Français lambda, enfant de la classe moyenne, biberonné à la télé et à la morale, qui décide un jour de casser les codes de sa destinée pour changer le monde.

Rien que de très classique si ce n'est que sous l'uniforme de mon clan, derrière les slogans et le culte de la violence, je répondrais bientôt au chaos par mon propre K-O.

MAXIME BRUNERIE

1

Scandale pour une autre fois

L'absurde, c'est la raison lucide qui constate ses limites.

ALBERT CAMUS, *Le Mythe de Sisyphe*

Aujourd'hui je vais mourir. Ma décision est prise depuis longtemps, mûrie au rythme lent de cette descente aux enfers qui m'accable comme un sable mouvant où s'abîme peu à peu le goût de la vie, cette douleur insoutenable.

Je n'avais pas les bonnes cartes, tout simplement. Pas programmé pour le bonheur ni pour négocier avec cette époque merdique et une société qui bafoue chaque jour tout ce à quoi je crois. Je vais mourir à vingt-cinq ans sans femme pour me pleurer, devant l'indifférence de cette fille qui, sans le savoir, a dégoupillé la grenade qu'elle tenait entre ses mains, entre la vie et la mort. Ma famille? *No comment...* Quant à ma famille « idéologique », ce vivier d'aigreur, de rancœurs et d'espoirs toujours déçus, j'en ai fait le tour; comme on a fait le tour d'une impasse. De tous

les grands principes en *isme* que j'ai revendiqués, ne reste plus que le nihilisme, c'est-à-dire le séisme, la négation de tout. Moi, le héraut de l'Ordre nouveau, du « nationalisme révolutionnaire », de l'Europe « blanche », je vais mourir en anarchiste... Drôle de boucle que je bouclerai aujourd'hui en ce 14 juillet 2002.

J'ai quitté Courcouronnes au petit matin. C'est toujours à l'aube que se réveillent les condamnés à mort... Le calme du pavillon familial, déserté pour les transhumances estivales, répond à mon propre calme. Je me rase, prends ma douche et me sape propret; comme si tout cela avait encore une quelconque importance. Puis, je charge ma 22 long rifle, bien planquée dans un recoin de ma piaule, dans la caisse à guitare de mon père. Une caisse trop petite pour le canon trop long qui dépasse de quelques centimètres. Un sac en plastique de supermarché qui vante les mérites d'un « pays où la vie est moins chère » (*sic*) fera office d'étui de fortune pour ces centimètres compromettants. J'engouffre ce maigre bagage dans la voiture de location, je tourne la clef dans la serrure de la maison et démarre la bagnole.

Courcouronnes/Paris, trente bornes tout au plus. La route est déserte, à peine noyée dans un soleil pâle. Dans le lecteur audio, j'ai chargé mon hymne, *Whatever it Takes*, (« Quoi qu'il en coûte »). Sur trois accords saturés, les skins de Razor's Edge donnent le ton survolté à ce calme dimanche qui sera le dernier jour de ma vie. J'appréhende cette perspective avec

un mélange de résignation et de résolution. Comme un robot, comme un zombie investi d'un devoir, hypnotisé par les décibels des guitares et les voix gutturales qui renvoient l'écho d'images de violences, d'émeutes, de soldats casqués de noir défilant au pas de l'oie dans ma pauvre tête cramée.

Plus loin, les Stones accompagnent mes derniers kilomètres. Les tonalités orientales de *Paint it Black*, le sitar de Brian Jones et le timbre râpeux de Mick Jagger subliment à la fois la décadence et la révolte adolescente contre un monde trop vieux, trop gris. Il y a dans ce morceau une urgence, une rage. C'est la bande-son de ma chute, ma haine transposée dans cette sombre mélodie au goût de paradis païen.

Mais même les destins tragiques sont confrontés au quotidien. Trouver une place dans Paris du côté des Invalides, prendre le métro pour rejoindre les Champs-Élysées avec, à la main, un étui à guitare d'où dépasse le canon d'une arme. En ce grand jour de kermesse patriotique, toutes les stations à proximité du défilé sont fermées et me rejettent aux confins de Neuilly et de la porte Maillot. Je remonte à la surface au métro Argentine à cinq cents mètres de l'Étoile. En cette fin de matinée dominicale, l'avenue de Neuilly est calme, à peine dérangée par le timide ballet automobile. Après avoir acheté un croissant et un jus d'orange dans une boulangerie, je m'assois sur un banc. Quelques pigeons m'y rejoignent en roucoulant. S'ils avaient la moindre idée de ce que je trimbale à la main, ils ne s'approcheraient pas autant... Un

chienchien promenant une vieille dame aux faux airs de Bernadette Chirac passe devant moi, suivi bientôt par deux petites nanas gloussantes, perchées sur des jambes nues et déjà bronzées, les seins à peine contenus dans un tee-shirt trop petit. Je regarde sans voir ces objets du désir. Je n'ai pas de mérite puisque je n'ai plus de désir. Seulement celui d'en finir au plus vite. D'ailleurs, nul ne prête attention à ce sage jeune homme, musicien du dimanche, assis sur un banc public, attendant, sans le savoir, le banc des accusés...

Il n'y a pas plus con qu'une foule. Surtout une foule française. Il n'est de peuple plus individualiste, égoïste, qui pourtant nourrit toujours ce besoin irrésistible de communier autour de manifestations grotesques, contradictoires. Ce même agrégat de petits individualismes versatiles qui acclame aujourd'hui Jacques Chirac se presserait pareillement pour l'arrivée du Tour de France, ou du Marathon de Paris, applaudirait au triomphe de Zidane, de De Gaulle... Pétain ou Mitterrand, ou Johnny Hallyday. Je suis d'autant plus sévère que j'ai moi-même fréquenté les foules, participé à ce phénomène d'hypnose collective autour d'un objet. Quand on a été supporter de foot et militant politique, on est dans la foule comme dans son bain, bien au chaud, bien con.

La revue martiale et tout ce folklore militaro-patriotique ne me touchent guère, à part le passage de la Garde républicaine, casquée, brillante, les chevaux

battant leurs sabots lustrés sur le pavé. Belle « reconstitution » à l'usage de la fibre cocorico, résonance lointaine d'une gloire révolue, quand la France produisait encore autre chose que des crapules solennelles.

D'où je suis, un peu à l'écart des badauds qui se pressent le long des Champs, je peux visualiser le *command car* dans lequel plastronne Jacques Chirac. Je dois être à dix mètres maximum des barrières de sécurité, une distance encore raisonnable pour la 22 long rifle qui repose assoupie dans son écrin. Comme je suis un garçon prévoyant, j'ai pris soin de déverrouiller à l'avance les systèmes de fermeture afin d'extraire l'arme dans l'urgence.

Autour de moi, c'est l'euphorie bon enfant des grand-messes cocardières, l'eucharistie bleu blanc rouge comme les ballons de baudruche de tous ces enfants radieux. D'ailleurs, leur présence insinue le doute, pour la première fois depuis des semaines, dans le béton de ma résolution. Là, c'est sûr, je vais gâcher la fête, traumatiser, peut-être à vie, ces petits garçons et ces fillettes. Un soupçon de panique vient ébranler la mécanique. Il me reste, enfoui dans le puits du désespoir, cet ultime scrupule, cette lueur de vie. À quoi bon écrire cela aujourd'hui que j'ai commis l'acte ? Coquetterie de salopard ou bien système de défense ? Rien de tout cela. Je tente de comprendre, comme vous ; d'expliquer et non de justifier.

Oh ! d'ailleurs, la lueur de vie et les scrupules sont bien trop ténus, néanmoins, pour éclairer l'abîme... *Whatever it Takes*, martèle dans ma tête *Razor's Edge*.

Qu'ai-je à perdre puisque je n'ai rien gagné dans ma putain de vie ? Rien ! La dépression a tout annihilé en moi, sauf ma volonté d'en finir. Finir en « beauté », dans le fracas des armes. Dans ma mégalomanie, j'ai depuis des semaines écrit la scène apocalyptique : je tirerai sur le président pour le tuer en espérant que quelque GIGN me crible à son tour. Ou alors je retournerai l'arme contre moi. Un déluge de feu devant les caméras du monde entier et, enfin, la postérité, celle d'un Ravailac ou, plus moderne, celle d'un Lee Harvey Oswald, l'assassin de Kennedy. Bien sûr, avec le recul, le pathétique du scénario l'emporte sur le tragique, mais la frontière entre les deux est bien mince. C'est juste une question de « technique ». Qui songerait à rire d'Ygal Amir, l'homme qui tua Ytzhak Rabin en Israël ? Néanmoins, pour nuancer ma propre théorie, qui se souvient de lui... ?

Bref, quelques instants de plus et c'est bientôt le jour de gloire. Bientôt le président, debout dans le véhicule militaire, passera à ma hauteur. Les jeux sont faits. Une ultime hésitation et je sors l'arme que nul ne voit, tous les regards portés vers ma cible. Un peu en retrait des badauds, j'épaule ainsi qu'un ami légionnaire me l'a enseigné ; je vise au mieux, la tête du président au bout de mon canon. Et je tire. Un petit claquement sec, dérisoire dans le concert d'acclamations. Nul n'a rien vu ni entendu. Mais, manifestement, je suis voué à l'échec puisque Jacques Chirac continue de parader, indemne.

J'ai jeté les dés. Le point de non-retour est là qui

sera mon point mort. Je recharge à la hâte le flingue et retourne le canon contre ma gorge, mon doigt cherchant le percuteur. Je n'avais pas pensé à la trivialité d'un tel détail. Impossible d'ajuster la détente, trop basse, trop petite. Je tâtonne fébrilement, désespérément, la tête en arrière, les sens paniqués quand une main se saisit de l'arme en criant : « Qu'est-ce qu'il fait celui-là ? » Un autre quidam puis un troisième viennent à la rescousse de Francis Weber (le héros de ce jour), ils se ruent sur moi et me jettent à terre. Les cris des enfants me hanteront longtemps... davantage que l'acte citoyen d'un républicain courageux qui me décoche un coup de pompe dans la tête. La suite est orage de cris et de coups. On m'immobilise à terre, la tronche écrasée sur le bitume. J'ai trois cents kilos de barbaque sur le dos qui m'interdisent le moindre mouvement. À cet instant, et déjà depuis quelques minutes, je n'ai plus la moindre notion du temps. Éveillé mais inconscient, molesté mais sourd à la douleur, écrasé mais planant dans une autre dimension. Responsable mais pas coupable, comme dirait l'autre...

Puis accourent des CRS, experts dans la manière de maîtriser un forcené. Après une palpation musclée, bras repliés très haut dans le dos, jusqu'au point de rupture des ligaments, ils me passent les menottes avant de m'embarquer fissa, sans qu'un de mes pieds touche terre, dans le fourgon. C'est le cauchemar éveillé, le mauvais rêve type dont je ne parviens pas à prendre conscience qu'il est *ma* réalité. C'est comme si ce qui m'arrivait ne me concernait plus, mon enve-

loppe charnelle absolument détachée de mon mental. La violence, les coups et les gardes à vue, j'ai l'habitude. Mais cette fois-ci, je suis allé un peu plus loin qu'une manif tournant à la baston ; ou qu'un après-match du PSG. Et puis, il n'y a aucun pote aux alentours, pas un faf pour me sortir de cette galère. Je suis seul contre tous. Comme d'hab...

La gravité du geste, c'est avant, et après, que je l'ai mesurée. Dans le feu de l'action, il n'y a plus que les modalités, les moyens techniques pour parvenir à sa fin. Tous les auteurs d'attentats ou les *snipers* (à l'extrême droite radicale, on en connaît quelques-uns qui sont allés combattre en Croatie dans les années 90) vous le diront, les états d'âme, s'il en est, s'éloignent avec la proximité de la cible. L'introspection, les ressorts psychologiques ou idéologiques n'ont plus le moindre poids. Il n'y a même plus de haine, seulement le souci d'achever la « mission ».

Quand les fonctionnaires des forces de sécurité m'ont jeté dans le panier à salade, je n'avais toujours pas recouvré mes esprits. Toujours ces réminiscences de l'arrestation pour voie de fait et la petite garde à vue qui s'ensuit... La routine, en quelque sorte. Un flic en civil à qui je demande si je suis mort s'occupe de brailler un jargon hermétique dans son talkie-walkie. Les troupes sont félicitées (on se demande encore pourquoi !) et quelque QG est contacté qui recrache dans le talkie-walkie ma fiche des Renseignements généraux. Que vont-ils bien pouvoir exhumer de mon passé sulfureux ? Appartenance à quelque groupus-

cule fascisant ? Militant embourgeoisé dans le mouvement dissident de Bruno Mégret ou bien hooligan patenté ? La dernière mention est la première qui me vaut de la part d'un CRS surexcité quelques coups sur le crâne, souvenirs probables de ses soirées autour du Parc des Princes quand la bière et le groupe nous insufflaient assez de courage pour charger à la fois les supporters adverses et les flics. J'encaisse sans broncher jusqu'à ce que les collègues lui intiment, sans zèle excessif, de s'arrêter.

Je suis allongé dans le bahut, les bracelets dans le dos, roulant presque chaque fois qu'un virage est pris en épingle à cheveux. Le bruit du diesel poussé à fond et les sirènes hurlantes montent jusqu'à moi comme, encore, s'il s'agissait d'une mauvaise nuit traversée de rêves brutaux. C'est ainsi que dorment les mecs comme moi. Quand ils dorment...

L'avantage d'être embarqué par les flics, c'est qu'on ne subit plus les embouteillages. Des Champs jusqu'au 36, quai des Orfèvres, dix minutes tout au plus ont suffi, quand d'ordinaire une bonne demi-heure est à prévoir.

Le « 36 », c'est château Poulaga, le Versailles de la flicaille, l'aristocratie de l'ordre républicain ; là où des générations de poulets ont inspiré le cinéma et le polar. D'ailleurs, depuis la cour pavée, la façade en est presque familière. De films en reportages, ce décor s'est imprimé dans mon imaginaire. Richard Durn, une sorte d'homologue qui a dessoudé récemment la moitié du conseil municipal de Nanterre, ne s'est-il

pas jeté de l'une de ces fenêtres. Même au paroxysme de mon désordre intérieur, la barre de fer qui bloque un velux m'évoque le geste désespéré de Durn. Nous étions de la même génération, seuls, narcissiques, misérables.

En passant les divers portiques de sécurité, je n'ai toujours pas conscience d'être passé de l'autre côté du miroir. Cet état second qui perdure m'évite bien des états d'âme et me maintient dans le paradoxe de l'observateur de mon propre psychodrame. Aucune drogue, si ce n'est la sécrétion d'endorphine après l'adrénaline, ne saurait justifier cette ivresse presque euphorique. D'autant qu'aucun branle-bas de combat, pas la moindre escorte surarmée ne s'inscrit dans mon sillage.

Une atmosphère de routine plutôt que de grand soir inachevé hante les locaux illustres et surannés du « 36 ». Comme dans les vieux films des années 50, on entend craquer sous ses pas les parquets centenaires. Tout n'est que boiseries patinées, moulures aux plafonds quand ceux-ci n'ont pas été remplacés par de faux plafonds. Bien sûr, il n'y a plus de plumiers sur les bureaux; et ceux-ci ne sont plus en chêne massif. On n'est pas chez Simenon, mais les pièces en enfilade et les marches des escaliers affaissées sous des siècles d'allées et venues n'évoquent pas davantage les lofts design des séries US.

Dans un bureau, on me menotte à la chaise où je suis assis. Un jeune policier prend ma déposition tandis que, de la pièce adjacente, s'échappent les signes

d'une effervescence intense. Des éclats de voix me parviennent qui démentent la torpeur dominicale à laquelle le petit flic en train de taper sur le clavier de son PC croit sacrifier. Entre deux questions-réponses ineptes (« Qu'est-ce que vous faites dans la vie ? » Réponse : « Je fais le désespoir de mes parents »), le civil à brassard qui était dans le fourgon entame un ballet entre moi et l'autre bureau où, manifestement, sa hiérarchie commence à perdre patience ; contrairement à moi, fort posé pour de telles circonstances. Le gradé en civil s'en étonne même lorsque je lui décris les préparatifs et les mobiles de mon geste : « Je voulais tuer le président et me suicider ensuite. » Tout cela sur le ton dont on use pour décrire sa petite journée, dans le genre « je voulais descendre acheter une baguette de pain et regarder la télé ensuite ». Je ne fanfaronne ni ne me révolte. Je coopère, ni plus ni moins, avec, toujours au fond de moi, cette forme d'ironie et d'irrespect que je nourris pour les solennités d'une société abhorrée.

Je persiste et signe leur déposition. Entre la gravité du geste et mon calme absolu, mes premiers lecteurs du bureau d'à côté trahissent les symptômes avant-coureurs de l'apoplexie. On sent que la soupe à la grimace sera au menu de midi ; qu'il y a du gel de carrière dans l'air et, peut-être même, quelques mutations dans un commissariat du Cantal.

Officiellement, je suis toujours en garde à vue. Une cage où je reste dix minutes, puis la cellule antiterroriste. Des gros lourds en cuir me jouent l'éternel sketch

du Bon et du Méchant. Le ton est agressif mais ne m'impressionne pas puisque je ne suis pas concerné.

On passe en revue tous mes états de service, extraits à la hâte des fichiers concernés. Depuis les groupuscules compromettants jusqu'au MNR embourgeoisé de Bruno Mégret, en passant par le GUD potache et violent, dont ils apprennent avec surprise qu'il existe toujours. Leur ignorance est telle que je suis contraint de me livrer à une sorte d'historique et d'exégèse de la nébuleuse néofasciste en leur signifiant qu'il serait souhaitable que leurs connaissances soient plus à jour concernant les groupes islamistes, un peu plus dangereux pour leur chère démocratie que l'extrême droite radicale notoirement peuplée de bras cassés...

Toujours cet abandon intérieur qui me pousse à une forme d'indifférence, et même à la dérision, un autre trait de mon caractère. Je suis ni plus ni moins le potache invétéré convoqué une fois encore dans le bureau du dirlo pour un graffiti outrageant, pour une « insolence » supplémentaire. « Élève intelligent mais provocateur... » Dans l'état d'esprit où me maintient cette sorte de schizophrénie, je m'attends presque à ce qu'on me relâche avec un avertissement, quelques sermons... Je ne plaide pas l'irresponsabilité (d'ailleurs, les jurés n'ont-ils pas rendu leur verdict depuis : dix ans fermes!), je décris juste cette bizarrerie dont je suis la proie.

Dans quel ordre ou quel désordre ai-je suivi la procédure ? Presque dix années plus tard je n'en ai pas le souvenir exact. Des heures à errer sous bonne escorte

d'un bureau l'autre, d'un service à l'autre, ont noyé ma mémoire. Il y eut le passage à l'IJ (identification judiciaire), la consultation d'un médecin et enfin un psy quelque chose. Prise de sang, questions sur mon absorption éventuelle de drogues — néant —, envies suicidaires — affirmatif ! Puis retour en face d'un autre cador, mâchoire de cinoche, carrure de sportif, gueule de l'emploi. Il m'est d'avis que, trente années plus tôt, ce mec ne devait pas penser très différemment de moi.

C'est sous le paternalisme roué que j'ai commencé à revenir sur terre. Ils savent y faire, surtout face à un « déséquilibré ». Derrière son bureau bordélique, le dab me fait son numéro de flic à l'ancienne.

— Bon écoute, petit, je vais t'affranchir sur la suite. Tu as vu le psy et, manifestement, t'as les fils qui se touchent un peu. Mais ça va pas être suffisant pour échapper à la suite du programme. Mais qu'est-ce que tu crois ? Qu'on va t'envoyer quelques jours à l'infirmerie et puis basta ? Que tu vas rentrer chez toi, te mettre au vert et recommencer tes conneries ?

— Ben, j'en sais rien..., ai-je répliqué lamentablement.

— Non, mais tu te rends compte de ce que tu risques ? Perpète, mon vieux ! Tu as tiré sur le président de la République ! Est-ce que tu imprimes ? Tu n'étais pas à la foire du Trône sur un stand de tir pour gagner un nounours en peluche rose mais sur les Champs-Élysées avec une arme à feu destinée à tuer.

L'entretien dure plus que de raison, où il alterne sermons et réconfort. Je craque, me liquéfie. Peu à

peu, j'entrevois les conséquences, la taule et le gâchis que sera ma vie. Oui, je verse des larmes d'enfant sur mon sort d'adulte ; mais pas seulement. Je réalise soudain que j'ai voulu tuer, froidement, sans aucune raison valable, un homme qui ne m'avait rien fait. Je ne respecte pas sa fonction mais je respecte la vie, et considérer le symbole avant la vie ne me sauve pas des affres du remords. Après des années à brailler des slogans de haine, en m'enivrant de rancœur et de violence, je m'aperçois (trop tard) que tout cela n'était qu'une tragi-comédie, un masque de plus.

Avais-je les épaules trop frêles pour endosser tout cela ? Sans doute, et tant mieux. Il n'y a pas de courage à tuer...

Il n'y a plus de jour ou de nuit, les minutes sont des heures et *vice versa*. Assommé par les doses de cheval de quelque mixture dispensée par le dealer local, mon esprit embrumé navigue à vue entre cauchemar et réalité. Depuis combien de temps suis-je allongé sur ce lit, ligoté, entravé dans cette camisole qu'on a pudiquement rebaptisée « ceinture de sûreté » ? Une chambre blanche à peine éclairée par une lucarne sera le décor de ces vingt-quatre heures démentes au sein de l'I3P (l'infirmierie de la Préfecture de police de Paris) où l'on m'a transféré le jour même en fourgon, avec gilet pare-balles, sirènes hurlantes, motards et tout le folklore de rigueur.

L'I3P, c'est pas Sainte-Anne mais ce n'est pas loin.

Géographiquement, c'est même à proximité, l'anti-chambre de la folie, le dernier sas avant la prison de la Santé quelque part entre les Gobelins, la place Denfert-Rochereau et les Catacombes. Ironie de l'histoire, je me retrouve échoué dans ce quartier dont j'ai tant arpenté les artères...

Je n'ai alors plus la moindre notion du temps, mais je suis encore assez lucide pour saisir la logique tordue de la psychiatrie carcérale, la quintessence de l'hypocrisie d'un système qui s'enorgueillit de ne pas pratiquer la torture, et pas davantage les interrogatoires « musclés ». Pas besoin de ces tourments anachroniques quand la chimie « expérimentale » fait office de palliatif. Arrivé devant les lourdes portes de cette infirmerie, les flics en noir m'ont remis aux psys en blanc. Le grand manitou du lieu, une sorte de Dr Fola-mour pas très net, a remplacé les pompes à clous. Je me demande alors si j'ai gagné au change. Au moins, les autres ne se cachent pas derrière la « médecine ». Les flics, c'est recta, carré, parfois sournois, mais toujours dans les limites de la raison. Là, face à ce type, les règles du jeu — les règles du « Je », nuanceront les cuistres — n'ont plus guère de place.

— Vous avez ce traitement ou on vous fait une piqûre, me prévient-il d'emblée dans un bureau neutre d'hosto clandestin.

— Qu'est-ce qu'il y a dans votre traitement ? je l'interroge, inquiet et déjà nauséux.

— Écoutez, vous n'êtes pas là pour poser des questions mais pour y répondre, réplique-t-il, agacé, sûr de

son bon droit et de sa science, protégé par sa fonction qui met à sa disposition un cobaye humain.

Je n'insiste pas et ingurgite la mixture. Après tout, au point où j'en suis... D'ailleurs, où en suis-je exactement ?

Sérum de vérité, poudre de perlimpinpin ou la voie légale pour casser un individu ? Je coche la dernière case sans hésiter.

Quelles questions a-t-il pu me poser et quelles réponses ai-je bien pu formuler ? Je n'en sais rien. À ce moment-là je bascule un peu plus encore dans la déraison (pour ne pas dire la démence), disposé sans doute à signer n'importe quoi, pressé d'avouer toutes les turpitudes dignes d'un Marc Dutroux, d'un Mesrine ou d'un tortionnaire rwandais. Ce voyage au centre de mon subconscient s'apparente ni plus ni moins à un viol caractérisé. Le statut « risque suicidaire élevé » qui me concerne justifie à lui seul toutes les drogues « légales », tous les manquements à la « dignité de la personne humaine ». Moi, je n'ai rien contre, je ne suis pas de cette boutique, mais qu'on ne vienne pas me la jouer sur les violons des « droits de l'homme »...

Et puis, comme si cela ne suffisait pas, on me refile un autre gobelet à descendre. Ce qui me restait d'humain s'écrase définitivement dans un abîme...

Allongé sur un lit en fer, entravé par des lanières de cuir, les poignets meurtris, mais moins que mon âme, je me réveille par intermittence au milieu d'un cauchemar bien réel. Parfois, les flics en blanc (puisque'il s'agit bien de cela) viennent me détacher

pour reprendre l'interrogatoire. J'étais un jeune homme « perturbé » et me voilà devenu larve, fantôme, flottant entre inconscience et lucidité.

Les mêmes questions, je suppose, et les mêmes réponses. Le cirque durera vingt-quatre heures au cours desquelles, une fois redevenu à peu près conscient, on me pressera de détailler une fois encore les préparatifs de l'« attentat » et d'« avouer » l'existence d'une structure, de complicités, la réalité de quelque ordre noir. Ce clown pas très drôle, complètement conditionné par le sensationnalisme des journalistes, outrepassa les limites du grotesque. Ses questions, pour ce que je m'en souviens, tiennent davantage de l'adolescence imprégnée de mauvais cinéma que de fichiers bien tenus. En ce qui me concerne, le seul film que m'évoque cet enfer légal, c'est *Orange mécanique* avec un supplément de surréalisme. Car Dr Jekyll, non content de m'administrer ses questions idiotes et son breuvage, m'impose aussi la présence d'une grosse rouquine avec les cheveux en brosse, tout habillée de noir gothique ou punkoïde. Cette *présence* boudinée dans une jupe trop courte m'observe cliniquement, sans mot dire depuis sa chaise. Une stagiaire ? Une infirmière délurée qui baisouillerait avec le patron ? Pas du tout. Le cher grand homme « travaille » en famille, avec sa fille qui suivra l'interrogatoire et l'exemple paternel jusqu'au bout.

— Vous êtes très résistant, monsieur Brunerie, lâche-t-il après des heures de questionnement.

C'est plus du Kubrick, c'est *L'Aveu* de Costa-Gavras.

La réplique sonne encore en moi, lugubre, trop évidemment cynique.

— « Résistant » à quoi au juste ? puis-je encore articuler. À vos drogues ou à votre logique ?

— Écoutez, insiste le toubib, on n'est pas là pour vous juger mais pour essayer de comprendre votre geste et votre état. Alors aidez-nous un peu...

— Mais ça va faire deux jours que je vous aide !

— Non, quelques heures seulement. Quelques heures au cours desquelles vous nous avez dit que vous vouliez vous suicider après avoir tué le président de la République.

— Ben oui... Je l'ai dit aux flics du « 36 », j'ai signé une déposition, après on m'a redemandé la même chose... Je suis désolé mais je n'ai rien d'autre à vous dire...

— Vous étiez seul ? rabâche-t-il, comme si je n'avais pas déjà répondu cent fois à cette question ?

— Oui, j'étais seul ! Personne ne m'a aidé... Il n'y a pas de réseau derrière moi sinon j'aurais tiré avec une kalachnikov plutôt qu'avec un fusil à plomb.

— Vous étiez seul... ? martèle-t-il, robotique.

Si je n'étais pas déjà devenu complètement dingue, notre « expert » était en train de faire en sorte que je le devienne. Trop de sommeil ou pas assez, rien dans le ventre depuis le matin, et toutes ces drogues brouillent résolument ma vision et ma raison. Mais pas la raison d'État qui imposait ces

méthodes destinées, je persiste, à me « casser » définitivement, et éventuellement à balancer d'hypothétiques « complices ».

Vingt-quatre heures durant, je fus ce pantin ligoté dans une camisole chimique et physique, pieds et poings liés à la disposition totale des apprentis sorciers (et sorcière), alors même que je n'avais pas fait couler la moindre goutte de sang. Certes, au cœur de cet univers blanc et blafard, troué de néons, je fus « résistant », concentrant les derniers lambeaux de ma volonté sur l'essentiel, c'est-à-dire *ma* vérité, et non la leur. Mais je découvrais une machine à broyer, l'insoupçonnable envers de la démocratie...

Au lendemain de mon « acte manqué » (je me féliciterai ma vie durant de cette « maladresse »), on m'ôte enfin la camisole pour me transférer à l'unité pour malades difficiles (UMD) de Villejuif.

Après quarante-huit heures d'errements, je n'ai toujours pas pris de douche ni de repas, et ma lucidité est encore vacillante. Impossible de considérer mon geste à sa juste proportion. Leurs drogues, leur « aide » et leur « compréhension » ne sont pas étrangers à cette absence de sens critique. On me traite en malade, en fou, alors que je suis seulement désespéré.

En quittant la succursale de Sainte-Anne pour Villejuif, je troque un enfer pour un autre. Mais là-bas, au moins me donne-t-on un vrai repas et une piaule sans camisole. Un lit, une fenêtre et des toi-

lettres pour la matérielle, et *Voici* et *Gala* comme nourritures spirituelles. Le cul de Britney Spears, les états d'âme de quelque pute milliardaire et les confidences des crapules de la télé me changent de la plate-forme électorale de Bruno Mégret et des fulgurances de Robert Brasillach. Mais trois jours en pareille compagnie, ça use.

Officiellement, je suis en « observation », isolé de mes congénères, tous psychopathes meurtriers, je suppose, relégués, comme moi, en pyjama et psychiatrie lourde. Depuis ma « chambre », une cellule ni plus ni moins, je peux entendre la rumeur du lieu : des portes qu'on claque, des hurlements qu'on pousse, des cerveaux qu'on brûle. Je dors, bercé par ce concert, assommé de drogues sédatives.

Quarante-huit heures après ce 14 juillet dont je commence à prendre (un peu) conscience qu'il sera mon boulet à vie, je ne suis toujours pas mis en examen, « inculpé » comme on disait avant les coquetteries à l'anglo-saxonne. Simplement « interné ». Ce statut paradoxal ajoute quelque peu à ma confusion ; d'autant que passer sa vie en pyjama participe de cette infériorisation face aux matons en blanc qui, eux, incarnent le trait d'union avec l'extérieur. Alors, pour ne pas devenir *vraiment* dingue, je me fixe un cadre dès le départ : lit au carré dès le réveil, exercices d'assouplissement et gamberge « constructive ». Mieux encore : après les trois jours d'observation à l'isolement, je rejoins la population locale.

Dans une sorte de salle de jeu ou bien de réfectoire,

plein d'échos et de borborygmes, de pauvres hères au passé monstrueux traînent leurs pantoufles d'une table à une autre. L'un, dodelinant de la tête devant un mur des Lamentations imaginaire, visionne depuis vingt ans quelque massacre dont il n'a jamais su s'il en était l'auteur ou la victime. Il est né fou, il mourra fou après avoir traversé les marécages de la raison ; une vie pour rien...

Un autre, un gros au regard d'enfant, le sourire désarmant, joue des heures avec *un* jeton de scrabble. La lettre X dont il raffole manifestement est plaquée bruyamment des milliers de fois par jour sur la table, devant sa satisfaction d'avoir gagné une fois encore cette partie entre lui et... lui. Combien de tueurs, de responsables de carnages au milieu de cette cour de récré apocalyptique ? Je l'ignore et ne tiens pas trop à savoir en détail.

Cette promiscuité qu'on m'impose « en attendant » (mais en attendant quoi ?) est un palier supplémentaire de ma chute. Parfois, je m'assois, seul, à une de ces tables et je regarde ce qui m'entoure. J'ai beau tenter de résister à l'esprit des lieux, la descente est trop vertigineuse. Merde ! C'est pas possible, je vais bien finir par me réveiller ! Ce film est vraiment trop long !

Les « experts » qui m'entretiennent pour mesurer mon degré de « responsabilité » me ramènent sur terre. Avare devant mes questions, une psy ne cache pas que mon proche avenir n'est pas très radieux. Moi, encore très confiant dans le laxisme de cette démocratie honnie, je veux croire à sa générosité.

— Vous avez tiré sur le président, me soumet-elle calmement, faisant appel à ma propre logique.

— Oui, mais je ne l'ai pas atteint..., je tente encore d'objecter.

On me maintient deux semaines dans cette parenthèse entre deux mondes. Pour passer le temps, occuper mon esprit, je m'improvise écrivain public, rédigeant de pauvres lettres aux familles brisées. Certains de mes « compagnons » ne savent ni lire ni écrire ; d'autres ont tout oublié, se maintenant plus ou moins entre l'état animal et celui de nouveau-nés, faisant dans leur culotte, balançant, dans un caprice d'enfant gâté, tout ce qui leur tombe sous la main. Avec de vieux jetons de scrabble, je reconstitue un jeu de dames. L'initiative surprend les gardiens mais amuse les malades. Et, mystère de l'entendement, l'un des plus atteints met régulièrement une pile aux plus équilibrés d'entre nous...

Ai-je été tenté de charger la barque pour échapper à la menace de la prison qui se profilait ? Étais-je disposé à jouer au dingue et passer des années ici plutôt qu'en prison ? Non. Cette première expérience de l'enfermement, qui ne sera pas la dernière, fut trop effrayante et éprouvante pour songer à y rester. La suite me fera regretter amèrement cette orientation...

Le 2 août 2002 au matin, un dispositif policier d'envergure m'attend dans la cour de l'UMD. Auparavant, on ne m'a rien dit de très explicite (pas même mon

avocat qui n'en sait guère davantage), rien qui me laisse présager le transfert du jour.

Quinze jours d'enquête et l'avis des psychiatres ont décidé de mon sort, ainsi que me le confie le directeur de la Sûreté venu me cueillir. L'individu est affable, neutre néanmoins.

— Vous êtes transféré à la maison d'arrêt de la Santé, me dit-il une fois dans la voiture escortée par un cortège de ministre. On a fait tout votre « environnement » (dans leur jargon, c'est l'enquête de proximité) et vous étiez bien seul.

Certes, je suis bien seul. Complètement abandonné cette fois-ci. La prison... Tout ce qu'un homme normal peut redouter. Je regrette déjà les pyjamas, les pantoufles et le scrabble... Les portes de l'enfer se referment doucement sur moi. Dans la caisse du condé en chef, j'accuse le coup, pétrifié.

— Vous pouvez être fier, vous allez à la Santé comme Brasillach, ajoute le mec de la criminelle, dans un mélange d'ironie et d'humanité.

— Non, cher monsieur, Brasillach est allé à Fresnes, je lui rétorque poliment, connaissant la littérature et l'histoire mieux que lui qui voulait flatter ma mégalomanie et instaurer (pourquoi ?) une sorte de « complicité ».

Très facile de citer les maudits quand on est du bon côté de la barrière et même, comme il me le confie, « on peut être flic et avoir des idées ». Belle illusion de larbin. Moi, j'ai payé pour mes idées, toi on te paye pour les étouffer...

Le convoi s'ébranle et moi aussi. Encore des gyrophares et des sirènes stridentes, feux brûlés à grande vitesse. Beaucoup de bruit pour pas grand-chose...

— Tiens, regardez, vous faites la couverture de *Paris-Match*, me dit-il, réconfortant, en me tendant le magazine où ma pomme s'étale à des milliers d'exemplaires.

Drôle de réaction dont je m'étonne encore aujourd'hui : une fierté narcissique vient balayer quelques minutes les nuages. Comme si cette « récompense » médiatique, cette pauvre gloriole donnait un sens à tout ce gâchis. Je parcours fébrilement la prose rédigée par Régis Le Sommier, bien renseigné visiblement, en m'étonnant de ces photos qui illustrent l'article. Plus tard, j'apprendrai que ce cher Bozo, le pseudonyme de mon ancien binôme au sein du mouvement de Mégret, a vendu les clichés pour deux mille euros. À la cantonade, il dira que c'est pour m'envoyer la somme en prison, alors que je n'ai jamais palpé le moindre centime. Le même, nous y reviendrons, se précipitera à mon procès pour témoigner à charge, enfoncer le clou, me noyer définitivement. Protégez-moi de mes amis, je me charge de mes ennemis...

Derrière les vitres de la voiture, défile (trop vite) le quotidien de Paris au mois d'août. Un Paris vide, irréel, déserté, presque bucolique. Nous atteignons la place d'Italie sous le soleil déjà haut, surplombant la perspective familière du Panthéon et des toits du quartier Latin. Je n'ai guère le temps de goûter à cette vision et pourtant elle s'imprime durablement, comme

si j'avais le pressentiment que je ne reverrai plus avant longtemps ce périmètre où j'ai tant aimé ne rien faire. Paris s'éveille et moi aussi, les yeux écarquillés pour mieux enregistrer la vie que je vais quitter bientôt.

Au bas de l'avenue des Gobelins, je suis déjà chez moi, c'est-à-dire pas très loin de la Santé. Le convoi s'engage dans la rue éponyme, longe les hauts murs gris de la honte. La lourde porte métallique s'ouvre et l'on m'extrait de la voiture.

Ça y est, la spirale où j'ai mis le doigt est en train de m'aspirer tout entier. Cette fois-ci, ce n'est plus l'hosto, la « compréhension » et les infirmiers.

Ce matin est le crépuscule de ma jeunesse...

Des matons me mènent au greffe. D'interminables formalités, des paperasses et des tracasseries en tout genre font passer les heures comme des graviers dans un sablier. On me palpe, on me fout à poil, on me questionne et l'on me remet mon « paquetage ». Le circuit dure encore avec, en bruit de fond, la rumeur de mon arrivée qui enfle. Je découvre les fléaux de la prison : l'attente et le bruit. L'autre épreuve étant la rumeur et son cortège de menaces explicites ou sourdes. Car mon nom, je n'avais pas pris pleinement conscience de cela avant de découvrir mon portrait dans *Paris Match*, est désormais tristement célèbre, associé aux pires déviances « politiques » qu'on puisse imaginer. Dehors, je m'en tape, mais ici, dans la fosse aux lions, la menace est presque palpable.

Au soir, lorsque toutes les formalités ont été accomplies, que le directeur, le psy et d'autres « serviteurs

de l'État » m'ont bien ruiné la journée, un surveillant m'emmène jusqu'à ma cellule au Service médico-psychologique régional (SMPR), une sorte de purgatoire dans cet enfer. La seule bonne nouvelle de la journée c'est que j'aurai ma propre cellule, confiné à l'isolement chez les barges. C'est à mon bavard Me Andrieu que je dois cette manière de faveur qui m'épargnera sans doute les passages à tabac et autres joyeusetés locales.

Au troisième niveau, une coursive métallique longue douze cellules jusqu'à la mienne. Je marche, absent, m'accrochant à mon paquetage comme à une bouée. Le maton m'ouvre la porte et referme dans un bruit de clés en me souhaitant « bonne soirée ». Sans ironie ni acrimonie. C'est le règlement. Alors, je découvre ces sept mètres carrés à peine éclairés par une fenêtre à doubles barreaux, meublés d'un lit en fer, d'un lavabo et d'un tabouret. Je m'assois, mes yeux parcourent ce décor, et soudain remontent dans ma gorge les vingt-cinq dernières années de ma vie. Non pas des larmes mais des cascades amères surgissent de tout mon être, secouant mon corps de spasmes, de hoquets brutaux et me brisent en mille morceaux...

De l'inconvénient d'être nié

(...) J'ai le défaut
D'être un peu plus sincère en cela qu'il ne faut.

MOLIÈRE, *Le Misanthrope*

Le fanatisme naît sur les bancs de l'école et
non dans les hospices.

CHE GUEVARA

— T'as vu le reportage sur les fachos hier soir ?

Telle est la question du jour qui hante la cour du lycée le lendemain du reportage sur Arte.

Nous sommes au début des années 90. J'ai quinze ans et suis en proie à tous les bouleversements de l'adolescence, mais nullement à ses contradictions. À la maison, un pavillon du centre de Courcouronnes, c'est pas la joie. Pas non plus l'enfer... Simplement le terne quotidien d'une famille française, « moyenne ».

Ado frêle et au visage acnéique, je me singularise déjà, trouvant alors dans l'humour et la dérision d'un Pierre Desproges une sorte de reflet de ma personna-

lité et de mes allergies naissantes. Si je ne suis encore sûr de rien, une chose est certaine : on ne me fera pas prendre des vessies pour des lanternes.

— Hé! Maxime! T'as vu les fachos à la télé hier soir? me demande encore un autre.

La majorité de mes condisciples, bien que largement travaillée au corps par une pensée monolithique, a surtout retenu le caractère « spectaculaire », sensationnaliste du laborieux nanar de la veille. L'adolescence, bien que terreau malléable, vit surtout de l'instant, de l'insouciance. Si quelques-uns ont retenu la « morale » de l'histoire, la plupart ont surtout goûté les images fortes.

Qu'à cela ne tienne! Les profs de français et d'histoire (et pourquoi pas le prof de gym!) bouleverseront leur agenda du jour pour en remettre une couche et « proposer » un débat autour du reportage. En fait de « proposition » de débat, c'est surtout un cours d'éducation civique, la litanie des poncifs appelant à la tolérance, au respect de l'autre et à la « vigilance » devant les résurgences des heures les plus sombres de notre histoire.

Les pires cancre de cette assemblée qui en compte tant, toute une génération incapable de situer le III^e Reich dans le temps (xix^e siècle? années 60? avant ou après Napoléon?), trouvent dans ces solennités une bonne occasion de se refaire une virginité devant des profs disposés à toutes les indulgences pourvu qu'on fasse preuve d'un peu de zèle. Une forme d'intelligence que me reconnaissent mes chers maîtres

me vaut à mon tour d'être mis à contribution dans ce plébiscite pour SOS Racisme, dont le magistère a durablement imprégné le corps enseignant.

— Maxime, tu as vu le reportage sur Arte, qu'est-ce que tu en as retenu ? m'interroge le professeur Gribouille devant le silence respectueux du troupeau.

— J'ai trouvé ça plutôt sympa..., répondis-je avec une désinvolture accompagnée de quelques gloussements timides.

— « Sympa » ? s'étrangle l'apôtre de la « tolérance »... Je ne crois pas, ajoute-on, qu'on puisse qualifier des défilés néonazis de « sympa », Maxime. Tu veux dire que le film était bien monté, les arguments forts, bref très pédagogique...

— Non, non, sympa..., je m'empresse d'insister. J'ai trouvé que c'était une belle illustration de la « différence » et du rapprochement franco-allemand...

Allongé sur mon pieu après une journée de bahut, j'ai regardé la veille au soir le fameux reportage sur Arte. Le thème ? Quelque chose comme « Le néofascisme en Europe » ou bien « Ces jeunes qui font peur ! », bref le vieux fonds de commerce du journalisme « d'investigation », une transposition en images des papiers racleurs du *Nouvel Observateur* ou de *L'Événement du jeudi*, les deux fleurons de la presse « vigilante » de l'époque.

Sur des violons sinistres et des commentaires ànonnés d'une voix blanche, défilent à l'écran des

groupes de skinheads portant oriflammes et croix celtiques en scandant : « Europe ! Jeunesse ! Révolution ! »

Ces types taillés comme des armoires normandes et vêtus de noir incarneraient, selon la voix off, une menace pour la démocratie, l'envers de la crise, le retour de bâton du chômage, voire du « refoulé ». Pour mieux illustrer la « menace », des extraits de bastons (deux ou trois horions commandés par les journaliers eux-mêmes) alternent avec les monologues de quelques « spécialistes » alarmistes qui évoquent un phénomène ascensionnel, peut-être même un déferlement de haine sur tout le vieux continent.

— À table, Maxime ! hurle ma mère depuis la cuisine, au moment même où un des fafs interviewés se met à table.

J'attends la fin de la confession qui confirme la révélation, le bien-fondé de mes certitudes. Le sens de la provocation, la violence et le look de ces mecs répondent à mes propres aspirations, balaiant d'un coup de batte de base-ball les vieilles lunes anachroniques de l'extrême droite à la papa incarnée par Le Pen, ses cathos vermoulus et ses vieux cons Algérie française. Soudain, la très bourgeoise baraque de Saint-Cloud et la quête de respectabilité ne sont plus une fatalité. Enfin, il existe une jeunesse effervescente bravant tous les interdits, se foutant bien du qu'en-dira-t-on des badernes soixante-huitardes qui font la pluie et le beau temps. Face à l'interdit brandi par les élites (Jacques Chirac, Julien Dray, Patrick Bruel, etc.), les autorités morales (Mgr Lustiger, Mimi Mathy,

Jean-François Kahn) et les corps constitués (BHL et sa femme) tout mon être se révolte instinctivement, riant amèrement des sermons antiracistes, du suivisme moutonnier de ma génération, de la propagande. Bref j'emmerde cette époque de sergents recruteurs qui voudraient m'embrigader, me fondre dans le moule, me flanquer d'une révolte « sur mesure », bien en phase avec le casting d'alors.

Mais la politique n'est pas encore *tout*. Elle n'est même *rien...* et Courcouronnes, bien que collée à mes pompes de lycéen routinier, n'est pas le centre du monde. Le RER est mon seul lien avec la civilisation. Du moins celle que je prétends défendre. Sa frontière se situe aux portes de la capitale et son cœur bat à Denfert-Rochereau. Le mien s'emballe au Parc des Princes. Je suis alors un « ultra » (pacifique malgré la connotation), rédacteur dans la revue *Clameur!*, petite main dans l'association de supporters. J'aime le foot pour le foot, pour les fulgurances de tel joueur, mais aussi pour l'appartenance à un groupe. Bien avant les meetings politiques, les rassemblements nationalistes et les bastons inhérentes, je prends goût à ce frisson sensuel quand la gueule immense du stade libère le grondement de la foule qui remonte des tribunes pour me parcourir l'échine.

Les soirs de match, c'est le grand soir, le défouloir, la communion. La vague et le nombre t'emportent dans une autre dimension. Tu laisses au vestiaire tes

oripeaux d'individu pour endosser ceux du fanatique. À la limite, même pour un vrai supporter, le sport n'a plus guère d'importance. D'ailleurs, les skins du Kop à l'époque, les *casuals* et les *hooligans*, relégués dans la tribune des pestiférés, ne viennent-ils pas au match pour le seul combat ? Le foot, les mecs s'en tapent !

Le stade, c'est l'unique exutoire à mon exaltation, à cette énergie dont je suis saturé. Sans doute quelques pépins de santé rencontrés dans ma jeunesse m'ont-ils insufflé cette vitalité que je ne songe hélas pas à libérer par la pratique d'un sport. Sans doute aussi, cette piaule où je suis confiné par mes parents et que je ne quitte que pour les cours est-elle le terrain idéal pour l'appel du danger. Alors, je me contente encore de quitter Courcouronnes une fois par semaine pour suivre le club en car dans tous ses déplacements, de vibrer très innocemment à l'unisson pour le PSG, d'entretenir une correspondance avec les autres groupes, d'échanger des photos. Tout cela sans arrière-pensée, comme un puceau pris dans sa manie de philatéliste, comme un rejeton de la classe moyenne...

Moi, je ne suis pas encore taillé pour ces bastons de hooligans. Je regarde de loin ces types qui se foutent sur la gueule. Ce courage, car il en faut, même dans la violence gratuite, me fascine. C'est le péplum moderne, c'est *Orange mécanique*, mon film de chevet.

Le lycée, la maison, le RER, le stade... Ce cycle infernal, toile de fond lugubre de mon adolescence, je le romps symboliquement, aux alentours de dix-sept ans, par des rêveries littéraires en compagnie

de Pierre Drieu La Rochelle, Robert Brasillach ou Céline, le tiercé gagnant des années 30 et 40. Ma piaule devient alors une base arrière de la révolution nationaliste, le quartier général de toutes les chimères et mélancolies. Le spleen de Drieu, le romantisme de Brasillach et le nihilisme de Céline répondent à mes propres états d'âme, à un pareil désespoir d'avoir à vivre des temps aussi navrants. Et l'époque d'où écrivent ces maîtres, ces années qu'on me désignait comme une sorte de préhistoire de la modernité, présente de plus en plus de similitudes avec cette décennie 90 conspuée en musique par des skinheads vantant les vertus de la bière.

Des fanzines groupusculaires complètent ce panthéon sulfureux tandis que des posters martiaux tapissent les murs de ma chambre, mon bunker. Et inutile de vous préciser que les icônes en question n'ont pas exactement les traits graves de François Léotard ou de Pierre Mendès France.

Quelques potacherries inoffensives, des graffitis clandestins sur les murs de ma chambre, de ma rue et, parfois, du bahut comblent l'attente du grand soir ainsi que les canulars tendancieux du groupe Jalons et leurs pastiches de journaux auquel est convié le club de réflexion Nazisme & Dialogue. Comme dirait l'autre, on n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans...

Les enfants gâteux

Et ceux qui ne font rien ne se trompent
jamais.

THÉODORE DE BANVILLE,
Odes funambulesques

L'injustice appelle l'injustice ; la vio-
lence appelle la violence.

LACORDAIRE, *Pensées*

La porte de Saint-Cloud à 17 heures. C'est l'hiver ; un hiver gris, bien parisien, une de ces journées où tu te demandes si la vie vaut bien d'être vécue. Le trottoir est luisant du crachin lugubre qui transperce mes jean/basket et mon blouson noir décoré de l'écusson doré des Boulogne Boys. Plus l'écharpe du groupe. Le match est à 20 heures mais il y a déjà des gars présents. Plusieurs dizaines bien avinés, chaloupant sans tituber, plutôt énervés, mimant entre eux des bastons passées. Parmi eux, il n'y a pas d'enfants de chœur, uniquement des chauds à se monter la tête depuis des semaines que le match PSG/OM est programmé.

Les rues qui encerclent le Parc des Princes sont complètement bouclées par les flics carapacés dans leurs tenues de Robotcops, de vraies armures modernes qui ne te donnent envie que d'une chose : leur éclater la gueule.

De l'autre côté du barrage des CRS, les mecs de l'OM qu'on entend brailler. Je n'ai jamais pu supporter Marseille. Qu'est-ce que cette ville a bien pu apporter à la France ? Marcel Pagnol ? Fernandel ? La bouillabaisse ? C'est très peu en quelques millénaires...

Au moins, quand on reçoit un club anglais ou de je ne sais quelle ville étrangère, on se dit qu'on se fout sur la gueule avec les dépositaires d'une histoire, d'une civilisation. Au moins, Liverpool a engendré les Beatles. C'est autre chose que les rappeurs de I Am ! Non ? Et puis, Marseille, c'est la racaille. J'en ai trop marre de raser les murs dès que je prends le RER parce que c'est précisément la racaille locale qui impose sa loi. Quand l'occasion est donnée d'affronter celle de Marseille, on ne va quand même pas se gêner, n'est-ce pas ?

En attendant les réjouissances, on papote, binouze en main. On va de groupe en groupe pour prendre la température. Mille rumeurs accompagnent ce déplacement des Marseillais « à domicile ». Certains évoquent des armes à feu planquées dans les bus ; d'autres parlent de « descente » de plusieurs milliers de cailleras des quartiers nord. Bref, on se chauffe bien. On nargue les flics aussi. On leur fait le salut fasciste ou des bras

d'honneur. C'est pareil. La température des corps monte à mesure que la nuit froide enveloppe la foule menaçante, nombreuse désormais. Pas des familles, uniquement du lourd.

Et puis ça y est. Ça bouge ! Trois cents individus au moins chargent les CRS qui « gardent » les supporters marseillais coincés de l'autre côté. « La France aux Français ! » « CRS enculés ! » gueule-t-on sans discrimination. On balance nos cannettes sur ces cons de flics. Une charge et on détail. Un autre et on reste. C'est de l'intimidation, le jeu du chat et de la souris qui dure une heure. Une heure d'adrénaline, de pures sensations et de violence, le plaisir de maîtriser sa trouille, d'être un mec. En fait, c'est le message subliminal qu'on adresse aux bourgeois et aux racailles : je suis français et je t'emmerde !

Mais le pire, ce ne sont pas les CRS, ce sont les civils à brassard qui te chopent une fois que tu t'es écarté du groupe ; quand la troupe, lasse de nous charger, commence à balancer les grenades lacrymogènes. Alors, tout le quartier est noyé dans un brouillard épais qui te dissuade définitivement de respirer. Tu regagnes ton arrêt de bus par grappes de quatre ou cinq et c'est là qu'ils t'attrapent. Les keufs ne posent même pas de questions. Ils te chopent à dix contre un et te font une tronche à la Jean-Pierre Castaldi, une trogne que tu gardes enflée une semaine durant. C'est la règle du jeu ; on va pas aller se plaindre à la Ligue des droits de l'homme...

Ce fait d'armes ne fut pas mon baptême du feu mais

mon adieu aux... armes. Trop de foot tue le foot ; et, à la veille de la victoire Black Blanc Beur de la France énamourée, j'étais déjà las de voir la politique s'emparer de ma passion pour convaincre les foules que la « différence » était une richesse incomparable, un exemple d'intégration. À l'époque, Finkielkraut et Zemmour n'existaient pas (ou si peu) pour démentir ces fables et assurer la promotion un peu tardive de l'enracinement et de l'identité nationale... Quant à moi, quitte à en prendre plein la gueule, autant que ce soit au nom d'une cause et non plus d'un club.

J'avais déjà traversé l'adolescence et une partie de la décennie 90 comme on passe un tunnel, coincé entre ma famille et le lycée. Voyage au bout de l'ennui...

Il était temps de s'éclater, de partir à la quête de ce temps perdu ; d'autant que l'époque et mon imagination se prêtaient merveilleusement à toutes les entreprises hasardeuses, et mes options idéologiques à toutes les interprétations.

Soyons clairs : mes références historiques et littéraires puisées dans le grenier des pamphlétaires des années 30 me désignent alors la société occidentale, et française en général, comme une vaste république de Weimar, un cloaque de décadence dominé par ses plus sûrs promoteurs, c'est-à-dire les élites « cosmopolites » et leurs valets. Autour de cette « pensée », il y a tout le contexte du millénaire finissant et la montée en puissance du Front national, notre point d'ancrage

malgré toutes les réticences devant ce populisme fort en gueule et faible en pratique. À l'exception de l'aile vaguement « nationale révolutionnaire » chapeauté par Bruno Mégret, que la rumeur entoure de fafs purs et durs, rien dans cette ascension du FN ne répond à mon extrémisme. Et surtout pas les relents de « respectabilité » et d'eau bénite qui inondent Toulon, Marignane et Orange (pas très mécanique), sinistres patelins de beaufs, gagnés démocratiquement par d'autres beaufs.

Pour autant, il flotte dans l'air un parfum d'avant-guerre (civile), une fin de règne que les émeutes de banlieue, les scandales politiques et le cynisme des élites précipitent irrémédiablement. À mes yeux, et à ceux de milliers de militants du « milieu », chaque jour accouche de sa petite affaire Stavisky, de sa goutte d'eau qui débordera fort logiquement sur quelque 6 février 34, un Mai 68 à rebours, bref, une réaction enfin virile des Français saturés de mensonges, d'humiliations et de peur. Après tout, cela ne fait qu'un siècle que les « nationalistes » se plantent...

J'ai vingt ans, titulaire du bac et étudiant en administration-économie et social à Évry. Pas très « révolutionnaire » comme projet mais il faut bien assurer l'avenir. Et puis, derrière la façade « petit-bourgeois » de ce cursus, il y a la somme de mes activités au sein du milieu. Trésorier du groupe 3B (Bière, Baise, Baston), je surjoue la partition skinhead dont j'arbore désormais les attributs : tee-shirt à croix celtique (sous-trait aux regards dans le RER) ou polo Fred Perry,

pompes paramilitaires Paraboots à dix trous (en dessous t'es pas un homme), fringues anglaises estampillées Harrington ou Lonsdale, et marteau de Thor autour du cou. Et, bien sûr, pas un poil sur le caillou.

Paré de tous ces signes extérieurs de virilité, je ressemble enfin aux héros de mes quinze ans, à ces inquiétantes silhouettes qui mobilisent la vigilance et l'inquiétude des bourgeois... et le regard des journalistes. Quant à celui des filles, ce doux tourment jamais assouvi, il s'en détourne obstinément.

La première fois que je pénètre dans les locaux du PNFE (Parti nationaliste français et européen), c'est sanglé de la tenue des grands jours. Ici, le cheveu se porte court, et les fringues sombres. Le programme ? « France d'abord, Blanche toujours ! » C'est sans équivoque, clair et net. Le PNFE, c'est la marge de la marge, le dernier palier avant l'interdiction pure et simple. À côté, les mecs du GUD et leurs descentes dans les facs à coups de barre de fer font figure de bourgeois chahuteurs. Quant au FN, c'est, ni plus ni moins, de la social-démocratie un peu musclée.

En outre, s'il est un mouvement de la galaxie néofasciste qui sent le soufre, c'est bien celui-ci. Que des coups tordus ! Des militants qui commettent des attentats sur la Côte d'Azur dans les années 80, l'engagement d'autres en Croatie dans les années 90, et même en Irak ; et puis le martyr de Michel Lajoie (ce militant du PNFE a pris perpétuité en 1986 pour une bombe qui n'a pas fait un seul blessé) ajoute à l'aura « révolutionnaire ». Au PNFE, il y a toujours un mec

qui sort de taule ou qui va y entrer... ou y rester. On est la bête noire de l'extrême droite qui nous traite de « mythos » ou de provocateurs manipulés par les flics des Renseignements généraux. Toujours la vieille antienne des fafs, à voir des flics partout.

Pourquoi le PNFE ? Pour toutes ces raisons ; parce que c'est le stade ultime du « mal », du « fascisme », label que nous revendiquons bien volontiers. Ici, on te balade pas avec les conneries électorales et le barnum démocratique. C'est par la violence qu'on répondra à la violence d'État et à celle de ses « protégés » qui grouillent dans les banlieues. Mais l'action (hypothétique) n'est pas tout, il est aussi une mystique entourée d'un décorum rouge et noir, de références à l'Europe païenne qui justifient chaque année la célébration du solstice.

Dans les environs de Beauvais, un terrain privé, loué pour l'occasion, héberge nos solennités autour du bûcher de la Saint-Jean, comme disent les chrétiens. Le décor est à la hauteur de l'événement : au milieu de la prairie, une mince rivière entoure un îlot où trône la roue solaire, notre croix à nous. Quelques dizaines de « fidèles » de tout âge se rassemblent peu à peu pour déguster le sanglier de circonstance et boire l'hydromel. C'est une chaude soirée à l'aube de l'été, où notre kermesse pour *happy few* ressemble à n'importe quelle partie champêtre, à tel rendez-vous de chasse, ou à une étape de rallye amateur. Quelques stands, un jeu de fléchettes et une grande table de banquet où s'agglutinent M. et Mme Tout-le-Monde

constituent l'essentiel de l'arsenal ludique qui est aussi le but de cette réunion. Une atmosphère conviviale, sans folklore (si ce n'est la symbolique national-socialiste déclinée en briquets, tatouages, etc.), « intergénérationnelle », comme on dit, met en présence le jeune homme que je suis avec un vieux monsieur qui pourrait être mon grand-père... et qui se révèle être l'un des derniers Français à s'être battus dans les ruines de Berlin. Pas sous l'uniforme français, il n'y en eut guère qu'après la capitulation de l'Axe, mais sous celui de la division Charlemagne. Pas besoin de vous faire un dessin. Oui, ce vieillard au visage buriné et à l'œil bleu fut un *Waffen SS*, autrement dit un soldat politique, un de ces prolos ou fils de famille partis de la France occupée (et même très préoccupée) pour endosser l'armure de chevalier de l'Europe nouvelle. Du front de l'Est à la Poméranie jusque dans les faubourgs de Berlin, je suis l'épopée de ce survivant que je mitraille de questions admiratives, de spéculations sur l'avenir et de professions de foi. J'étais un exalté et me voilà devenu mystique, de plain-pied dans la légende du siècle face à l'incarnation vivante de « notre » cause...

Et la nuit tombe sur nous. Le chef de la garde du PNFÉ exige le silence, et la mise en veille des portables, pour donner la parole au « président », martial et solennel : « Nous sommes là pour honorer nos ancêtres et célébrer la victoire du Soleil, etc. » Devant le drapeau du parti (croix celtique blanche sur fond rouge) les torches s'allument puis notre mince cohorte s'ébranle en file indienne autour du bûcher encore

muet. La nuit prodigue toujours davantage de gravité, même aux plus dérisoires manifestations, et ces torches ajoutent au magistral de la scène dont je suis l'un des protagonistes puisque désigné par mes pairs pour déposer au pied du bûcher la couronne de fleurs. Alors, raide et tremblant à la fois, je porte, selon le protocole répété plus tôt, accompagné de deux jeunes femmes, l'auréole sacrée jusqu'à l'autel végétal. D'une voix blanche dans la nuit noire, je prononce l'oraison : « Je dépose cette couronne sur le front de la révolution nationaliste. » Et comme un seul homme, tous les bras se tendent...

Puis le feu est mis au bûcher qui s'embrase dans le silence entrecoupé du craquement des branches ardentes. Les flammes hautes comme des immeubles dansent dans la clairière et habillent de pourpre orangé les visages émus. Une jolie *skin girl*, blonde et fraîche comme une Walkyrie, mais portant mi-kilt et tee-shirt noir, noie son visage de larmes. Émue mais pas autant que moi qui suis en train de naître à une nouvelle identité, une religion que je portais en moi, bien étrangère aux trois monothéismes qui nous les brisent depuis deux mille ans. Je suis résolument du peuple de la forêt, issu de ce vieil humus d'avant le judéo-christianisme, fils d'Ulysse et de Merlin l'Enchanteur.

Folklore ? Délire ? Pas plus que les jérémiades, lamentations et culs en l'air de ces vieilles superstitions venues du désert.

Pour la première fois de ma vie, devant ce brasier,

je crois de toutes mes tripes, de toute mon âme à quelque chose, par-delà la dérisoire politique.

Après ? Après, plus rien. C'est le xx^e siècle qui te revient en pleine tronche : la bagnole embourbée dans la gadoue du champ qu'on pousse à une dizaine, les embouteillages autour de Paris et retour à la baraque pour réchauffer un restant de pizza au micro-ondes en regardant Drucker à la télé...

J'étais un bon petit soldat du PNFE, toujours disponible pour coller ou faire tourner la ronéo, actualiser le site Internet. J'étais dans un monde à part, une secte avec ses codes, ses rites et sa phraséologie. Mais je n'ai jamais songé à rejeter la responsabilité de cet engagement sur d'autres, contrairement aux gogos qui se retrouvent plumés par quelque gourou « initiatique » et vont pleurnicher ensuite.

Je fus toujours lucide et, paradoxalement, aveugle. Aveuglé par ma foi, et non par ses représentants. J'étais un possédé, hanté par une croyance en un retour du national-socialisme en Europe, et en France singulièrement (où, même à la « grande époque », il n'a jamais trouvé qu'une audience marginale). Mais un nazisme « clean », débarrassé de tous ces charniers qui gênaient ma conscience aux entournaures ; un nazisme « ésotérique », ancré dans la chevalerie de la Table ronde, l'imaginaire nordique et les fantasmes esthétiques d'un Arno Breker.

Au même âge, dans d'autres circonstances, l'Église de scientologie, l'ordre du Temple solaire, Raël ou la confrérie de l'Entonnoir sur la caboche auraient fait

l'affaire. J'étais mûr (ou plutôt immature) pour tous les absolus, disponible, « open » à n'importe quelle mystique pourvu qu'elle fût conduite par des allumés. J'avais choisi le néonazisme parce que je n'avais pas eu vingt ans en 1967 quand les chemins de Katmandou ouvraient aux hippies idéalistes la voie de la sagesse, la rébellion et le refus du matérialisme occidental. J'aurais pu être punk, mais un punk premier degré. Ma croix gammée, je la mettais à l'endroit. Pour être certain de bien emmerder tout le monde !

J'avais choisi, en pleine conscience, cet engagement comme d'autres épousent le sacerdoce bénédictin...

Un engagement résolu, fort de troupes nombreuses (cinquante pèlerins au moins) qui se réunissent parfois dans l'arrière-salle d'une brasserie parisienne du quartier République où l'on décidera une fois pour toutes d'éliminer le capitalisme apatride, le cosmopolitisme promu par les élites corrompues et instaurer l'ordre nouveau. Entre la choucroute, servie à 13 heures, et le fromage, un siècle a passé ; un siècle orange gonflé de la colère des peuples européens dont, vers 17 heures, nous libérerons les liens avant de prendre le métro pour rentrer à la maison.

Septembre 1998. Le PNFE n'est plus, faute de combattants. L'aventure « national-socialiste » a fait long feu et me voilà fort dépourvu devant les grands défis de notre temps.

Mais je n'ai pas dit mon dernier mot ; et Jean-Marie

Le Pen non plus qui organise cette année encore sa fête Bleu Blanc Rouge sur la pelouse de Reuilly. Je m'y rends à reculons, mais j'y vais quand même malgré ma certitude que la démocratie, même musclée, demeure la démocratie. La seule raison déterminante, c'est la programmation au soir d'un concert de rock identitaire.

Un beau soleil d'automne préside à ce raout, où un échantillon de la France d'en bas et d'un peu plus haut se presse en famille comme à la foire du Trône. À première vue, les universités d'été de la droite « classique » ou du Parti socialiste ne doivent pas tellement différer de cette ambiance très cocorico et moderne à la fois, genre « convention ».

Le public, c'est le métro à 6 heures, la France moyenne, plus quelques hobereaux moisis qui voudraient bien qu'on en revienne à la dîme, à la suppression des syndicats, à La Tour du Pin et à Charles Maurras.

Des costards-cravates, des minets en pull et des filles « comme les autres » déambulent parmi les stands où, horreur ! on célèbre plus souvent la monarchie, l'Algérie française (réveillez-vous les mecs !) et les neuneus catho-tradis plutôt que les troupes d'assaut et les skins de l'Essonne. Heureusement, quelques bandes bien lookées tranchent sur cette foule de réacs qui croit encore que leurs sabre et goupillon suffiront à bouter nos ennemis hors de France.

Décidément cette crémerie ne me dit rien qui vaille et je ne suis pas loin de désertter tous ces gogos

tricolores, ripaillant et rigolards sous la tonnelle, accompagnant leur saucisson pinard d'un air de musette ringard.

Drôle de musée avec sa galerie de personnages de cire figés dans une France des années 50. Tous ces bourgeois versaillais flanqués de leur marmaille bleu marine et col Claudine, toujours entre deux paroisses, entre deux siècles, alimentent un anachronisme charmant mais inoffensif, inutile, anecdotique. Ces fous restés à Salazar et aux curés en soutane ne se préoccupent guère que de la restauration d'un ordre « moral » idéalisé par d'autres fous, les croisés du tristement célèbre Bernard Antony (aucun rapport avec Richard), l'ayatollah Cassoulet, le repoussoir absolu. On ne voit ni n'entend que lui, sa trogne écarlate de tout le pinard descendu, éructant dans un gascon de feria avinée des mots d'ordre de matamore de Tarascon, défendant encore et toujours la présence « chrétienne » au Liban (Qu'est-ce qu'on en a à foutre des chrétiens et du Liban!), se gargarisant de « victoires » obtenues en appel pour une pauvre histoire de propos blasphématoires dans *Charlie-Hebdo*. Il faut le voir le coq toulousain bombant le torse au milieu de sa basse-cour de vieilles filles aigries, de mères de famille nombreuse et de puceaux quinquagénaires en tweed, tous guerroyant contre la « pornographie » (quelques seins nus en couverture de *Marie Claire*) et pour le retour du maréchal Pétain au pouvoir...

Si le FN n'est pas que cela, il est à mes yeux *surtout* cela, cette auberge espagnole largement monopolisée

par une génération de vieux cons surannés, ligueurs anti-avortement et anti-pédés suspects.

Et me voilà slalomant entre la sociologie réelle de ce Front dégarni et les fantasmes fielleux de la France « légale » qui me désigne tous les jours la menace « extrémiste » ; alors même que la seule menace présente, c'est le discours fleuve du caudillo Le Pen, le clou du spectacle.

Tel un télévangéliste américain, le vieux cabot en blazer de play-boy arpente la scène immense, pérorant, enfilant ses syllogismes de chansonnier talentueux, prévenant ses fidèles que ça ne va pas se passer comme ça, qu'on va voir ce qu'on va voir. Les bons mots succèdent à la rhétorique poujadiste, les effets de manche aux accents prométhéens, l'imparfait du subjonctif aux maximes en latin. Y en a pour tout le monde, sauf pour moi !

Heureusement, je croise un ou deux visages familiers qui me mènent en terrain ami. Devant un stand aussi nickel qu'un étal d'Africains à Barbès, des mecs déjà bien allumés, bière à la main et le hardcore nationaliste révolutionnaire à fond dans les baffles, se bousculent et déconnent. Me voilà donc à l'ambassade du GUD (Groupe Union Défense), le céléberrissime « syndicat » étudiant qui a fait sa réputation sur quarante années de violences et de provocations. Là, je suis dans mon élément, bien au chaud parmi les miens. On se raconte nos exploits, on discute chiffon et on picole ; bref, rien que de très « politique ».

Le soir venu, au bout de deux morceaux des fafs

musicos, la tension est déjà palpable. Les basses saturées et la rythmique hypnotisante chauffent tous les esprits qui s'enflamment définitivement quand un groupe de gros lourds en blazer intervient. Et puis c'est l'affrontement. Des chaises volent, des lacrymos partent, je n'y comprends rien. Des opposants, des gauches, des sionistes auraient-ils infiltré les BBR pour nous attaquer ? Non, c'est le DPS, le service de sécurité du Front, qui réplique aux provocs des skins en cognant plus que de raison. Alors, sur trois accords lâchés en rafale dans la sono, une baston générale prend place qui fera office de chorégraphie... Moi qui ne faisais que passer, me voilà projeté dans un bal de province qui tourne mal.

— Bienvenue au GUD ! me lâche de loin un pote en train de se cogner avec un autre.

Derrière le Luxembourg bucolique, la sombre rue d'Assas abrite la non moins sombre faculté du même nom. Un grand immeuble moderne cerné par les façades haussmanniennes entretient depuis quarante années la réputation fâcheuse et facho que nos aînés, devenus ministres, journalistes, avocats, professeurs, mercenaires, chômeurs, alcooliques ou voyous (et parfois tout cela à la fois), ont bien voulu édifier depuis Mai 68, quand des hordes de gauchistes barbus voulaient s'en prendre à ce fleuron de l'université française. Bien sûr, la plupart se foutaient bien du droit constitutionnel enseigné par des barbons en toge et

col d'hermine tant il est vrai que le flacon importe moins que l'ivresse. Une ivresse de violence, de provocation et, même, d'anarchie (de droite) qui n'a cessé depuis d'attirer la fine fleur de la jeunesse d'extrême droite; celle-là même que je rejoins en ce mois d'octobre 1998.

Le hall d'Assas, c'est surtout un long couloir battu par le vent et agrémenté de panneaux de syndicats étudiants. Des coursives surplombent ce corridor monumental qui s'achève par une cafétéria où les plus jolies filles de Paris côtoient les meilleurs partis du 16^e arrondissement; ainsi qu'une poignée de fafs chargés de maintenir la légende.

Quand je foule le hall, j'ai le sentiment d'entrer dans le mythe, de m'inscrire dans la tradition des « Rats maudits », c'est-à-dire trois générations de gudards; des cogneurs, certes, mais aussi des potaches sachant manier aussi bien la barre de fer que l'humour, puisque le GUD, né de 68, n'a jamais songé à renier l'anticonformisme de cette époque qui, loin de me heurter, flatte ma propre bohème estudiantine. D'ailleurs, Le Pen lui-même se serait plaint jadis de ces « gauchistes d'extrême droite » qui foutent le bordel partout où ils passent et cultivent la provocation au-delà de tout sens commun. Moi, ça me va.

En plus, mon narcissisme — le gros péché d'orgueil des groupuscules — voit d'un très bon œil cette bonne mauvaise réputation entretenue et alimentée par la rubrique faits divers des torchons parisiens, qui, au moins une fois l'an, rapportent les dernières frasques,

la dissolution ou la renaissance du groupuscule des dieux.

Quant à la doctrine, il n'en est guère. Elle est fonction de la personnalité du meneur, de l'air du temps et des événements. Là, c'est toute l'arrière-boutique de l'extrême droite estudiantine, notre cuisine à nous avec son jargon et ses signes de reconnaissance. Le GUD, c'est aussi bien les anars de droite que les nationalistes révolutionnaires, ou des réacs sans l'ombre d'une réflexion. Il y a aussi les cancre désœuvrés, fils de famille ou prolos qui viennent trouver le frisson jusqu'à pousser parfois la logique en s'engageant dans de *vraies* guerres : les phalanges chrétiennes dans le Liban des années 70, quelques coups en Afrique avec Bob Denard, puis la Croatie, l'Irak, bref, partout où ça « bouge ». La doctrine du GUD, c'est surtout la trique sur la gueule et la déconnade.

À l'entrée de la fac, devant la drôle de statue qui ressemble à un casque allemand posé à l'envers, je tracte à côté de Frédo le Barge (le tatouage qu'il porte sur le torse représente un chancelier teuton qui n'est pas Helmut Kohl ni Gerhard Schröder) qui scande des slogans rétro dans la rhétorique des années 70 : « Contre la drogue et le marxisme ! » (Pourquoi pas : « Les cocos à Moscou ! »)

L'ambiance, malgré la présence de syndicats opposants, est assez détendue. D'autant que nous sommes une trentaine de fafs et que les autres nous sont numériquement inférieurs. C'est la rentrée universitaire et les premières années passent devant nous, souriants,

avec l'innocence des bizuths qui découvrent le folklore local. Deux heures s'écoulent et nos troupes, faute de tracts, ont diminué. Quelques anathèmes accompagnés de projectiles tombent sur nous des étages. Changement d'ambiance. Les blousons se ferment. Nous ne sommes plus que treize à table ; contre beaucoup plus que nous dehors à quelques mètres sur le parvis. En catastrophe mais fort disciplinés, nous nous rassemblons au milieu de la rue, constituons un barrage face à une cinquantaine d'ennemis, des gauchistes, des sionistes menaçants. Nous sommes immobiles, monolithiques, tout de noir vêtus, foulard sur le nez. J'ai un peu les jetons, mais pas trop. Et puis, si on doit aller au contact, on ira. Mais avant cela, j'ai mon arme secrète, mon stylo-fusée, en fait un lance-fusées de poche qui expulse des fusées traçantes de toutes les couleurs. Les pédés d'en face continuent de hurler : « Le fascisme ne passera pas ! » Nous, on est toujours statiques, un bloc. Alors je sors mon lance-fusées du blouson, je le braque horizontalement en direction de la meute. Au premier tir qui fuse dans un sifflement, c'est la panique en face. Au deuxième tir, les cinquante branleurs qui ne voulaient pas laisser passer le fascisme détalent. C'est la panique. C'est parti ! D'autres camarades sortent des matraques télescopiques de leur cuir et on charge. On court après la meute qui s'engouffre en entonnoir par la porte vitrée qui accède au hall. Dans la bousculade, elle éclate en mille morceaux. On chope quelques retardataires très solidairement laissés par le gros de la troupe. Et on cogne. On

cogne comme des sourds jusqu'à se péter les phalanges. On cogne comme des fanatiques, comme des voyous.

Après une brève cavalcade déclenchée au son des sirènes de flics, on se réfugie dans un troquet de Port-Royal. On fête ça au champagne et l'on me félicite pour cette arme secrète décisive qui nous donnait la victoire. Je suis adoubé, baptisé au Dom Pérignon, membre désormais du GUD, frère d'arme de fêlés comme moi.

Après tu rentres chez toi ou tu vas en cours. Comme si de rien n'était. Tu as plusieurs vies en une journée mais tu ne rêves que d'une chose, que tous les jours ressemblent à cette journée.

J'ai laissé tomber de vaines études à Évry pour me consacrer à un deug-cafète à Assas, où je passe le plus clair de mon temps. On est toujours une poignée, déguisés comme des guerriers urbains, au milieu des fils à papa en Weston, bourges goguenards qui seront toujours du bon côté du manche.

Nous, on rit fort à nos vanes éculées, à nos provocations « fascistes ». Et puis on se monte la tête en se repassant de bouche à oreille la rumeur de la semaine : une descente du Bétar, des anars de la CNT ou des bolchos de Tolbiac, que sais-je ?

Les mois passent ainsi dans le néant de l'oisiveté, dans le prolongement d'une adolescence sans autre projet que le prochain concert ou la baston. Les filles ?

Je ne les intéresse pas. Alors, je fais semblant de ne pas les voir... Et pourtant, qu'elles sont belles ces filles des beaux quartiers !

Mais, très vite, le contexte politico-historique mobilise à nouveau les énergies quand, à l'hiver 1999, les premiers bombardements américains s'abattent sur la Serbie et menacent, avec la France, de ramener la population au Moyen Âge si celle-ci persiste à ne pas vouloir croire au Père Noël ; c'est-à-dire aux injonctions du FMI, de Madeleine Albright et de Bill Clinton, sur qui pèse l'éventualité de l'embarrassant *impeachment* post-fellation. Une bonne petite guerre de derrière les fagots visant à contenter tout ce petit monde était donc en train de prendre place dans l'inconscient collectif et la psychologie des foules stupides. De charniers imaginaires en vocables sombrement connotés, de montages vidéo en silences lourds de sens, les Goebbels de l'Otan ne négligeaient aucun effet pour enrubanner les carnages à venir.

Cette guerre était choquante à tout point de vue. Un crime impuni est toujours intolérable, mais l'alibi et la mise en scène étaient aussi un attentat contre l'intelligence. La France officielle nous réchauffait en hâte les bons vieux adjectifs horribles et les principes éternels en adaptant les fables passées au goût du jour. Cette fois-ci, ce n'était plus l'Allemand buveur de sang comme aux beaux jours de Charleroi, quand un tigre de papier envoyait au massacre un million de jeunes Français « au nom de la République » ; ce n'était pas davantage le Ceausescu draculéen ou le

Saddam pilleur de maternité, mais un condensé de tout cela. Avec Milosevic, les VRP de la guerre US nous vendaient des charniers de Kosovars, une « épuration ethnique » et la « barbarie serbe » clé en main. De Trotski à Davos, l'intelligentsia initiait sa mutation décisive pour le siècle suivant où l'on susciterait un peu plus encore l'émotion née des massacres « légitimes ».

C'est beau comme l'antique mais je ne suis pas certain que ces lignes soient de moi ; du moins reflètent-elles ma révolte du moment que j'entends concrétiser sous l'étendard du GUD. Là, c'est du sérieux. On se rend à plusieurs centaines sur les Champs-Élysées — déjà ! — devant le Disney Store pour brûler un drapeau américain. Puis c'est le McDo Odéon, des tractages dans le quartier Latin. On s'enflamme à l'image des gauchistes à l'époque de la guerre du Vietnam. Pas question de laisser ce système incapable de pacifier ses banlieues s'en aller balancer des bombes à deux heures d'avion de là. Moi, je suis pour des actions beaucoup plus « radicales » que les initiatives symboliques. On m'en dissuade. Alors, ce sont de longues semaines de campagnes d'affichage dans Paris, des patrouilles en fourgonnette, le seau de colle et les manches de pioche. La cafétéria d'Assas est plus que jamais le quartier général de nos velléités révolutionnaires qui accompagnent les événements sans, vraisemblablement, les contrarier. Une hystérie antiaméricaine fera office de discours politique. Et nos poings, d'arguments frappants.

On rêve d'une alliance « rouge-brun » avec les gauches qui manifestent dans leur coin contre cette même guerre. On sillonne Paris nuitamment pour recouvrir les murs de la croix celtique, taguer le métro de « Yankee Go Home ! », « GUD veille ! ». Les Américains et leurs valets français peuvent trembler...

— Oh ! Maxime, tu viens au concert samedi ?

— C'est qui et c'est où ?

— Dernier Rempart et Panzer Honour... On va dans une cambrousse dans le Berry. Oh ! tu viens ? On va se marrer !

C'est également cela le GUD, une entité politique *et* culturelle qui, depuis son centre névralgique devant la machine à café de la fac, invite adhérents et sympathisants à des manifestations musicales.

Le rendez-vous était à midi dans un rade du 15^e arrondissement. Une erreur de logistique a convoqué tout le monde à l'autre bout de Paris. À 17 heures, fin bourrés, on se retrouve enfin, pressés par les flics de lever le camp après que l'un des mélomanes de notre groupe a fracassé le pare-brise d'un type qui passait par là. On s'engouffre à deux dizaines dans la camionnette louée pour l'occasion. Une camionnette sans vitres à l'arrière, un fourgon de sans-papiers ; mais pas sans bière puisque plusieurs packs seront descendus au cours de ce périple « communautaire » qui nous véhicule jusque dans une salle polyvalente au milieu de nulle part. Des skins partout, ivres morts, donnent le ton à cette soirée métapolitique. Là encore, des décibels plein la tête et les tripes cognent

contre les murs de la raison. C'est la folie pure, des milliers de watts qui sortent des amplis pour te rentrer dedans, te faire sortir de toi. Et puis, grosse baston entre deux mecs, coups de pompe dans le corps de celui qui reste inanimé à terre, la tête baignant dans une flaque de sang... La routine.

Quand on revient à Paris, c'est pour reprendre notre croisade contre l'Amérique, Wall Street, Bill Clinton et Jacques Chirac. Là, j'entre dans une autre dimension, arpentant le quartier Latin de long en large frénétiquement. Mon instinct grégaire et mon goût des causes vaines trouvent dans la folie meurtrière de l'État américain un bel os à ronger qui me mobilise jour et nuit.

Plus que jamais, le parallèle avec nos chères années 30 s'impose à nous, et à moi de manière très excessive (mon mode de fonctionnement), qui n'en finit plus de préconiser l'activisme pur et dur plutôt que le militantisme à coups de beignes. La propagande officielle me rend dingue quand je vois l'union sacrée de tous les salauds devenir la sainte alliance. Je griffonne sur les panneaux du GUD quelques textes incendiaires, rédige des brûlots où Serge July, Bernard Kouchner, le Goupil toqué, bref tous les va-t-en-guerre de 68 sont stigmatisés. Je m'improvise pamphlétaire dans des fanzines oubliés, signe des libelles clouant au pilori le père Mamère, vieille ganache écolo, qui, dans cette guerre, rejoint la chaisière Boutin; quand l'un déclare prendre le risque d'avoir du sang sur les mains, l'autre applaudit aux bombar-

dements au nom, je cite, de ses « valeurs chrétiennes ». Je pose en parallèle les reniements de Madelin et July, l'ancien facho et le renégat maoïste convertis tous les deux à Rothschild. Je moque le pacifisme femelle de jadis de ces baby-boomers au pouvoir devenus les plus sûrs promoteurs de cette guerre. Je m'emporte en singeant Céline ou Rebatet, jetant en pâture des références obscures, habillant les élites belliqueuses de la redingote crasseuse d'un Clemenceau, riant amèrement des rodomontades dignes de Raymond Poincaré. J'en appelle au traité de Versailles, à l'occupation de la Ruhr et aux lieux communs de Raymond Aron. Et je crucifie avec ma plume acerbe ces néoconservateurs et « l'anomalie Chirac » qui se fabriquent un masque tragique au nom de la démocratie et du nouvel ordre mondial alors même qu'ils sont incapables d'instaurer un semblant d'ordre à La Courneuve. J'en arrive même à paraphraser un de nos « idéologues », jurant préférer de loin la bande à Baader et la Fraction armée rouge plutôt que la bande à Clinton et sa bannière étoilée rouge blanc bleue.

Bref, je me fais plaisir; je me contemple dans le miroir de mon encre en scrutant chaque matin les journaux qui feront peut-être écho à nos « actions ».

Je baigne dans l'extrême droite comme un poisson dans la bière, prenant pour prétexte une guerre gagnée d'avance afin de ne pas avoir à construire mon avenir, laissant ces basses considérations aux « bourgeois ». On est toujours le bourgeois d'un autre, disait Flaubert...

Ma chambre est un musée, une galerie où j'expose mes affiches, mes colifichets, mon « identité ». Quand je fais du footing le matin c'est en soldat politique. Pour être « prêt ». Je me mets à Internet, l'outil naissant, hors de prix, auquel je consacre mes soirées lorsque celles-ci ne sont pas mobilisées par le militantisme et les autocollants. Je mets le doigt dans la spirale des « suprématistes » anglo-saxons, ces néonazis des antipodes avec qui je correspond pour établir les modalités de la « révolution ». Devant cette pornographie politique, je me mets la tête à l'envers, complètement accro, jamais rassasié de haine au sujet du ZOG (Zionist Occupation Government, ou gouvernement d'occupation sioniste). Je pianote mon clavier frénétiquement, jour et nuit, tout à fait conscient que nous sommes à la veille de grands chambardements.

Après, quand j'ai épuisé toutes les ressources de mon énergie, je m'endors dans ma chambre d'enfant, le sommeil peuplé d'épopées fantastiques, marchant à la tête de Panzerdivisions qui partiront depuis la cafétéria de la fac jusqu'à l'Élysée en passant par le McDo Odéon...

Il faut bien que jeunesse se passe... La mienne n'en finit plus de bloquer. L'ado prolongé fait du rab, se bourre la gueule à Villejuif (déjà!) chez un copain qui héberge notre désœuvrement. C'est notre QG, la garçonnière des baiseurs, l'open bar à toute heure. Cinquante mètres carrés de bordel, des matelas par

terre où des filles se font prendre à la va-vite, des cendriers pleins et des bouteilles à moitié vides. La salle de bains sert de local pour le matériel et le petit balcon déborde de cartons de bière.

Pour ne pas sombrer complètement, j'enfile les petites missions en intérim, de quoi payer le RER et la bière. Je prends racine dans cette bohème stérile fort éloignée de notre idéal. Le « soldat politique » s'embourbe dans l'anarchie du quotidien, toujours dans l'attente du grand soir qui ne vient pas.

Mes parents ? Ma sœur ? Ce sont les questions récurrentes qu'on me posera *après*. Pendant toutes ces années, je les ai croisés plutôt qu'autre chose, tentant d'échapper le plus souvent à cette cellule familiale qui, trop longtemps, m'apparut comme une *vraie* cellule. Les pys y trouveront plus tard leur compte pour « expliquer » de telles « dérives », alors que je n'ai jamais songé (ou très peu) à m'en remettre à Œdipe, ou à « tuer le père » et me dégager de toute responsabilité dans cet engagement. D'ailleurs, loin d'être un cas particulier, un « ovni » dans la galaxie de l'extrême droite, j'en étais un portrait-robot, le stéréotype incarné, baignant jusqu'au cou dans ce bouillon de culture où l'immatunité le dispute, paradoxalement, à une culture livresque assez étoffée, se nourrissant mutuellement pour accoucher d'une révolte de tous les instants. Alors, pourquoi pas l'extrême gauche ou l'anarchie ? Tout simplement parce que celles-ci étaient au pouvoir (dans les têtes molles), alliées objectives de l'ordre bourgeois, du désordre établi...

Les mois passent ainsi; et l'histoire aussi. La page serbe est désormais tournée. Celle du GUD aussi...

Depuis la révolution de palais qui a scindé le FN, l'extrême droite a éclaté en d'autres groupuscules, tous plus mégalos les uns que les autres, qui voient dans cette chance « historique » (la décrépitude du Front) l'occasion de prendre sa place. Par ailleurs, depuis son expulsion, Bruno Mégret, le plus fréquentable des caciques de la « droite nationale », fait les yeux doux à la jeune génération d'excités dont je suis, promettant, du bout des lèvres, une « relève » plus en harmonie avec nos propres options.

À Villejuif, le taudis est plein à craquer de matos de collage et de potes. On déguste notre bière et nos pâtes en refaisant le monde; en spéculant autour d'un « entrisme » hypothétique dont le mouvement naissant de Mégret est la cible. D'ailleurs j'en suis membre désormais, côtoyant de loin une certaine Virginie qui me chavire les hormones, et même le cœur.

Mais ma vie bégaie les mêmes ressentiments, et ma ferveur s'estompe quelque peu. Depuis des années, j'ai consacré tout mon temps, toute mon énergie au militantisme et à ses à-côtés, tendu toujours vers un mirage historique qui s'éloigne à mesure qu'on croit l'approcher.

De concerts skin en orgies de pâtes à la bière, ma vie s'inscrit résolument dans la marge. Heureusement, mes parents, qui ignorent l'essentiel, assurent une

manière d'intendance. Mais, pour le cœur, c'est le néant.

— Putain ! J'ai dépassé la vingtaine rugissante et j'ai toujours pas de gonzesse !

Dans le studio de Villejuif, quand la bière a trop coulé et que des restes de pizza Hut durcissent dans leur carton, on s'épanche, on se raconte, on tombe un peu le masque auprès des copains...

— Et Virginie ? Qu'est-ce que t'attends pour la brancher ? Ça fait des mois que tu la bouffes des yeux et tu fais rien, me rétorque Bozo, avachi sur le sofa déglingué, les groles sur la table basse en train de mater un porno nazi bien glauque où une Gretchen à nattes blondes se fait enfiler par tout le camp de concentration.

— T'as qu'à faire comme moi, renchérit-il, tu vas draguer à Saint-Nicolas-du-Chardonnet. C'est plein de grenouilles de bénitier qui ont le feu au cul. En plus, elles sont versaillaises ; leurs vieux sont pleins aux as.

La solution Bozo avait ses avantages mais la planète catho m'était absolument interdite. Entre cette secte et moi, le contentieux couvrait deux millénaires au cours desquels le bacille chrétien avait grignoté de l'intérieur la belle santé de la civilisation européenne, païenne et grecque. Certes, j'étais plus nuancé concernant le catholicisme mâle du Moyen Âge mais, de manière générale, je concevais à l'endroit des trois plaies du Livre une allergie farouche. Et jouer la comédie dans le but unique de baiser m'était impossible. Me taper deux heures de messe en latin, subir

les jérémiades des curetons, m'entendre dire de tendre l'autre joue, pour ne pas dire le cul, c'était trop pour moi.

Et puis, si la « morale » m'était une notion étrangère, je ne connaissais pas davantage le cynisme. Peu m'importait de « baiser » si je n'étais pas aimé. Je voulais me réveiller auprès de Virginie, goûter à la douceur de son sein quand, abandonnée dans l'anarchie de nos draps après une nuit blanche, cette militante au sourire ravageur serait devenue mienne. C'est-à-dire mon amante et ma femme, celle à qui je consacrerai ma vie.

Sans être sensible aux prophéties millénaristes, je nourris l'espoir secret que le réveillon du 1^{er} janvier 2000 changera radicalement la donne. Du moins dans ma vie personnelle.

De plus, je me suis ressaisi en reprenant un cursus universitaire « normal », c'est-à-dire sur les bancs de l'amphi plutôt que sur le tabouret de la cafétéria. Enfin, las de jouer les SA entre Courcouronnes et le quartier Latin, j'ai troqué la panoplie de skin pour une veste sage plus en rapport avec mes ambitions au sein du Mouvement national républicain de Bruno Mégret. Ma vingtaine passée, bien que régulièrement traversée par des bouffées délirantes, me pousse à suivre l'enseignement de mes aînés, à être *dans* ce monde mais pas *de* ce monde ; et à me laisser pousser un peu les cheveux. En bref, je veux m'embourgeoiser.

Un appartement, des filles et de l'alcool... Voilà le programme de ce réveillon où je me rends en grande pompe, bien décidé à ne pas commencer le nouveau millénaire comme j'ai achevé le précédent. Et, avec un peu de chance, peut-être parviendrai-je à accéder à Virginie.

Quand j'arrive, les potes célèbrent ma petite gloire acquise au fil des ans. Des liens forts se sont noués dans l'adversité où chacun s'est forgé un personnage, sinon une réputation. Dans le salon, autour du buffet, il y a déjà Frédo le Barge (parce qu'il est vraiment barge!), Julien de Maubert (il habite place Maubert), Frankie l'Élégant (parce qu'il est toujours sapé comme un sac), Benito (il est d'origine italienne), Bozo (« le clown » bien sûr). Il y a aussi Farid, un copain palestinien réfugié en France depuis que l'armée israélienne a décimé toute sa famille lors d'une « opération » dans la bande de Gaza. Et puis on a Molotov (parce qu'il est le meilleur dans la confection des cocktails du même nom), Arobase (un fondu du net) et quelques autres pseudonymisés qui tanquent à l'unisson. Et il y a moi, Maxime... Et toute une flopée de filles BCBG qui papotent ou se déhanchent sur des rocks.

Virginie est venue. Elle porte une petite robe noire et des escarpins. Je la regarde de loin sans oser aller trinquer avec elle. De toute façon, elle joue l'indifférence en discutant avec ses copines. Pire, peut-être est-elle *vraiment* indifférente.

Il me faut une contenance pour absorber ma timi-

dité, ce côté godiche que je cultive malgré moi sitôt en présence du beau sexe. L'alcool, bien sûr, fera l'affaire pour me désinhiber. Un verre, une binouze, un autre verre, quelques autres et me voilà déjà braillant les mêmes conneries, poussant des CD de musique skin dans le lecteur, tendant le bras et jurant à la vie à la mort avec les potes.

Mais si le foie tient toujours, le cœur n'y est plus. Surtout quand je vois ces jeunes couples se former, les mains se rencontrer, se poser sur les hanches. Alors, je me réfugie un peu plus encore à l'intérieur de la névrose naissante, incapable, j'en suis convaincu, d'intéresser une jeune fille. Et je beugle encore, je picole jusqu'à plus soif, m'enivrant de slogans incongrus. Et si d'aventure je croise ce soir-là le regard de Virginie, il me renvoie le pathétique constat de ma solitude et d'un grand gâchis.

J'ai surjoué mon rôle jusqu'à devenir la véritable caricature que les journalistes dressent de nous. Pauvre pantin aux mains des marionnettistes de l'opinion, qui finit par croire qu'il est réellement le « danger », la « menace » si souvent brandie par Bernard Henry Lévy... À minuit, la « menace » est raide bourrée, sans n'avoir rien conquis, et surtout pas le cœur de Virginie.

Viva la muerte !

C'est très bien. J'aurais tout manqué même ma mort.

EDMOND ROSTAND, *Cyrano de Bergerac*

En changeant de style, je croyais changer de peau et voulais croire avec Proudhon que la politique est la science de la liberté. Grossière erreur.

2000-2002, c'est la dernière ligne droite nationale, et non plus d'extrême droite radicale.

J'ai troqué mes grosses pompes, mon uniforme et mes slogans haineux pour les habits du dimanche du mouvement du « président » Mégret. J'y entre par la petite porte, dans mes petits souliers, bien décidé à investir cette cour des grands et y creuser mon sillon.

On m'intronise et l'on me parachutera sur la liste du 18^e arrondissement de Paris pour quelque campagne à venir. Les charmes de la démocratie s'ajoutent à ceux de l'ambition puisque je me vois déjà ouvrir mon cabinet d'expert-comptable et acquérir un appartement dans le Marais, le fief des bobos honnis. Flanqué

de l'ami Bozo, mon alter ego, je cours la campagne électorale en veste et mocassins, collant, photocopiant d'ineptes professions de foi, hanté de bourgeoises rêveries.

Bozo? C'est 1,90 m d'arrivisme et 100 kilos de cynisme. Au mètre cube ça fait une belle ordure. Évidemment, à l'époque, je ne nourrissais pas ces sentiments peu amènes. L'euphorie du militantisme, notre jeunesse et la conviction que nous pouvions effectivement arriver à concilier politique et ascension sociale soudaient notre binôme jusqu'à nous rendre inséparables. Entre vie privée et « publique » n'existait pas de frontière.

Des nuits de collage au service de Mégret, des matinées entières à « boîter » dans les halls d'immeuble et à tracter sur les marchés constituèrent une manière d'apprentissage pour ce militant aux dents longues qui, s'il avait une réelle conscience politique et une sincérité en ce domaine, entendait surtout vivre *de* la politique. C'est une nuance de taille pour qui, quelle que soit la couleur idéologique, connaît ces individus qui grouillent dans les bureaux des partis, doués pour rien mais disposés à tout pour parvenir à décrocher les sinécures de la vie politique. Non pas élèves des grandes écoles — ceux-ci ne s'aventurent guère dans l'impasse « nationaliste » — mais petits Choses un peu flemmards mais très malins, infoutus d'exercer un vrai métier. Ceux-ci deviennent des « permanents » ou, avec un peu de chance, élus... Avec son vernis et ses simagrées, Bozo ne tardera pas à emprunter cette

voie-là. Son cynisme m'amusait autant que le mien, mais je ne savais pas que j'aurais un jour tant à souffrir de cette fausse idée de la force et de l'intelligence.

Ce passage au MNR était un sas obligatoire pour moi qui avais perdu trop de temps dans les groupuscules. J'avais de l'énergie à revendre, des idées, un talent de logisticien, un savoir-faire de sergent recruteur et d'organisateur. L'anarchisme du GUD, les bagarres et tout le chaos skin étaient derrière moi.

Cela ne m'empêche nullement, un certain temps, de renouer avec mes vieux démons, de boire comme un trou et de multiplier les frasques au cours de mes soirées « Mongol », ces parenthèses adolescentes où je fais à peu près n'importe quoi, jusqu'à passer à travers le toit d'une école de mon bled, ce qui me laissera deux bras cassés. Et, tout en suivant mes cours, je m'investis un peu plus encore dans la promotion du rock identitaire français avec Bleu Blanc Rock. Je comble mon emploi du temps pour ne pas avoir à contempler le vide abyssal de ma vie amoureuse...

Mais la quête de respectabilité au sein d'un parti que nous jugions « bourgeois » devait faire avec l'adversité. Pas facile de se faire entendre dans un quartier comme le Sentier lorsqu'on représente les couleurs de Mégret.

La rue Montorgueil, cette oasis bourgeoise à deux pas des Halles, était mon « secteur » où j'étais censé convaincre la gentry locale (bobos, homos, technos, socialos, etc.) des ravages de la drogue et de l'immigration sauvage. On prenait cette population par les

sentiments mais, à part les restaurateurs et les bouchers-charcutiers qui nous rinçaient à l'œil, nul n'était sensible au message. Sauf, bien sûr, les représentants de la Licra (Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme) qui nous narguaient depuis un certain temps en partageant avec nous les charmes de la commerçante rue Montorgueil pour prévenir ses riverains du « danger » que nous incarnions.

— Il nous faut dix gars, des « chauds », pour virer les licrasseux de Montorgueil. Ça fait des semaines qu'ils nous cassent la baraque.

Le conciliabule préparatoire à une opération punitive prend place dans l'arrière-salle de quelque rade où nous arrêtons les modalités de « l'action ». Avec son mètre quatre-vingt-dix et sa barbaque, Bozo en sera. Moi aussi.

Juillet 2000 un samedi matin. Les pavés de la rue Montorgueil sont encore vierges de la foule des week-ends. Les commerçants de bouche, eux, sont fin prêts pour l'hallali. Les boulangers boulangent, le boucher taille la bavette et les terrasses baignent déjà dans le soleil où quelques touristes étrangers dégustent un café au lait et la vision des jolies Parisiennes qui passent en jupe courte.

Mais, en haut de la rue, changement d'ambiance. Une dizaine de suffragettes des deux sexes distribuent leurs torchons aux rares passants, les invitant à signer je ne sais quelle pétition. Cette engeance « antiraciste » a le don de me refiler des spasmes. D'abord, parce que ces fils et filles à papa n'ont jamais foutu les

pieds dans une vraie banlieue et parce que, déguisés dans leurs hardes hors de prix, ils singent cette racaille qu'ils voient comme les nouveaux damnés de la terre. Rien de nouveau sous le soleil. Les bourgeois ont toujours eu la fibre popu, mais à distance. Hier, communistes et gauchistes, aujourd'hui, antiracistes.

Alors, nous décidons d'aller à leur rencontre. En nous assurant bien qu'aucun flic ne tourne dans les environs.

Quand ils nous voient remonter la rue, les licrasseux ne bougent pas, affichant des rictus goguenards. Mais aujourd'hui on ne se contentera pas d'insultes échangées. Au signal, on se barre tous le visage d'un foulard et on fonce dans le tas. On prend les types par le colbac, on les fout à terre et on cogne. Les gonzesses hurlent et on en gifle une ou deux. Quand on a donné une bonne leçon aux mecs, au point qu'on prend leur tronche pour un ballon de foot, on se replie et on s'évanouit dans Paris. Il a suffi d'une minute. Mission accomplie...

En cette année 2001, tout baigne ou presque. À ceci près que j'ai remplacé la bohème par une frénésie absurde qui ne me laisse plus que quelques heures de sommeil, et me prive désormais de toute vie sociale en dehors de la politique. Je m'accorde de moins en moins d'insouciance, moi qui l'ai tant été. Pour couronner le tout, je travaille désormais dans une boîte de sécurité — des mecs corrects — pour des vacances,

des gardes tranquilles de quelques nuits qui me rapportent l'équivalent de deux mille euros par mois ; une fortune pour un étudiant logé, nourri, blanchi, aigri. Cette manne inespérée, je me contente de la mettre à la banque, sur un compte courant, expliquant aux impétrants que je veux pouvoir en disposer d'une minute à l'autre ; que je peux partir dans les deux jours... On sait jamais, avec la révolution imminente...

Une loge de concierge dans le 4^e arrondissement — un poste de nuit — abrite désormais ces nuits blanches où je révise mes cours et dévore les essais politiques et le manuel du parfait militant. Le fantasme de mon caractère déjà fort entamé se mue peu à peu en névrose, voire en psychose, un malaise subtil qui me bouffe de l'intérieur, ayant chaque jour l'impression d'avaler non plus des couleuvres, mais des boas constrictors.

Une manière d'ascétisme succède aux débauches de bière, à l'anarchie. Dans cette loge que je me prends à concevoir comme une sorte de cellule monacale, je veille sur l'immeuble bourgeois à la lueur d'une pauvre lanterne qui éclaire à peine cette vie de « rat maudit ». Mon compte en banque se remplit mais moi je me vide de toute substance, m'interdisant de manger gras, de m'accorder la moindre joie, de vivre ma jeunesse. Rien d'autre que la « cause » ne compte à mes yeux fragiles. Je suis enferré dans mes fantasmes anachroniques qui s'économisent même toute référence aux femmes ; à l'exception, timide, de Virginie...

Je m'voyais déjà en haut de l'affiche électorale, me

propulsant, à l'occasion de quelque scrutin capital, dans un fauteuil au conseil régional. Je rêvais de joutes parlementaires, de foires d'empoigne avec un Jean-Paul Huchon ou quelque autre pantin dont j'envie les sinécures. Mes chimères révolutionnaires côtoient celles, bourgeoises, de la politique « normale ». Et pourquoi pas d'une vie de couple. À vrai dire, il n'y a plus grand-chose de cohérent dans cette vie érémitique toujours tendue vers la chose publique, éludant ma sphère privée.

La dépression à laquelle concluront plus tard les « experts » m'engloutissait sans que j'en sois conscient. Mon « moi » se disloquait peu à peu, décapant ces zones d'ombre qu'on laisse généralement aux bien-portants pour qu'ils ne voient pas la vanité en toute chose. Une lucidité inédite dont j'étais le seul sujet me disait très froidement que, puisque j'avais tout raté, il n'était point besoin d'espérer en l'avenir. Quant à l'argent, ce misérable Graal dont j'avais toujours manqué et qui tapissait désormais mon compte en banque, je m'en moquais bien. Il ne me rendait guère plus heureux.

Je parvins à sauver la face quelque temps encore, tenant mon rang de joyeux drille et de militant rigoureux comme un éclopé tient la rampe. Mais le désespoir me happait d'autant plus sournoisement que ma force de caractère avait déjà vaincu des épreuves personnelles plus dures. Je n'étais pas programmé pour ces coquetteries nombrilistes, ni pour prévenir leurs ravages. Et je n'avais pas pour le suicide cette fascina-

tion morbide que Montherlant ou Drieu La Rochelle érigeront en art littéraire.

Et pourtant, ce dernier dont j'avais dévoré une partie de l'œuvre, en particulier le *Journal*, me suggérait des similitudes troublantes. Las de la politique et des hommes qui n'avaient pas su incarner son idéal, fatigué des femmes (j'étais en effet fatigué de n'en être pas aimé) et jugeant sévèrement sa propre vie, l'auteur de *Socialisme fasciste* et du *Feu follet* avait préféré mettre fin à ses jours plutôt que d'avoir à poursuivre la mascarade.

Comparaison n'est pas raison et je veux bien, aujourd'hui, admettre le grotesque de ce parallèle. Mais, à l'époque, ma cervelle brûlée était un buvard qu'une telle encre ne pouvait pas ne pas absorber. Ajoutez à cela une pincée de Nietzsche, un soupçon de Brasillach et des musiques véhiculant de mâles résolutions, et vous avez la recette idéale du paumé suicidaire.

L'idée fit son chemin à mesure que l'année 2002 s'orientait vers la prochaine présidentielle, dérisoire échéance qui me servirait à tromper ma déchéance. De collages en postages, de réunions en *think tank*, en papotages mille fois entendus, je jouais sur les deux tableaux, mimant l'enthousiasme pour la galerie et m'effondrant une fois seul, rêvant que Virginie daigne enfin poser son regard sur moi. Car ce ne sont pas les femmes que j'idéalise alors, mais cette jeune fille qui a mis le feu à ma mémoire et passe, indifférente, devant mon marasme. Elle était, sans le savoir, le seul lien qui me raccrochait à la vie. Je l'ignorais aussi...

La loge, les cours, le militantisme et l'ombre d'une jeune fille... Tu parles d'une vie! Et, pour bien enfoncer le clou de mon cercueil de mort vivant, je me remets chaque nuit une dose de haine dans les neurones en tapant zog.com ou je ne sais quel autre traquenard fliqué qui entretient ma paranoïa. Heureusement, parfois, une ou deux soirées bières baston viennent casser la tonalité robotique de cette existence qui n'en est plus une.

Au printemps 2002, j'ai vingt-cinq ans et Le Pen est au deuxième tour de l'élection présidentielle. J'en ai rien à foutre! Et pas davantage de la quinzaine « anti-fasciste » très prévisible qui suit cette fausse victoire. Je m'en balance de la politique, de l'extrême droite, de la « droite nationale », de la France et de l'ordre nouveau. Cela fait dix ans que mes lectures, mon tempérament et mes fréquentations me baladent dans ce marigot, cette marge dont il n'y a rien à attendre. Comme dit Bozo, même au MNR, la marge de la marge qui s'en tire avec 0,001 %, ça sent la mort... Perdant je suis, perdants je côtoie...

Je suis presque passé de l'autre côté du miroir. Mais je veux encore espérer un signe de Virginie, un bras (et, pourquoi pas, ses jambes) auquel me raccrocher. Ce n'est pas la pin-up ou la bombasse des torchons pipole mais une jeune fille française dans toute l'acceptation du terme. J'aimais son sourire, sa bouche, sa vivacité d'esprit et cette féminité sans outrance mais

tellement subtile qui la désignait comme mon idéal. Inconsciemment, elle alimentait la fixation que les amoureux transis connaissent lorsque, incapables de traduire leurs sentiments, ils en conçoivent un dépit assassin. J'étais fleur bleue au milieu de ce cercle de béton armé qu'est l'extrême droite où l'on cultive la virilité, où la moindre faille sentimentale est une « faiblesse ». Du moins avais-je mal interprété cette règle de vie, la prenant au pied de la lettre, ayant jugé trop longtemps comme « minable » la poursuite du bonheur individuel. Sans le savoir, et de manière trompeuse, j'avais obéi à Céline déclarant la quête du « bonheur » comme l'absolu à la portée des caniches.

Mon dernier acte de présence au sein d'une manifestation politique me ramène au 9 mai 2002, à deux pas de la fac d'Assas, rue des Chartreux, où chaque année toute l'extrême droite radicale se réunit pour rendre hommage à Sébastien Deyzieu¹. Rien de nouveau sous la roue solaire. Ce qui me faisait vibrer jadis m'indiffère désormais. Tous ces fafs qui jouent aux méchants, ces poseurs qu'on ne voit guère le restant de l'année, bref, ces gens à qui j'ai tant ressemblé me renvoient à la gueule le temps perdu, l'énergie gâchée et le suicide social. Oh ! je ne renie rien de ce que j'ai été, mais que tout cela est vain, dérisoire. Ce pauvre Sébastien, mort pour rien, meurt chaque année une fois encore, célébré par des gens qui viennent ici en

1. Militant d'extrême droite décédé après que la police l'eut pris en chasse au cours d'une manifestation en 1994.

espérant pouvoir se battre avec les merdes d'en face, ces faux rebelles soignés par le système, qui leur attribue quelques compagnies de CRS pour les protéger de nous.

Dans la foule animale, mouvante, Virginie est là, juste devant moi, tandis qu'on dépose une couronne de fleurs au bas de l'immeuble où Deyzieu a expiré. L'assistance est un bloc chargé d'émotion et de recueillement, silencieuse autour de notre mémoire à nous. Je suis presque à toucher Virginie. Je sens le parfum de ses cheveux épais et goûte des yeux la délicatesse de sa nuque. Je perçois sa respiration. La fille que j'aime est à quelques centimètres de moi, ignorante de l'émotion dont je suis à l'instant la proie. Et puis un mouvement indicible ébranle un peu le groupe et la presse, par inadvertance, contre moi qui accueille son corps avec maladresse. Elle se retourne. Oh ! quel regard me lance-t-elle quand elle découvre dans quels bras elle a échoué. Oh ! cette gêne qui dit presque la faute de goût d'être surprise dans une telle situation... Ces yeux hésitant entre la gêne, une sorte de crainte et de goguenardise, ces yeux où je lis mille rumeurs et gloussements concernant Maxime le Psycho, Maxime le Barjo... Puis elle s'en va prestement rejoindre une nuée d'amis, me laissant à mon trouble, les bras balants, le cœur anéanti. Jamais elle ne m'aimera...

Virginie ne fut pas la cause de la suite, mais la suite des causes ; la goutte d'eau, ou plutôt la goutte de nitroglycérine que j'attendais comme un prétexte pour tout faire péter. J'avais trop souffert et je ne voyais

pas quel exutoire, quelle thérapie pourrait amoindrir, sinon annihiler, mon désir d'en finir. Draguer des gonzesses ? Prendre des anxiolytiques, aller à la campagne, faire du saut à l'élastique, consulter un psy ? À quoi bon ?

Ma nuit blanche fut hantée d'idées sombres. Le lendemain, couché éveillé sur mon lit, les yeux au plafond de ma chambre de Courcouronnes — d'où la famille est absente pour quelque « pont » —, j'ai décidé de franchir le pas. Mais pas seul dans mon coin. J'ai ce défaut, depuis l'enfance, de toujours m'être rêvé un destin singulier. Le mien, jusqu'à présent, fut minable et il n'est pas question que je « parte » sur la pointe des pieds, un tube de somnifères dans la barbaque qui me trouvera gisant au pied de mon plumard ou dans les toilettes. « Partir en beauté », c'est désormais mon seul souci. Ce n'est pas la décision qui me bloque mais les modalités.

Je me tourne et me retourne sur mon lit, agonisant de l'intérieur, accablé de mille douleurs, me tortillant comme un vers pris à l'hameçon. Tout le martial décorum de cette piaule qui est devenue l'antichambre de ma tombe témoigne de ce que le « surhomme » nietzschéen est devenu : un mort vivant.

Une larme a surgi sans crier gare et coule sur ma joue. Ce n'est pourtant pas le genre de la maison. Et puis une autre vient et, soudain, un hoquet m'étrangle et c'est une cascade lacrymale, une coulée de malheur qui me noie dans un cri étouffé, puis un hurlement qui dure des minutes. J'étais sans doute fêlé, me voilà

maintenant complètement cassé... Et la vague passe, me laissant gisant sur le lit. Parcourant les murs de ma chambre, mon regard se pose par hasard sur le calendrier qui marque d'une croix rouge le 14 juillet, la « Fête nationale ». Je gamberge, je jongle dans mon délire. Et la lumière fut.

— Attends un peu, je vais te la célébrer leur Fête nationale, me suis-je surpris à dire à voix haute avec un sourire, probablement, de dément.

Voilà, c'est aussi simple que cela. J'ai trouvé l'événement à la mesure de ma folie suicidaire et mégalo. Et c'est le président Chirac qui essuiera à la fois les plâtres et la balle que je lui mettrai dans le buffet, avant de m'en mettre une dans la carafe. Quel beau chant de départ ! Quel bras d'honneur à tous ces pivrots d'extrême droite, à tous ces faux durs à croix celtique qui ne cessent de supplier qu'on les retienne à moins de faire un malheur. Quelle plus belle insulte au système, aux profs, aux parents, à tous les cons, à la démocratie ! À la vie...

Le compte à rebours est enclenché, orienté résolument, irrémédiablement vers son terme. C'est ainsi, je l'apprendrais plus tard de la bouche même de rescapés, que les suicidaires fonctionnent. Quand tu as pris la décision, rien, absolument rien ne t'en fera dévier.

Puisque j'ai encore quelques semaines devant moi, je compte bien les meubler, « profiter » du sursis. Et je

n'ai pas l'intention de faire semblant ! Du compte à rebours au compte en banque, il n'y a qu'un mot.

— Vous voulez vider *tout* votre compte ? me demande ma conseillère clientèle, effarée.

— Ben oui, j'ai besoin de cash...

— Mais vous avez un chéquier, une carte bleue... Vous n'allez pas vous promener avec tout cet argent en liquide...

— Vous inquiétez pas, ce sera pas long...

Combien j'ai pu claquer avant de vouloir claquer ? Aucune idée mais je me suis bien marré.

D'abord, la garde-robe. J'en ai fini avec les frifes à deux balles. Désormais, je vais me fringuer en banquier suisse, en ministre du Temps perdu. Comme je n'ai pas le temps pour du sur-mesure, je me rends chez je ne sais quel marchand de chiffon prestigieux qui me refilera du demi-mesure. La demi-mesure, c'est pourtant pas mon genre...

La tronche des mecs quand j'ai débarqué en jean et baskets dans la boutique de la place Victor-Hugo ! Ils ont cru que j'étais le livreur, que j'avais oublié où était la porte de service. Et puis, quand j'ai sorti mes liasses, les deux ou trois folles qui font office de vendeurs ont radicalement modifié leur posture. Ils étaient proches de me foutre dehors et les voilà maintenant tout en ronds de jambes, déférence et simagrées. Je passe une heure à essayer leurs frusques hors de prix. J'hésite... La flanelle ? Trop chaud pour la saison... Ce complet à rayures fines en lin ? « Mais le lin, ça se froisse, non ? — Vous avez tout à fait raison monsieur. » Finale-

ment, j'opte pour de la serge. Le futsal à quatre pinces, le revers pas trop haut et la veste un peu cintrée. Mais pas aussi cintrée que moi. Je me prends aussi une flopée de chemises et des boutons de manchettes en nacre.

Après je vais me trouver des groles. Anglaises de préférence. Avec des trous sur le dessus.

Au restau, c'est moi qui régale. M'en fous, j'ai hérité ! C'est en tout cas l'explication que je donne autour de moi, auprès de mes potes que j'arrose de pognon et de champ'. Ben, c'est sûr, il me reste deux mois à vivre, je vais pas faire la gueule non plus ! Je me suis aussi inventé une petite amie, un fantôme ; le dernier. Je régale encore, j'arrose le départ dont nul ne sait rien. Je me bourre la gueule jusqu'à vomir mon champagne français sur mes anglaises. Tout ça dans le RER. J'en ai plus rien à foutre ! C'est la grande vie et l'ami Bozo en profite aussi.

Mais, ces allers et retours entre Courcouronnes et Paris me fatiguent. Il me faudrait peut-être un pied-à-terre dans le centre de la capitale pour mes « rendez-vous ».

Un petit hôtel près de la place Denfert-Rochereau, pas très loin de la prison de la Santé, abritera quelque temps le personnage dans lequel je me suis glissé avec une aisance dont je ne suis pas surpris. J'ai aussi changé d'identité, et je ne paye qu'en liquide. Plus une trace de Maxime Brunerie, qui est remplacé par le très élégant Charles de Courcouronnes. C'est grotesque mais ça m'amuse un peu.

Je m'oriente à pas comptés, dans mes godasses toutes neuves qui font mal, vers la tombe. Chaque jour qui passe est un jour de plus en direction de cet épilogue. Ce n'est pas l'idée de cette fin qui me tue à petit feu mais l'idée d'avoir à attendre, d'avoir à vivre.

Je me balade en taxi, comme un riche touriste, redécouvrant Paris autrement qu'en fourgonnette pour coller des affiches. L'avenue Montaigne, Trocadéro, Champ-de-Mars et Moulin-Rouge. Je ne m'interdis rien. Sapé en dandy de la farce je me rends chaque matin dans les salons du Lutétia pour quelque petit déjeuner copieux. Là, on me flatte de « monsieur Charles » déférents.

J'erre, sans but, avec au moins une brique dans les fouilles pour les faux frais. À Saint-Germain-des-Prés, je lèche vitrines et pétasses bobos. Depuis la terrasse du Flore, je regarde, absent, la vie grouillante qui défile. Et je me demande bien ce qui pousse cette humanité à s'agiter ainsi, si vainement. Je me surprends aussi à juger incongru le bonheur apparent de certains, l'air affairé d'autres encore. Pour étouffer la douleur lancinante qui me ronge, j'ai heureusement l'alcool que j'ingurgite d'abondance, à deux tables de celle d'un célèbre journaliste vaguement écrivain, très en cour cette année-là. Au bout d'une heure alors que je suis déjà bien imbibé et que notre penseur compte toujours fleurette à une pouffe énamourée, je me lève, titubant, et me dirige vers ce zélateur de la différence et contempteur du nationalisme, de cette France « avariée », selon son expression. Je me poste devant

lui, pas très sûr de mon équilibre, la bouche déjà pâteuse, et je lui beugle à la gueule :

— Dis-moi, pédé ! si c'est aussi bien que ça l'immigration, pourquoi t'es pas dans une banlieue pourrie avec une beurette plutôt qu'ici avec ta blondasse ?

Le mec me regarde interloqué, sa gonzesse réfugiée dans ses bras.

— Mais il est fou... !

— Ta gueule, pédé !

La suite, c'est moi tombant presque au moment où j'allais l'empoigner, puis les serveurs qui accourent, et une bousculade me voit achever cet apéritif prolongé entre deux flics qui me prient de circuler...

Puisque je suis condamné à vivre un peu plus longtemps que mes forces ne peuvent le supporter, je décide de parfaire le standing, d'imaginer un peu plus « grand » et « festif ». J'aurais bien loué une Jaguar ou une Aston Martin mais il faut présenter ses papiers, le permis, etc. Je n'ai rien à faire des bagnoles mais pour épater la galerie c'est toujours mieux que la carte orange. Alors, puisque ce petit plaisir m'est interdit, je vais compenser par un autre, juste pour moi.

Quand je pénètre dans le hall de l'hôtel ***** du quartier de la place Vendôme, quelques notes de piano égrenées sur un Pleyel d'ébène accueillent mon entrée. Avec mon costard à cinq mille balles et mes pompes rutilantes je suis « raccord ». Et je ne me prive pas de jouer la partition de l'habitué.

Devant le comptoir majestueux où je m'accoude comme au troquet, je m'adresse à l'homme aux clés d'or.

— C'est pour une chambre avec salle de bains, lui ai-je confié faussement désinvolte.

Le mec me regarde éberlué comme si je lui avais demandé un jambon-beurre.

— Mais monsieur, ici toutes nos chambres ont une salle de bains; et même deux si vous prenez la suite Madame-de-Staël.

— Ah bon ?

Faut comprendre, je n'ai jamais été riverain de ces contrées. Je ne suis pas prolo mais je ne suis pas non plus tête à claques particulée.

Un groom sapé en Spirou m'escorte le long de ces longs couloirs feutrés qu'on arpente sur d'épaisses moquettes à fleurs de lys. En ébauchant une révérence, il m'ouvre les portes du paradis et me remet la clé des songes. Je lui refile un pourliche conséquent et découvre la turne tendue de brocards vénitiens, enveloppée dans la majesté de lourds rideaux écarlates. Des tapis aussi épais qu'une pelouse du Parc absorbent tous les bruits d'ici-bas, interdisent à la moindre rumeur de pénétrer cette intimité fastueuse au cœur de Paris et pourtant hors du monde. Au centre, un pieu bleu et or, aussi grand qu'un ring, illuminé par les derniers rayons du soleil. En plus, ils ont mis une super télé plate, écran géant et dix télécommandes au moins. C'est parfait pour regarder le foot auquel je consacre cette première soirée en vidant tout le minibar.

La gueule de bois qui me réveille au petit matin n'est pas pire que toutes celles que j'ai pu connaître jusque-là. Mais cette fois mon état comateux est accompagné de la plus grande confusion. « Où suis-je ? », comme on dit.

Dans la salle de bains, plus vaste que le salon de mes parents, je « contemple » mon image qui me renvoie à cette gueule de bois mais aussi à la gueule de l'emploi. Des cernes noirs, des joues creusées par l'angoisse et le manque de sommeil, et une barbe qui, même rasée, me tire davantage les traits sont la signature d'une psychologie atteinte. J'ai encore la lucidité d'apprécier le constat qui me confirme la légitimité de mon funeste dessein.

Au room service, je commande un gros breakfast, qui arrive dans ma piaule porté par une serveuse gironde, tout en blanc, le genre de blondinette pulpeuse qui joue les soubrettes dans les torchons sexy. Le fantasme en reste là. Je n'ai ni le cœur ni le reste à tout cela. Pourtant, quand elle est repartie, me laissant à mes œufs au bacon, l'idée fait son chemin. Et si je poussais la déchéance jusqu'au bout. Et si je souillais un peu plus encore l'idée que j'ai de moi. Et si je me tapais une escort girl, une pute de luxe, alors même que j'ai toujours considéré cette éventualité comme étrangère à la dignité ; à la mienne et à celle de ces jeunes femmes qui, contraintes ou libres, ne m'inspirent que de la pitié... et laissent de marbre ma libido. Tomber si bas me rapprochera du fond que je croyais avoir déjà atteint. Ce point de non-retour

accuse la logique du compte à rebours. Après une telle « souillure », le soupçon de respect qui me maintenait encore debout sera définitivement balayé.

Les portiers, croyant à quelque piège fomenté par les mœurs, seront difficiles à convaincre. Celui-là, ne voulant pas se salir les mains, me renverra vers un autre qui lui-même, convaincu par quelques gros billets, me refilera un numéro de téléphone où appeler de la part d'un autre. De fil en aiguille, après une journée à errer du bar jusqu'à ma chambre, j'obtiendrai enfin le contact avec une dame, directrice de quelque agence de « communication », qui me demandera de « formuler » mes « desiderata ». Je fus bien emprunté mais lui dressai un portrait-robot de la femme idéale. En tout cas elle devra être rousse, et de préférence allemande ou irlandaise.

— Monsieur de Courcouronnes ? Il y a une jeune femme qui vous demande à la réception...

— Faites-la monter, je vous prie, ai-je articulé, déjà à moitié bourré, au concierge qui me sonne vers les 10 heures du soir.

Il me faut remettre de l'ordre dans ma tenue, chasser à coups de dentifrice cette haleine de poivrot, me mettre un peu d'eau sur la figure, refaire le lit où j'ai passé des heures à somnoler ; et l'on frappe déjà à la porte. J'ouvre et me trouve devant une actrice de cinéma ou un mannequin qui a dû se tromper de numéro. Putain ! Une beauté pareille, c'est pour les films ! Deux grands yeux verts surlignés de noir illuminent un visage à peine sorti de l'adolescence alors

même que ce nez de poupée raconte l'enfance. Seule la grosse bouche charnue et la parenthèse de ses fossettes trahissent la trentaine de printemps qui illuminent cette chambre. Du corps que je n'ose déshabiller du regard, je ne perçois que les longues jambes de danseuse tendues sous une minijupe ; et deux petits seins ronds et mutins qui pointent sous le tee-shirt riquiqui.

Sofia ou Olga — je ne me souviens pas — est plus à l'aise que le pauvre neveu en train de se chercher une contenance. Qu'est-ce qu'on fait dans ce genre situation ?

— Vous voulez un thé, madame ? je lui demande bêtement.

— À cette heure-ci, je préférerais une coupe..., répond-elle avec un accent plus proche de Budapest que de Berlin ou Galway.

Alors, je passe commande au téléphone en la regardant arpenter, lasse, cette chambre où elle est peut-être déjà venue. Elle ôte son petit manteau de cachemire écru et va à la fenêtre contempler Paris by night. Elle revient, souriante, et s'assoit sur le sofa, croisant ses jambes et mon regard torve.

Quand le groom est arrivé avec le champ', j'avais eu le temps de vider deux vodkas en mitraillant ma pin-up de considérations idiotes sur la Hongrie, son histoire et... la météo. Considérations d'autant plus idiotes que Sofialaga était ukrainienne...

Nous avons trinqué à cette soirée, parlé argent et puis c'est tout. Je lui ai refilé ses mille cinq cents euros

qu'elle a mis dans son sac. Ensuite, elle s'est éclipsée dans la salle de bains. Alors, j'ai encore descendu du champ' à la vodka en faisant les cent pas.

Et elle est apparue, encore plus grande, plus radieuse dans son peignoir blanc frappé aux armoiries de l'hôtel. Avec l'automatisme des pros, elle a commencé à me vamer en tournant autour de moi, me frôlant avec le parfum de son corps sorti de la douche, en m'invitant à tomber la veste. Je suis à la fois abruti par l'alcool et très fébrile. L'artifice de la scène me refroidit. D'ailleurs, j'ai *physiquement* froid.

— Non ! je lui intime, tandis qu'elle tente un baiser.

— Non ? s'étonne-t-elle. Tu veux quelque chose de spécial ? insiste-t-elle.

— Non... rien... Je ne veux rien de spécial. Je ne veux pas de... Je ne veux pas de ça.

— Je ne te plais pas ? Tu n'es pas amoureux de moi ? minaude-t-elle avec son accent à tomber.

— Non, c'est pas la question mais je ne veux pas... disons que je ne veux pas aller au lit avec toi.

Je suis comme un con, incapable d'être cru, de lui dire que je ne la baiserai pas parce que, tout simplement, même ça, c'est déjà mort en moi. Elle insiste encore et je la somme d'arrêter en lui disant de garder l'argent. Que cela n'a aucune importance. Mais au moins, qu'elle reste avec moi quelques heures.

Alors on allume la télé pour regarder le match de foot. Et je m'endors blotti contre elle...

— C'est pour la chasse ou le tir ? me demande l'armurier.

— C'est pour les deux, je réponds en m'amusant de mon propre cynisme.

— Une 22 long rifle, d'origine tchèque. C'est l'entrée de gamme, un bon produit pour tirer les piafs ou les cibles en carton.

— Très bien, ça fera bien l'affaire pour un paon en baudruche...

Trouver une arme « sérieuse » fut ma quête quelque temps après l'intermède « flambe ». Je n'y connais rien et je n'avais pas la filière pour me dégoter un de ces gros flingues qu'on trouve en banlieue ; des kalachnikovs pour cinq cents euros. Je n'avais pas le temps de chercher, de m'entraîner avec une arme de précision, de trouver des bêtabloquants pour ne pas trembler au moment du tir. Un plan sérieux, ça se prépare pendant des mois où tu dois trouver un angle depuis un appartement loué, depuis un toit. Mais la vie, c'est pas du cinéma... Reste le circuit classique qui ne donne accès qu'à des armes de catégorie dérisoire. Alors, je me renseigne discrètement et me rends, début juillet 2002, à Corbeil-Essonnes, près de mon bled.

Le lundi qui précède de quelques jours le défilé du 14 juillet, je me dégote quelque bois isolé à une heure de route. Ce matin de printemps au cœur d'une forêt tranquille de l'Essonne sera la toile de fond de ces ultimes préparatifs que je ne conçois pas sans une certaine appréhension. Et si le recul, au moment du tir, me déboîtait l'épaule ? Et si le canon était obstrué et

m'explosait la tronche ? Je ne connais rien aux armes à feu ; pire encore, elles me font peur.

L'odeur d'humus relevée par le matin, les feuilles roussies qui craquent sous mes pieds et le soleil déjà chaud tranchent quelque peu avec l'humeur du moment. Et pourtant qu'elle était belle ma forêt, réfugiée à l'écart de ce monde moderne qui me fit tant de mal. Combien de fois, enfermé dans ma cellule, repenserai-je à cette aurore qui déposait sur les fougères des perles de rosée comme autant de larmes. Je reverrai aussi, longtemps, ce lapin, tranquillement debout, sur ses pattes arrière, à quelques mètres de moi, grignotant je ne sais quoi en me dévisageant, bravache, alors que j'étais flanqué de mon arme. J'aurais pu, pour éprouver mon habileté, tenter ce « carton », le hacher, répandre des entrailles et de la fourrure souillée tout autour. Ou, pire encore, simplement le blesser avant qu'il n'aille agoniser des jours et des nuits dans son terrier. Non, j'aurais voulu que ce face-à-truffe dure toujours, qu'il me happe dans un conte pour enfants, qu'il me propulse dans la légende celte quelque part du côté de Brocéliande à mille ans de là, qu'il me laisse reposer en paix dans quelque Moyen Âge bucolique au cœur de la forêt, premier temple des divinités.

Et puis, le bestiau s'est tiré... Et j'ai sorti le flingue, posé mes cibles et commencé à essayer de comprendre comment charger ce truc. Après, j'épaule un arbuste à quelque deux cents mètres de là, déjà préparé à subir le vacarme de la déflagration. Je tremble un peu

et mon doigt hésite. Et puis, « clac ! », un petit éclat timide comme celui d'un pétard mouillé. Pas très concluant.

Me voilà fin prêt, froidement décidé mais toujours aussi sociable quand je me rends à la radio locale d'Évry pour une émission où est invitée la section Bière Baise Baston, dont je suis le porte-parole ce soir-là, pour diffuser nos disques... et accessoirement mon message qui prévient les auditeurs de ne pas oublier d'allumer la télé le 14 juillet, et de se préparer à une grosse surprise. Suit la diffusion de mon coup de cœur, *Chaos* des 4-Skins. Toujours mon goût de la mise en scène...

Ça y est. C'est fini. Nous sommes le 13 juillet 2002. Demain je vais tuer et mourir. Depuis que j'ai entamé la semaine qui doit s'achever par cette décision, je suis plus calme ; presque bien... Je suis seul à la maison depuis des jours (c'est les vacances), libre de vivre ma mort programmée, libre de penser sereinement à ma vie qui meurt demain.

Ma dernière soirée d'homme libre sera consacrée à la télévision devant une pièce de boulevard avec Jean Lefebvre. Cette fois-ci, il est *vraiment* temps d'en finir !

Petite Santé

J'ai conçu pour mon crime une juste terreur;
J'ai pris la vie en haine, et ma flamme en
horreur.

JEAN RACINE, *Phèdre*

31 juillet 2002

« Oh ! Brunerie ! Facho ! On va t'faire la peau ! On va t'éclater ta petite gueule de nazi ! Enculé ! Attends un peu qu'on te chope, bâtard ! »

Je suis au centre de la cour de promenade, cernée de murs gris, pétrifié. Deux cents mecs, peut-être trois cents, toute la prison me semble-t-il, sont derrière les barreaux des cellules qui me surplombent. Je balaie du regard en levant les yeux, immobile. Vision dantesque que cette scène où je suis seul au monde contre cette meute gorgée de haine, hurlante, déchaînée, qui me balance pots de yaourt, conserves, bouteilles à la gueule sans que j'ébauche le moindre mouvement. Je suis déjà au-delà de la peur mais mon sang se

glace. Seul au cœur de l'arène, unique gladiateur que des centaines de poings surgis entre les barreaux promettent à la mort.

Fasciné, stupéfié par ce long travelling circulaire, je tourne et retourne sur moi-même, lentement, les bras ballants, les yeux écarquillés. Les minutes passent et les cris ne faiblissent pas. Pire, ils montent en intensité, en sauvagerie, et tout ce qu'on peut trouver dans une cellule parvient jusqu'à mes pieds. Dans la frénésie, il y a même un de ces connards qui a balancé son téléphone portable...

Combien de temps la mise à mort fut-elle plébiscitée par cette populace ? Dix, vingt minutes ? Aucune idée...

À l'enfermement et à l'opprobre s'ajoute donc la haine que je suscite, le danger omniprésent avec lequel je vais devoir compter. Là, ce n'est plus le GUD contre les fils à papa de Tolbiac ou Jussieu. C'est moi, seul contre tous ; contre toute une population au paroxysme de la haine, qui m'apparaît alors comme une horde sortie des bas-fonds des banlieues et des bleds paumés de la France d'en bas, et bien conditionnée par cette télé de merde qui les chauffe à blanc depuis vingt-cinq ans. J'incarne à moi seul le « mal », le symbole vivant de tout ce qu'on leur a vissé dans le crâne.

Quand les hurlements se sont un peu estompés, je commence à marcher dans la cour de promenade.

Quelques mètres carrés pour tourner en rond. Un morceau de ciel au-dessus de ta tête.

Une douzaine de types partagent ce privilège relatif de ne pas être mêlé aux autres. Mais à quel prix ! Un prof de sport pédophile qui a gardé de ses activités passées la seule habitude de courir chaque matin. Il y a aussi José, un débile mental, sale comme un peigne, qui purge une peine pour avoir décapité une gamine après l'avoir violée (ou avant). Mohamed, lui aussi, aimait trop les enfants. Un certain P. Borrin, exhibitionniste compulsif qui hantait depuis des années le rayon lingerie des grands magasins, a été pris tandis qu'il se livrait à son vice devant un groupe de collégiennes japonaises dans les toilettes du Louvre. Pauvre onaniste au bord de la folie, éructant du matin jusqu'au soir, bave aux lèvres, des insanités à l'adresse d'amantes illusoires dont, à presque soixante ans, il ignore toujours le parfum.

Alpha Traoré, un Africain, se révélera être supporter de l'OM. C'est pas ça le pire. Le mec a défenestré un type qui supportait le PSG...

Le reste de la galerie est à l'image de cet échantillon représentatif : des monstres pédophiles pour la plupart, des « pointeurs » comme on dit. Que du beau linge...

Le vieux code du voyou n'a plus cours. Fini l'époque où, lorsqu'on dérouillait ces mecs, les gardiens tournaient la tête. Dans les prisons françaises — c'est pas moi qui l'ai inventé puisque même Malek Boutih en convient — la majorité des détenus sont noirs ou

arabes, dont un grand nombre purgent leur peine pour viol; avec violence de préférence. Mais comme le politiquement correct atteint jusqu'aux prisons, les quartiers « ethniques » qui morcelaient la Santé ont été supprimés. C'est le grand métissage sympa, le village global des bonnes intentions, la grande fraternité des hommes par-delà les frontières et les races... et les crimes. On ne met plus les Noirs avec les Noirs, les Blancs avec les Blancs et les Arabes avec les Arabes, on mélange tout ce beau monde au nom de la surpopulation carcérale et non plus de la théorie merveilleuse des droits de l'homme... à s'entre-tuer et à se haïr.

Et puis il y a M. Larnak, banquier de son état, accusé de quelque carambouille en col blanc qui l'a fait marron. Une chevelure blanche et abondante dans le genre Villepin et des fringues de ministre en week-end tranchent avec le décor et le style vestimentaire qui est plutôt au survête et à la capuche. Si j'avais su, j'aurais gardé mes sapes de la période flambe...

Le premier matin d'un taulard est toujours le pire. Surtout quand le taulard en question s'appelle Maxime Brunerie, le néonazi qui voulut tuer le président de la République. C'est là que tu commences à prendre conscience qu'il va falloir t'adapter à l'inconcevable. C'est ça ou le suicide. Moi, j'ai décidé de ne plus me suicider.

À 7 heures, le surveillant ouvre la cage dans un

concert de clefs tournées, de serrures fourragées, de verrous déverrouillés. Il est flanqué de l'infirmière et des médocs à ingurgiter. Un vague café dégueulasse en guise de breakfast et un maton en lieu et place du groom me renvoient, une fraction de seconde, à mes frasques dans ce palace du côté de la place Vendôme. Je voulais vivre plusieurs vies, me voilà servi...

La Santé, c'est la dernière affectation demandée à l'issue du concours de la pénitencier, ce réceptacle de tous les ratages, de toutes les démissions. C'est à la Santé que se retrouvent les plus cancre des cancre de la fonction publique. Je ne sais pas où Audiard est allé chercher ses matons corses et ripoux pour trousseur son *Prophète* (dans les années 50 peut-être) mais au XXI^e siècle à la Santé, les seuls Corses que j'ai vus, ils étaient de l'autre côté des barreaux.

Le pire, c'est le maton qui a la vocation. Là, si tu pouvais encore nourrir une certaine indulgence pour le loser qui, voulant échapper au chômage, n'a pas trouvé mieux que de tourner des clés toute sa vie, tu n'en as plus à l'égard de celui qui prend vraiment le job à cœur, se planque sous la notion de « devoir », se syndique et tout le bataclan... En attendant mollement la mutation au « pays ».

Non, à la réflexion, le pire, c'est le maton des matons, c'est-à-dire le directeur, le « taulier » comme s'intitule celui qui, au mois de septembre 2010, pondait son petit bouquin complaisant où il nous explique combien il est un type bien, sportif, bronzé, cool (il fait même des références à Ian Dury, un rocker des

années 70; c'est vous dire s'il est branché!) et combien son métier, quoique dur, est passionnant.

Outre que notre cher taulier se gargarise de ses exploits avec un style proche de zéro, il faut aussi qu'il nous assène son sens du devoir et sa satisfaction de s'inscrire dans la grande lignée des matons en charge de prisons « citoyennes et républicaines ». Qu'est-ce que ce jargon de faux-cul de la fonction publique peut bien signifier ? Rien ! Ou plutôt ceci : Tu mets le même type il y a soixante-dix ans au camp de Drancy dans un autre contexte, il te tient, peu ou prou, les mêmes propos, avec la même satisfaction du devoir accompli.

— C'est possible de prendre une douche ? je demande ce matin-là.

— La douche ? Pour quoi faire ? Vous avez un rendez-vous galant ? me répond le maton avec la morgue du petit fonctionnaire dépositaire de *tous* les pouvoirs. Et, singulièrement, celui de me pourrir la vie.

J'insiste poliment.

— La douche, c'est deux fois par semaine, été comme hiver...

Et la porte se referme sur mon néant...

Après, j'entame ce rituel que, sans le savoir, je répéterai des années durant. Lit au carré, ménage et quelques autres activités de cet acabit. Mais, toujours, cette gamberge lancinante, permanente qui ne laisse pas le moindre répit. Tu gamberges à propos de ta vie, de ta journée, des autres... Pour contrarier cette incer-

titude qui sera désormais mon quotidien, il me faudra meubler ce désert.

Mais comment, puisqu'on me refuse le droit de travailler ? Ne suis-je pas empêché en cela par mon quadruple statut (officiellement : *suicidaire, criminel, particulièrement surveillé et isolé*) ? Que faire vingt heures sur vingt-quatre dans une cellule de sept mètres carrés ?

— Il y a l'atelier de céramique, me lâche dédaigneusement le même maton qui revient à 11 h 30 pour me refiler un brouet infâme.

— De la céramique ? Pourquoi pas de la pâte à modeler ? je lui rétorque.

— Parce qu'on n'a que de la céramique...

Me voilà bien avancé devant mon plateau-repas, une bouillie où l'on croit distinguer trois pâtes trop cuites, un mince bouquet de haricots crus, le tout baignant dans la flotte et la vinaigrette industrielle. Quant à la bidoche, il faudra attendre le bon vouloir de l'administration pour en croquer. Peut-être *une* merguez grillée ; un steak haché à peine décongelé si tout va bien...

Des hurlements, la télé et le rap à fond. C'est la nuit d'ici. Et elle ne te porte pas conseil.

Terré comme une bête apeurée dans le recoin de ma couche, la tête sous l'oreiller, je tente de trouver un coin en moi. Impossible d'échapper à ce vacarme transpercé parfois par un « Brunerie, bâtard ! On va te faire gerber ta race ! ». La lucarne de ma cellule qui

surplombe à l'étage supérieur l'ensemble des autres bâtiments est une cible de chaque instant, repérée depuis le premier jour grâce aux « indiscretions » des matons. C'est souvent quand une pub interrompt le programme télé que les fauves se lâchent ; pour passer le temps. Depuis leurs cages en contrebas, ils font monter jusqu'à moi leurs menaces, assaillant mes nerfs, ce qui me reste de vie... Et, vers 3 heures du matin, lorsque la prison s'assoupit un peu et que j'ai trouvé un semblant de sommeil, je suis réveillé en sursaut par un bruit d'enfer. L'un des matons de nuit se substitue à la racaille en cognant à grand renfort de pompes lourdes contre ma porte.

Mais, si je suis, dans les premiers jours, au centre de toutes les préoccupations, la cible vivante de la bassesse humaine, je ne suis pas non plus le centre du monde. Le bruit, ce supplice lancinant, n'est pas une exclusivité qu'on me réserve. C'est le quotidien, jour et nuit, la bande-son de la prison. C'est par la fenêtre qu'on se parle, d'une cellule à l'autre, ou pire d'un bâtiment à un autre. Dans un sabir incompréhensible, la planète wesh wesh « communique », s'interpelle à propos de tel mec du neuf trois en cavale au bled, d'un arrivage de shit imminent, d'une bande qui en nargue une autre dans un autre bâtiment.

Les cailleras sont ici chez eux, aussi bien que dans un square de la cité, une galerie marchande ou un parking à la tombée de la nuit. Pour eux, la taule, c'est dans le cahier des charges, le passage rituel, en tout cas une fatalité.

— C'est pour Brunerie ? Alors je donne pas...

C'est ainsi que m'accueille le surveillant en poste au comptoir de retrait, là même où l'on récupère les colis déposés par la famille (après fouille). Rien de très subversif en ce qui me concerne puisqu'il s'agit d'un ballot de linge déposé par ma mère. Il faudra bien un quart d'heure de négociations au maton de mon étage pour faire fléchir la conscience « résistante » de son alter ego.

Mon étiquette fasciste me condamne à subir toutes les vexations qu'un tueur en série ne connaîtra sans doute jamais : courrier égaré, permis de visites *idem* et, surtout, l'ampoule blafarde de ma cellule commandée depuis l'intérieur *mais aussi* de l'extérieur, qui s'éteint ou s'allume selon la fantaisie de mes geôliers, tous Jean Moulin potentiels qui multiplient ces petites choses au nom de je ne sais quelle grande « résistance ».

Cela fait maintenant un peu plus de trois semaines que j'ai accompli l'acte fou qui m'a mené jusqu'ici. Malgré les barbituriques, toute une théorie de comprimés qu'on me sert trois fois par jour sur un plateau, malgré la psychothérapeute (ou à cause de tout cela) je m'abîme dans la dépression la plus sombre. Et mon placement au SMPR (Service médico-psychologique régional) n'est pas un luxe. Mes pensées comme mes gestes buttent contre les murs physiques mais aussi métaphysiques qui me maintiennent dans le marasme

des mois qui ont précédé mon acte. S'ajoute à cela l'inconnu. Va-t-on enfin me considérer comme responsable ou bien malade ? J'évolue entre ces deux statuts, mais aussi entre ces deux mondes, en ne sachant ni quand ni comment on me jugera. La fourchette, selon l'avocat, laisse rêveur : je peux prendre entre cinq ans et... dix ans.

Mon équilibre danse chaque jour au-dessus d'un gouffre d'incertitude mais aussi de conjectures moins prosaïques. C'est tout mon être qui se trouve bouleversé. Je ne sais plus qui je suis ni ce que je deviendrai. Ma vie est une insoutenable épreuve que même libre je ne pourrais guère adoucir. C'est cela le plus grave : s'imaginer que la prison n'est pas pire que la vie « dehors ».

Pour autant, j'ai évacué, je crois, l'idée du suicide comme on prend la résolution de s'arrêter de fumer ou de manger des chips. Mais la tentation est là bien ancrée, lancinante, sournoise.

C'est dans cet état larvaire que, fin août, je rencontre pour la première fois mes parents et ma sœur au parloir, ce sas entre la vie et ici. Deux mètres de long sur un mètre de large, et une table branlante, voilà un cadre bien étriqué pour des retrouvailles. Mais finalement, c'est bien suffisant, tout à la mesure de la « cellule » familiale, cet enfer dont je n'ai jamais eu le courage de m'affranchir réellement en partant faire ma vie au lieu de préparer ma mort.

Ah ! le visage la mère... Mon Dieu, ce reproche vivant que je croyais ne plus devoir affronter. Et la

voilà en *Mater dolorosa*, portant sur ses traits tirés toute la honte d'avoir engendré un fils aussi indigne. Elle qui, avec mon père, ruina toute ma jeunesse, m'empêchant de sortir, de cultiver des amitiés, de parler, de flirter, de vivre normalement l'adolescence d'un garçon de ma génération, n'éprouve-t-elle pas, derrière le chagrin, un sentiment de victoire ? Celui de constater qu'elle avait bien raison de me « préserver » — c'est-à-dire de me maintenir cloîtré dans ma chambre — avant que je veuille voler de mes propres ailes... jusqu'à les brûler.

Nous échangeons quelques banalités (les marques de gâteaux et de bonbons que je voudrais cantiner, les programmes télé, etc.). Puis, peu à peu, on en vient à « comment tu as pu nous faire ça », à « qu'est-ce que les gens vont dire... ». Car ma mère a toujours été hantée par le *qu'en dira-t-on* ; un souci du préjugé multiplié par mille qui a nourri sa paranoïa en me la communiquant jusqu'à ce que je me révolte en cultivant la provocation tous azimuts. Pas besoin de barbus freudiens pour cerner le truc. Le rebelle, le révolté se construit contre quelqu'un ou quelque chose. Moi, je me suis détruit contre ma mère, son omniprésence inquisitoriale, malade, clinique. Que pouvais-je commettre de pire que d'aller tirer sur un président de la République, elle qui blêmait de rage quand j'envoyais paître un prof qui m'emmerdait ?

Dans l'état où je me trouve le jour de ce parloir, sa folie alimente ma fragilité. Je me raccroche à elle et à mon père, l'éternel absent même lorsqu'il est là, m'ap-

puyant sur ces deux béquilles guère plus solides que moi. Et j'écoute ma mère comme un enfant ; je suis ses recommandations qui me ramènent à quinze années de là lorsqu'elle me sommait de ne parler à personne, de faire attention à mes lectures (« car on pourrait faire l'amalgame »), à ce que je regarde à la télévision. Elle va plus loin encore, repoussant les limites de la raison, se disant suivie, écoutée, susceptible d'être l'objet d'enquêtes. Moi, pauvre légume transgénique, je la crois puisque les faits (moi en prison, elle dehors) lui donnent raison.

— Pour l'instant, tu es mieux ici que dehors, conclut-elle sans que je parvienne à lui donner tort ou raison.

Oui, ma propre mère juge plus raisonnable que son fils pourrisse dans huit mètres carrés... Au moins, là, je ne ferai pas de conneries.

Les circonstances, le bruit et les molécules délivrées par les psys m'ont maintenu longtemps — des années ! — dans cette zone grise entre la raison amoindrie et la folie. Un état indescriptible, intraduisible, du moins lorsqu'on n'est pas soi-même scientifique, me désigne aujourd'hui la prison telle que je l'ai vécue comme le dernier endroit où un « cas » comme le mien pouvait espérer trouver un début de solution. Une unité psychiatrique, même avec des barreaux, je ne sais quel centre ouvert, à l'instar de ceux qui attendent les criminels sexuels au bord de quelque plage corse (non loin de Solenzara, cette terre promise faisait baver tous les dégénérés concernés)

eussent été une solution raisonnable pour tout le monde. Mais j'étais considéré pire qu'un pointeur, violeur d'enfant, pédophile et tortionnaire de fillettes. On voulait bien appréhender médicalement mon « déséquilibre » mais sans jamais perdre de vue moralement le « néonazi », le criminel ultime qui, s'il n'avait pas de sang sur les mains, en avait sur ses idées. Mais quelles idées, désormais ? Moi qui n'étais plus *rien* mais qui, néanmoins, demeurais « l'activiste fasciste qui a voulu tuer Chirac »...

Une courte promenade quotidienne à laquelle je ne veux pas renoncer malgré les menaces en tout genre (je n'avais pas peur, trop drogué pour cela) m'autorise très vite à faire connaissance avec la douzaine de « suicidaires » soustraits à la meute. Au milieu de tous les psychopathes pédophiles, il y a M. Larnak qui se détache à tout point de vue. Et aussi Alpha Traoré qui, s'il a défenestré un type, n'a jamais tripoté ni tué d'enfants. À l'époque, j'ai encore cette échelle de valeurs. Plus pour très longtemps...

Au bout de quelques jours, j'ai noué avec Larnak le banquier des liens qui reposent avant tout sur un même goût des livres et des arcanes d'un monde fort compliqué. Cet érudit, pétri de culture grecque et grand amateur de Spinoza, nourrit à mon endroit une neutralité morale et une curiosité qu'il partage avec toute la population locale. Après tout, je suis la star de la Santé. Hélas !

Moi, je le trouvais intéressant, « sage » dans l'acception platonicienne.

Au cours des promenades, nous papotons de choses et d'autres, allant du mur nord jusqu'à Socrate, et du mur sud à la Bible. Lui en pantalon de costume et chemise blanche, et moi en jean et chemisette. « Vous qui avez lu Nietzsche comme moi, vous comprendrez vite que la prison, contrairement à ce qu'on raconte aux honnêtes gens, ce n'est pas le prolongement de la justice, la revanche du Bien contre le Mal. D'ailleurs, ces critères moraux qui sont à la base de la justice sont sujets à caution. Ni vous ni moi n'avons de sang sur les mains, et pourtant nous partageons le même sort que des meurtriers et des violeurs d'enfant... »

— Regardez, par exemple, me dit-il une fois pour appuyer sa démonstration. Vous étiez un néonazi, d'après ce que j'ai lu, et vous êtes en train de discuter avec moi qui suis juif.

— Oui, mais vous savez ce qu'on dit : tout antisémite a son bon Juif. Et puis mon antisémitisme était avant tout virtuel. Je ne suis quand même pas Himmler. Je n'ai jamais commis quoi que ce soit de répréhensible en ce domaine...

— Non, non, gardez ce système de défense pour votre procès, balaie-t-il d'un revers de la main. Ce que je tente de vous dire, c'est que, ici, tous nos systèmes de valeurs s'effondrent. Pour moi, il n'y a pas d'antisémitisme « virtuel » ou « pragmatique ». Le seul fait d'être antisémite à mes yeux est une injure à nos morts. Et pour moi ce racisme n'est pas une « opi-

nion » mais un crime. Pourtant, dans cette prison, vous êtes la seule personne avec qui je parle d'autre chose que du repas à midi... C'est marrant, non ?

— Oui, mais d'abord je ne suis pas tombé pour avoir mis le feu à une synagogue mais pour avoir tiré sur Chirac. D'autre part, comme vous dites, c'est par désœuvrement que vous jactez avec moi ; parce que je vous inspire de la curiosité... C'est mieux de tuer le temps à mes côtés qu'avec l'autre là-bas qui a massacré toute une famille...

— S'il était capable de me citer Homère je n'y verrais pas le moindre problème...

Ma vision de la prison finit bientôt par rejoindre celle de Larnak. Il y a la morale de « dehors » et celle de la prison. Il y a le mec « correct », celui qui ne va pas t'embrouiller, et les autres. Qu'importe ce qu'a fait ton codétenu s'il est réglo. Et, au fil du temps, cette logique implacable me vit sympathiser avec des gens que dehors j'aurais envoyés au poteau sans la moindre hésitation...

Avec Alpha, l'Africain supporter de l'OM, on parlait foot, bien sûr. Il se foutait pas mal de mon passé « nazi ». Ce qui le turlupinait, en revanche, c'était mon ancienne adhésion au PSG. Rien de trop grave en somme puisque nous avons en commun une grosse baston remontant à quelques années. Lui d'un côté, moi de l'autre...

Mais pour un ou deux types corrects combien de cinglés sans hygiène, de meurtriers potentiellement récidivistes, de psychopathes très bruyants ?

Pendant quelques semaines, ils me flanquèrent d'un voisin vietnamien particulièrement atteint qui avait mis au point un piège à pigeon pour améliorer son ordinaire. Après avoir percé un trou dans la grille de sa fenêtre, il n'avait pas eu de mal à attirer le repas du soir dont il arrachait d'abord la tête avant de cuire le tout sur une plaque de cuisson de fortune (une boîte de conserve, un bout de serpillière en guise de mèche qu'on trempe dans l'huile végétale, plus des tubes alimentaires en ferraille, tout cela faisant la « chauffe » des taulards). Quand je lui disais « pigeon », le Viet me répondait « miam miam gamelle ». Et quand il apprit sa libération, il ne cessa de crier pendant des jours : « Good morning Vietnam ! »

Pour ce folklore inoffensif (pas très inoffensif, néanmoins, pour les victimes dehors), combien de vrais dangereux. À l'instar de Rico, vingt-cinq ans, ancien amateur de hard rock, converti au rap et à l'islam. Pas une seule dent, la tronche émaciée, des yeux explosés par toute la dope absorbée et les bras couverts de tatouages tribaux. Comme on n'a pas tous les jours vingt ans, Rico a pris deux fois vingt ans. D'abord pour sa participation à cette « nuit barbare à Strasbourg », comme disaient les journaux de l'époque : une virée entre marginaux qui s'achève en torturant un handicapé immobilisé dans un fauteuil roulant. Frappé, violé puis balancé dans un fleuve, le figurant involontaire de ce remake d'*Orange mécanique* n'avait qu'un seul tort : celui d'avoir croisé Rico et sa bande... Et son codétenu qu'on retrouvera étranglé par le même

Rico qui n'aime pas qu'on se masturbe sur lui quand il dort.

Autant dire qu'avec quarante ans au compteur le personnage n'a plus rien à perdre. C'est là que se situe sa dangerosité, toute la menace qu'il incarne. Alors, quand il se vante auprès de moi de lire Tolstoï ou Dostoïevski, et que la partie de scrabble du mercredi trahit son illettrisme, je compose, je me garde bien de trop gagner...

À l'isolement, chez les barges, c'est la taule de la taule, l'élite de la lie. Les mecs s'automutilent. Il en est même qui se constituent un « kit de saignée » avec lames de rasoir et compresse. D'autres ne prennent même plus le soin de se déplacer jusqu'à leur chiotte pour se soulager et une odeur pestilentielle envahit toute la coursive pendant des semaines. Comme lorsque tel de mes voisins, qui buvait vingt litres d'eau par jour, inondait régulièrement sa cellule.

Les bagarres, les règlements de comptes n'ont pas d'autre fondement que le trafic de shit ou de Subutex, la dope légale que les toxicos ingurgitent pour palier le manque. Quant aux alcoolos, ils se concoctent leur gnole en faisant chauffer et macérer de la levure chimique qui les rendra encore plus dingues. Et quand les mecs deviennent dingues au point de cogner des heures dans leur porte, au point de hurler jusqu'au petit matin, alors l'IRIS (les CRS de la pénitentiaire) ouvre la porte, balance un gaz et referme. Tout le bâtiment est alors pris de toux convulsive ; mais on imagine à peine l'état du gazé en question...

Six mois, c'est long. Surtout quand tu te dis que quinze années, ou tout simplement une décennie, peuvent suivre. Je ne sais toujours rien du sort qu'on me réserve puisque je suis en préventive, en attente de mon procès dont nul n'a fixé la date.

Et puis il y a l'envers du décor. La France des droits de l'homme et de la dignité humaine ne s'embarrasse pas trop de scrupules quand il s'agit de te maintenir dans ses taudis qui ne dépassent pas les onze degrés l'hiver et t'accablent dans l'étuve l'été. Sans doute, une taule en Russie ou à Yaoundé serait pire, mais là-bas on te balade pas avec le respect de la personne humaine dans un cloaque édifié en 1867! Un cul-de-basse-fosse en plein Paris, à deux stations du quartier Latin! À cinq minutes de ce quartier où j'ai sans doute vécu les meilleures années de ma vie. À cinq minutes de la rue d'Assas...

L'enfermement n'est pas tout. Il faut aussi, encore et toujours, subir ce bruit. Tout ce rap de merde qui raisonne dans les coursives à des décibels insupportables; et en pleine nuit, les vitres qu'on brise dans quelque cellule où le détenu se tranche les veines en hurlant. Les hurlements, pour un oui ou un non. Pour un but marqué, pour une défaite consommée, pour un passage à tabac, un viol... Et en plein ramadan, un mec qui geint en arabe à la tombée du jour, au crépuscule, tout le temps...

Parfois, quand *un seul* mec fait plus de bruit que

toute la courative, alors l'infirmière escortée par les IRIS débarque dans la cellule où l'on bloque le fauteur de troubles. Une bonne piquouze de cheval et c'est douze heures de sommeil comateux. Et le calme enfin revenu.

Quand l'automne s'en va, le soleil de la promenade n'est plus là pour te revigorer un peu, distiller ses vitamines. Restent les néons blafards, le gris uniforme des coursives, de la cellule. Alors, la dose de cachetons ne suffit plus pour te maintenir à la surface. Et on te charge un peu plus encore pour mieux te garder frais jusqu'au procès.

— Mais c'est pour quand à la fin ? j'implore l'avocat.

— Pour l'instant, nous n'en savons rien. Pas avant quelques mois.

En novembre 2002, perclus de douleurs lombaires, saturé du beuglement des télévisions jour et nuit, saturé de vexations des matons qui, toutes les nuits, frappent à grands coups de pompe dans ma porte pour me réveiller, je renonce à mes bonnes résolutions. Je suis saturé de tout, et surtout de moi. Cette fois-ci, je ne me raterai pas.

Ce que j'ai retenu de mes consultations des sites « suprématistes » c'est, entre autres, comment fabriquer du poison. Fort de cet enseignement, je cantine du tabac que je mets à macérer dans l'eau quinze jours afin d'obtenir de la nicotine pure. Celle-ci noyée dans

du thé doit aboutir logiquement à l'empoisonnement fatal. Je consacre trois semaines à ce plan, soustrayant aux fouilles régulières cette mixture qui ne sera pas pire à avaler que leur brouet.

J'ai la mort à l'esprit. En permanence. Même si on me relâche demain, je suis un mort en sursis. La preuve, je n'ai même plus la force de pleurer. Et je suis insensible aux menaces, plus rares désormais, des codétenus. Ce n'est plus courage mais lassitude.

Mes dernières lettres avant le grand saut seront pour ma sœur, mes parents et Virginie...

En attendant, il faut continuer à survivre, à répéter chaque jour la même journée, la même semaine, le même mois. Quant aux menaces, elles ne m'atteignent pas. Cette racaille tue pour de la drogue, de l'argent ou du sexe, pas pour un « symbole » comme moi. Mieux encore, il en est même pour me dire que je n'ai qu'un seul tort, celui d'avoir raté ma cible. Mais il reste quand même des anti-Brunerie, des fiers-à-bras qui s'accrocheraient bien le « trophée » au palmarès. J'y veille. « On » me signale quelques types pas clairs, des lieux où je dois éviter d'aller à telle ou telle heure. Pour moi, c'est un champ de mines... patibulaires. Et puis, un jour, ayant sans doute baissé ma garde, ou piégé par quelque « agent double », je me retrouve dans un traquenard.

— Toi, t'es Brunerie, aboie un jour une frappe de cité tandis que nous attendons la consultation chez le psy.

Le mec joue les chauds mais c'est un poids plume

qui, visiblement, n'a même pas de quoi cantiner des fringues. Il ne ressemble à rien, ou plutôt si, à la caillera lambda, au petit voyou sans envergure qui deale cinq cents euros la semaine maximum.

— Oui, je suis Maxime Brunerie, à qui ai-je l'honneur? je lui rétorque en lui tendant la main comme dans un dîner mondain.

L'autre, en train de danser dans son froc pourri comme s'il allait m'allonger un coup de latte, accueille une telle civilité avec agressivité et borborygmes.

— « L'honneur », ta mère, bouffon! T'es Brunerie, ma parole! T'es un nazi de ta race... Tu kiffes pas les rebeus, enculé...

Je suis seul dans cette cage, entouré de six mecs comme lui. Pas un maton pour s'interposer si une bagarre éclate. Je veux bien être courageux mais l'absurde a ses limites. Je dois désamorcer sans me dégonfler. C'est la loi ici. J'y parviendrai, sans casse mais sans grandeur. Désolé pour le spectacle, mais la taule, ça t'apprend l'humilité...

Le jour J est pour moi un jour comme les autres. J'ai décidé de mourir et alors? Ce n'est pas la première fois. Je vis avec cette idée depuis si longtemps que la dimension « métaphysique » de l'acte a été depuis longtemps éludée. Je m'en suis longuement entretenu avec tout ce que le monde carcéral compte de pys, de confesseurs. Je me suis même avalé quelques bouquins d'auteurs prévenant depuis cinquante ans qu'ils sont sur le point de sauter le pas. Notamment Gabriel Matzneff, qui se fit connaître avec son essai sur le sui-

cide chez les Romains intitulé *Le Défi*. Coquetterie d'esthète pervers quand on sait sur quoi repose son « œuvre ». Avec ses états de service, ce mec-là devrait être à ma place plutôt que dans un palace à Manille.

Le soir venu, entre deux rondes, je me mets à préparer la formule létale, trifouillant l'infusion ainsi que ses experts l'enseignent. En bruit de fond, les télévisions hurlantes et la musique merdique découragent toute tentative de gravité. On doit mieux « partir » avec un *Requiem* de Mozart dans les oreilles plutôt qu'avec des échos de Poivre d'Arvor t'annonçant nasillard et solennel la baisse du Cac 40.

Alors, j'ingurgite l'infusion en priant les dieux qu'elle agisse vite et sans douleur. Je suis entendu puisque je vomis sur l'instant tout ce que je peux. La poudre de perlimpinpin n'est pas seulement dégueulasse, elle est aussi inoffensive. Décidément, j'aurai tout raté dans ma vie, même ma mort. La formule n'est pas au point ou c'est moi qui ai brûlé une étape. Résultat des courses, je suis toujours de ce monde...

Ni mes parents, que je vois le lendemain au parloir, ni les matons, pauvres brêles, ne s'apercevront de rien. Quant à l'infirmière, Béatrice, qui sera un peu de soleil dans ces ténèbres, elle apprend de ma bouche, deux jours après, cette tentative avortée. Panique à bord ! Non pas qu'on me souhaite belle longue vie mais parce que, pour la pénitencière, le suicide, c'est la faute professionnelle caractérisée qui ébranle tout, du maton jusqu'au ministère en passant par tous les échelons intermédiaires. C'est l'affolement des cloportes, les

mutations merdiques, les gels d'avancement, les collègues matons qui te mettent au rancart, le directeur convoqué place Vendôme ou la préretraite.

J'ai toujours eu une prédisposition à mettre le boxon partout où je passe...

Allongé sur ma paillasse, comme au premier jour, je lis des livres sans pouvoir jamais me concentrer et me souvenir de la ligne que je viens de passer. Désormais, je suis encore plus surveillé et grand consommateur de molécules bizarres qui, si elles n'évacuent pas le désir de suicide, empêchent néanmoins la volonté de passer à l'acte. Le taulard, c'est un cobaye pour la science, le galop d'essai avant la grande distribution... Du moins, si l'« expérience » est concluante.

Le médical en prison ? Très aléatoire... Ainsi, un détenu qui se plaignait de douleurs au bas-ventre depuis des mois se vit-il prescrire de l'aspirine. C'est très insuffisant lorsque les douleurs en question sont dues aux métastases d'un cancer décelé bien trop tard, et largement propagé. Qu'à cela ne tienne, la conditionnelle mendrée par la famille et les avocats est aussitôt acceptée. Ainsi, l'ancien détenu est-il libre de crever deux semaines plus tard chez lui, sans qu'on puisse faire porter le chapeau à l'administration et à ses bons docteurs...

Pour entretenir un éveil « intellectuel » je me mets à conter mes jours plutôt qu'à les compter. Dans un journal de bord conservé malgré toutes les fouilles, je vais consigner mes états d'âme, mes réflexions et le quotidien de cette torture qu'on m'inflige. Quand j'ai

dû le feuilleter à nouveau pour les besoins de cet ouvrage, j'ai découvert les tourments de cet autre qui fut moi, ce pauvre hère incapable ni de révolte ni de colère dans lequel je ne me reconnais pas. Et pourtant, le fait est là, je m'étais « adapté » comme me l'avait un jour prédit M. Larnak. Je m'étais fondu, comme les autres, dans le décor et le costard du taulard, trouvant des petites satisfactions et des mérites à mes tortionnaires. J'étais atteint du syndrome de Stockholm en plein Paris, trouvant « bon » quelque dessert immangeable et « sympa » un maton qui ne m'avait pas trop emmerdé. Ce Journal de prison m'enseigne, à presque dix années de là, que je commençais aussi à changer. Pas tant parce que j'étais prisonnier, mais parce que la taule me confrontait à tout ce que j'avais combattu. C'est-à-dire le mélange des races, cette promiscuité que le système m'imposait dehors mais que je subissais quotidiennement dedans.

Ainsi, Alpha Traoré n'était pas seulement fervent supporter de l'OM, il était aussi africain, l'objet de toutes nos éructations passées. Pourtant, en le côtoyant au jour le jour, l'incompatibilité que je subodorais se muait peu à peu en amitié. À travers lui, je ne voyais plus une « race » mais un individu, un taulard comme moi, un mec mis au ban de la société...

Ce Journal qui m'enseigne rétrospectivement le quotidien de la Santé m'enseigne aussi l'inhumanité qui y règne. Et cela malgré les galanteries de la mère Boutin qui s'improvisa quelque temps visiteuse de prison. Malgré des bouquins à grand spectacle qui

« tirent la sonnette d'alarme », malgré tous les rapports d'Amnesty International et autres fumisteries humanitaires qui voudraient te faire croire que si tous les hommes de bonne volonté se donnent la main, demain on aura des prisons « humaines ». Mon cul ! C'est précisément parce que l'« humain » est partout que c'est invivable. Et quand je suis témoin d'un règlement de comptes à coups de lame dans la cour, et que les matons me demandent ce que j'ai vu, je réponds : « Rien. » C'est ton job, mon pote. S'il y a une mare de sang au milieu de la promenade, c'est pas à moi de la nettoyer.

— La taule, ça vous casse ou ça vous rend plus fort, m'explique, très fataliste, lord Larnack lors d'une promenade au cœur de l'hiver glacial. Avec son gros manteau de cachemire et ses pompes cossues, il maintient un lien symbolique avec l'extérieur. C'est sa thérapie.

— Oui, mais vous, vous pouvez toujours sortir en payant une caution. Moi, je ne sais pour combien de temps j'en ai.

— Je ne veux pas relativiser votre épreuve mais à mon âge, un an ici, c'est cinq ans pour vous. C'est de l'arithmétique pure. D'autant que j'ai appris que j'avais un cancer. Alors, disons que je cumule la prison ferme et la liberté avec sursis...

Finalement, le banquier marron a payé sa caution et quitté la Santé; en très mauvaise santé. Après mon faux départ et le sien, je décidai de ne même plus descendre en promenade...

Pendant des années, je n'ai pas vécu ; j'ai survécu. Je me suis maintenu au seuil entre l'humain et le stade animal, sans connaître la moindre pulsion de vie, et notamment charnelle. Je me suis maintenu des mois à l'horizontale sur mon grabat, hypnotisé par la lucarne de la télé, cet autre ansiolytique, une sorte de camisole qui te maintient tranquille, te dissuade de te révolter. J'en ai bouffé des jours et des nuits et des mois de cette plaie. Je me suis abruti de télé réalité ou de reportages « sérieux » sans intérêt, de jeux, de matchs, de débats, de trucs marrants qui ne font pas rire. L'actualité ? La politique ? Plus rien à foutre ! Je crois que plus rien, ni même mon sort, ne m'intéressait. J'ai avalé toutes les grilles pour échapper à mes barreaux. En vain. Bien sûr, ça passait plus vite. Mais « passer » pour aller où et quand ?

En prison, j'ai appris l'indifférence. Quand, au cœur de la nuit, tu te réveilles en sursaut en entendant des cris d'horreur, c'est un jeune en train de se faire violer par toute sa cellule sans que nulle autorité n'intervienne. Tu ne te dis qu'un truc : que ça passe vite et qu'on me laisse dormir...

Béatrice, l'infirmière qui eut pour moi les prévenances d'une amie, a sans doute allégé ce supplice. Et pourtant, rien ne nous destinait à sympathiser. L'ancienne militante communiste, persuadée de trouver une croix gammée tatouée sur mon épaule, me confia au début qu'elle était convaincue de ce que son idéo-

logie et la presse lui avaient inculqué; que j'étais une bête sauvage.

Ses grands yeux clairs ont illuminé ma tombe et chaque dimanche était consacré à nos papotages à propos de tout et de rien. Elle me parlait d'elle souvent, de sa vie et de la mienne. Elle fera même quelques entorses au règlement pour adoucir mon calvaire. Et eut la délicatesse de fêter mon anniversaire en m'offrant un gâteau et un... caleçon. Je lui offris en retour un livre d'Henri Vincenot, l'ouvrant à la Bourgogne celte, à un univers fantasmagorique qui m'éloignait de cette politique damnée.

Dans son bureau, blanc comme un laboratoire, elle m'écoutait m'épancher, convaincue, comme moi, que la parole est une libération. Je hurlai ma révolte contre tout; contre mes parents, contre mes ennuis de santé (et de Santé), contre le monde, contre la vie...

— Tu t'es trompé de vie, Maxime... Quand tu ressortiras, tu recommenceras tout de zéro. Ce que tu as vécu jusqu'ici, c'est un mauvais brouillon. Il faut que tu mettes tout ça au propre, que tu vives vraiment...

— Pour moi, vivre, c'est avant tout aimer une femme; et qu'elle m'aime... Hors de cela je ne vois pas d'intérêt à vivre. C'est d'ailleurs pour ça que je me retrouve au milieu de ce bordel.

— Qui te dit qu'une fois dehors tu ne trouveras pas une femme amoureuse?

— D'abord, il faudrait que je sorte! Or, ça, personne n'est foutu de me dire quand!

L'hiver est arrivé comme une épreuve de plus. Non

seulement cette pénombre du matin jusqu'au soir que tu chasses à coups de lumière blême, mais aussi les onze degrés dans la cellule pendant plusieurs mois. Un froid humide qui te transperce jusque sous les couvertures, engourdit tous tes gestes, tes pensées, ton esprit. Alors tu te réchauffes le cœur et le corps au thé brûlant, tu bâfres du chocolat, des gâteaux, des bonbons en attendant les deux douches hebdomadaires en priant pour qu'elles ne soient pas trop tièdes.

Et le premier Noël en prison arrive bientôt, étouffant au fond de ta gorge une guirlande d'enfance qui ne passe pas. Tu as beau maudire ces simagrées, cette fausse joie, cette solitude pour tant d'éclopés, de vieilles gens abandonnées à l'hospice ; tu peux bien te dire que c'est un jour comme les autres au fond de ta tanière mais rien n'y fait : tu revois le train électrique, les paquets cadeaux et le mousseux bon marché. Au fond de toi, tu n'as cessé d'être ce petit garçon, le jouet innocent des adultes, de la société et de la fatalité. Et là, tu t'écroules en sanglots, tu dégoulines sous les spasmes longs, tu agonises une fois encore, tremblant de froid et de foi, pauvre paillasse humaine...

Depuis ma meurtrière, j'ai pour horizon les cheminées fumantes qui se détachent dans le ciel de Paris ; et aussi la coupole du Val-de-Grâce. Au prix du mètre carré, cette triste poésie est un privilège que je ne mesure pas à sa juste proportion. Car, si la vue est imprenable, les voisins, eux, sont bruyants et leurs prêches scandant *Allah Akbar* cinq fois par jour commencent à me les briser. D'autant que je n'ai même

pas une once de christianisme à opposer à cette pantomime rituelle à laquelle se raccrochent les pires ordures. La prison, c'est le vieux fonds de commerce des religions qui font de la retape, même auprès des « gaulois » qui y trouvent la protection des barbus. Mais, pour moi, c'est la négation confirmée de toutes ces fables pour faibles d'esprit. Alors, malgré la paranoïa que m'insuffle ma mère à chaque parloir hebdomadaire, j'oppose ma petite « résistance » en lisant des livres sulfureux — ceux-là mêmes qui précipitèrent ma chute. Car, paradoxalement, il ne faut attendre de la prison aucune censure. Aussi bien pour les drogues acheminées par le biais des parloirs (les filles, les sœurs, les frères se mettant le shit bien profond dans le trou du cul) que pour les choses de l'esprit. Et me voilà à relire Drieu La Rochelle, Louis Ferdinand Céline, Julius Evola ou Lucien Rebatet, frères de plume en fascisme, visionnaires fulgurants mis au ban de la démocratie et de la vie. Comme moi. Pire encore, je pousse le vice (dérisoire) et la provocation (dans l'indifférence et l'ignorance générales) jusqu'à afficher un portrait de Bastien-Thiry, l'homme qui tenta de tuer le général de Gaulle lors de l'attentat du Petit-Clamart. Le parallèle vaut ce qu'il vaut mais, après tout, nos martyres respectifs ne sont pas tellement éloignés. Même si je me fous éperdument de l'Algérie française, de l'OAS, de tout ce cloaque anachronique ; même si ce pauvre type fut exécuté sur ordre de De Gaulle...

« Vous les Antillais, vous êtes des esclaves de pères en fils, les bons nègres qui ramassent la merde des Blancs ! D'ailleurs, vous êtes de la merde ! »

C'est Alpha qui, face encore à l'incompétence, la mesquinerie et la bêtise de tel maton, m'ôte les mots de la bouche. Ici, les plus farouchement hostiles aux représentants de cette administration, ce sont précisément les Africains, plus racistes à l'endroit de leurs « frères » noirs que moi-même qui nourrirait les mêmes sentiments si mes gardiens étaient corses, normands ou berrichons. Il se trouve qu'ils sont enfants de ces îles qui fournissent en fonctionnaires odieux l'essentiel de la pénitencière locale. Et s'il est un détenu qui est en droit de se plaindre de leurs bâtons dans les roues, c'est bien moi. Combien de parloirs m'ont-ils sabotés ? Combien de fois la famille est-elle venue de loin pour s'entendre dire que c'était trop tard ? Combien de fois mes colis, mon linge, mes bouquins, mon courrier à la trappe ? Et tous ces formulaires administratifs à remplir pour officialiser telle ou telle demande qui n'aboutira jamais.

— Il n'y a qu'un Antillais pour vouloir être maton, insiste Alpha, encore sous le coup de la colère après que sa sœur venue le voir a été refoulée. Nous, les Africains restés sur le Vieux Continent, on n'a jamais été esclaves ! Colonisés, mais seulement après nous être battus ! Et encore, on n'avait que des lances contre des fusils !

— Mets-la en veilleuse, Alpha, ils sont capables de

t'envoyer la seringue ! je conjure mon presque voisin de cellule à travers la fenêtre.

— Je m'en fous ! J'te dis que les Antillais, c'est des esclaves et puis c'est tout !

Les premiers gazouillis du printemps me trouvent exactement dans les mêmes dispositions d'esprit qu'à mon arrivée dans cette cage. Il faudra autre chose qu'un rayon de soleil et quelques oiseaux pour dissiper vingt-six années de galère, dont une particulièrement gratinée.

La bouillie immangeable, la télé *idem* et les rumeurs de la prison rythment cet enfer — à peine plus viable par la grâce des médicaments — dont je ne vois toujours pas l'issue.

Ma vie obéit à un ordre absurde mais qui structure un peu l'abandon. Mon lit est fait, la piaule nickel et la « vaisselle » impeccable. Je m'astreins chaque jour à quelques exercices de gymnastique et basta...

Restent la télé et la musique dans mon casque. La première nourrit ma haine du monde moderne, et la deuxième me transporte loin d'ici. Des chansonnettes cucul, de la colère brute scandée par des voix gutturales ou des paradis *sixties* alternent dans mon imaginaire. Et toujours le *Paint it Black* des Stones, cette lueur sombre, entêtante, dont je ne comprends pas un traître mot et qui, pourtant, me parle comme si j'en étais l'unique destinataire.

Et puis je renoue avec la promenade. Quand je sors

dans la cour, le soleil d'avril m'aveugle au point de défaillir. Le contraste avec six mois de ténèbres et les médicaments confrontés à la lumière du jour m'assomment un instant. Je cligne des yeux vers le soleil, puis je balaie du regard la petite douzaine de parias. Toujours les mêmes, et quelques nouveaux. Du pointeur en vrac, du psychopathe sanglant... José, interné pour avoir décapité une gamine, n'est plus là. Finalement, c'était pas lui... Et je retrouve Alpha, toujours sapé Olympique de Marseille.

— Ah ! te voilà, mon frère... En forme ?

— Ben... moyen. Toujours pas de nouvelles de la date du procès... Et toi ?

— Ouais, ça baigne ! clame-t-il en s'ébrouant enthousiaste. Putain, y a un truc de ouf en face de ma cellule. Tu peux voir de la tienne, d'ailleurs. Y a un couple qui baise sur la terrasse d'en face, de l'autre côté du boulevard Arago. Putain, mon frère ! La frangine, elle kiffe de se montrer à poil en train de se faire sauter par son keum. Faut que tu voies ça ! Ça les prend vers 7 heures quand ils rentrent du taf. C'est d'la bombe, j'te jure !

Les petites joies à la Santé, c'est rare. Le seul avantage de cette prison sur toutes les autres, c'est qu'elle est en plein Paris. Et, effectivement, les cellules du haut ont accès à la vue sur les immeubles tranquilles qui entourent cette bastille. Fort du conseil d'Alpha, je me poste à ma fenêtre vers 19 heures pour le spectacle promis. Problème, il pleut des hallebardes. Ce soir on fait relâche...

Mais Radio Taulard ne s'en tient pas à cela. Au fur et à mesure que les beaux jours percent un peu les murs, les langues se délient et délirent. En taule, le printemps rend fou et bavard. Et les bruits courent autour des trafics entre tel maton et des taulards. Commerce de drogues, de portables, de lames... Et sur les coucheries de la surveillante X, une Antillaise belle comme Naomi Campbell. Avec ses longues jambes qui font baver toute la taule, ses seins haut perchés à peine camouflés sous l'uniforme et son cul de danseuse, la taulière en chef est l'objet de tous les fantasmes. Pas seulement des Africains qui, selon leurs codes, ont tôt fait de mesurer le « potentiel » sexuel de la belle, mais de toute la Santé. C'est un petit sadisme qui s'ajoute aux autres que de voir cette frangine se pavaner langoureuse et dominatrice au milieu de tous ces mecs en manque. Moi, je m'en fous, les médocs ont tout éteint; en revanche, ces bruits de coursive me distraient un peu. Imaginer, ainsi qu'il est propagé, cette panthère noire de vingt-cinq ans en train de se faire sauter par le Black immense de l'aile B à la lingerie, c'est autrement plus marrant pour alimenter mon Journal de prison que mes introspections sinistres. Car elle le fait non seulement pour le plaisir, mais aussi pour la thune. Et pas qu'avec lui, d'après ce qu'on dit...

Un soir, hurlements à mon étage. Encore un but de marqué ou un mec qui pète les plombs... Et puis j'entends : « Maxime, Oh! Maxime! » C'est Alpha qui m'appelle depuis sa cage.

— Oh! Alpha! Quoi?

— Regarde à ta fenêtre sur la droite, mon frère! répond-il survolté. Elle est là la meuf!

Je m'exécute, tournant la tête jusqu'au torticolis, balayant la barre d'immeubles en vis-à-vis. Et, à une centaine de mètres de là, au dernier étage d'un bâtiment moderne, une blonde nue, mince avec des petits seins. Ah! la salope! Elle est allongée dans un transat, les jambes ouvertes, en train de se caresser tandis que les deux coursives supérieures de la taule tremblent aux cris des mecs devenus fous. C'est mieux que le net ou qu'un film. Là c'est du porno *in situ*. D'ailleurs, la fille sait exactement ce qu'il faut pour faire monter la température. Il faut la voir se lécher les doigts avant de reprendre là où elle avait laissé. On distingue bien son visage et on visualise cette morgue lascive devant l'effet produit. Et son mec arrive avec un appareil photo. Et elle en rajoute, et la prison gueule, hurle dans un concert bestial d'obscénités, de viol virtuel. C'est pas humain (ou trop humain), délirant, ignoble. Deux bobos dégénérés prennent leur pied en s'exhibant devant la misère sexuelle, la frustration! Je regarde, comme les autres, mais ivre de dégoût. Savoir que je partage ce spectacle avec tous les déjantés, les violeurs, les sous-merdes de cette taule me refile une sorte de nausée. La répulsion l'emporte sur ma fascination. Le halètement charnel de toute une prison résonne encore dans ma tête, où les images de ce *peep show* à guichets ouverts et la violence verbale et physique se superposent dans mes cauchemars. Alors,

épuisé d'horreur, je descends du tabouret où j'étais perché... et je vais regarder Nagui à la télé. Ça calme ; mieux que le bromure. Mais les cris perdurent, même quand je me planque sous l'oreiller. La sauvagerie de ces hommes entassés comme des bêtes atteint le paroxysme de la folie sexuelle et libère un cri orgasmique.

Cette nuit, je n'aimerais pas être un petit jeune dans une cellule de quatre... Il y a de la casserole dans l'air.

— Putain ! Ma parole, c'est l'étuve, pire que le Cameroun, ici ! gémit Alpha, accroupi dans la cour, la tête sous une serviette humide.

Quarante degrés à l'ombre. Ce n'est pas le titre d'un film, mais la cour de la Santé lors de l'été de la canicule. Vous vous souvenez de l'été 2003 ? C'est le fameux été où les gens honnêtes, les bons citoyens hors de tout reproche, les petits enfants, les belles-filles qui attendent depuis trente-cinq ans que la vieille claque pour toucher le jackpot, les fils indignes, les personnels de santé, les ministres, les prolos, les bourgeois, les « humanitaires », la classe moyenne, les branchés, bref, les Français, laissaient crever de soif et de déshydratation des milliers de vieillards.

C'est pas grave. Les vieillards en France, c'est une sous-catégorie. On peut en rire, s'en moquer, griffonner des sketches odieux pendant des années (réécoutez cette nullité de Stéphane Guillon et vous verrez) sans que quiconque crie au racisme. Les droits de l'homme,

ce n'est jamais qu'une vue de l'esprit après tout, une vieille théorie inapplicable et inappliquée. Et puis il vaut mieux pleurnicher sur des contrées lointaines que sur la grand-mère agonisante de la porte à côté; ou sur les taulards. D'ailleurs, moi aussi, avant d'en être un, je m'en foutais des taulards. J'étais même pour les camps, le retour au bain, des Cayenne pleins jusqu'à la gueule. Mais moi, je n'ai jamais été un zélateur de l'humanisme creux, de cette vieille hypocrisie démocratique qui berce de sa bonne conscience tous les faux-culs dehors.

Cet été-là, à la Santé, fut un supplice. Le moins prévisible; et, pour ceux qui s'entassaient à quatre dans leur cellule, un cauchemar que l'isolement m'épargnait. L'infirmier ne désemplissait pas de blessés — les plus faibles faisant office de défouloir —, de mecs au bord de la folie, de suicidaires, de déshydratés, de galeux. Les matons ne furent pas à la fête, insultés, menacés et, pour quelques-uns, dérouillés. Combien de péteurs de plombs passèrent cet été au mitard? L'enfer au bout de l'enfer...

Pour rafraîchir un peu les sept mètres carrés, on tend des draps mouillés en travers de la fenêtre. Climatisation dérisoire qui coince un peu le four à trente degrés. Dans la cour minuscule, notre seule sortie à l'air libre, l'absence d'arbres et l'omniprésence du béton décuplent l'effet de suffocation. Alors, on descend, comme Alpha, avec une serviette trempée qui fera office de coiffe. Mais pas plus de douches que les deux réglementaires par semaine. Quant à l'eau, il

faut se contenter de celle, tiède, du robinet. Et pour les taulards orientés plein sud, il faut rajouter une quinzaine de degrés au baromètre. Là, le moindre regard, le mot de travers prend des proportions dramatiques. Mais c'est la nuit, plus que jamais, qui augmente les risques. Des bagarres éclatent pour un rien et, finalement, au fond du désespoir, tu te dis que ce n'est pas encore toi le plus à plaindre.

Comme si tout cela ne suffisait pas, il faut encore supporter les jérémiades du ramadan, et les fidèles qui ajoutent au calvaire la pénitence divine en ne bouffant plus et en empêchant les autres de pioncer.

Alpha, lui, malgré un vague background protestant, était agnostique, comme moi. Sa seule religion, sa foi, c'était l'Olympique de Marseille. Pas comme moi. Son unique espoir, quand il sortirait, était de retrouver le stade et ses messes païennes autour des demi-dieux du ballon rond. Le reste — le Cameroun de son père, le boulot, la société —, il s'en foutait. Un transfert aux Baumettes à Marseille lui importait davantage qu'un « projet de réinsertion », un vague brevet d'apprentissage.

— Qu'est-ce que j'en ai à foutre de leur taf de merde ! Je vais pas aller bosser pour mille euros par mois quand je touche la même chose en une semaine à refourguer de la came.

Je ne dis pas que j'adhérais au « projet » mais je pouvais comprendre. Surtout après ce que nous étions en train de vivre. La taule *made in France*, c'est l'école du crime et de la révolte. On pourra organiser tous les

séminaires verbeux qu'on veut, payer grassement des hauts fonctionnaires pour pondre des rapports inutiles, brasser du vent avec les vieilles carnes gauchisantes, engraisser Boutin et ses bondieuseries, cela ne sert strictement à rien. Les taulards en col blanc comme Le Floch-Prigent ont bien essayé de remuer un peu cette merde, mais en vain. Les rats dans les coursives, les blattes, les chiottes bouchées où s'entassent des semaines d'excréments, « le bruit et les odeurs » comme dirait l'autre, les cages à quatre ou cinq, les drogues « légales » pour assommer le détenu, tout cela alimente la récidive plutôt que le contraire. Un an dans une prison française, c'est douze mois de haine recuite qu'il faudra bien libérer une fois dehors. Alors, en attendant, les mecs s'inventent des planques dans les beaux quartiers, des bijoux qui s'entassent dans leurs fantasmes ainsi que des mannequins sublimes. Ils réinventent leur liberté merdique, celle de petits voleurs sans talent, pour échapper à leur destin tout aussi merdique. La mythomanie en taule, c'est comme la dope, ça fait planer...

En septembre 2003, après un peu plus d'un an dans ce cul-de-basse-fosse, le journal télévisé de France 3 m'enseigne que je suis considéré comme « responsable de mes actes » et que je serai jugé aux assises.

Adieu donc l'espoir d'échapper à cette malédiction, de faire mon temps dans un asile de barges avec parc arboré et infirmières girondes. C'est encore la taule qui m'attend. L'indicible cauchemar joue les prolongations. Et pour combien d'années ?

Faites vos jeux !

La justice est humaine, tout humaine, rien qu'humaine (...), étrangère à quelque principe supérieur ou antérieur à l'humanité.

PROUDHON

Deux ans... Deux années de ma vie passées allongé sur mon lit devant un écran de télévision qui me renvoie les images biaisées de l'extérieur. Deux ans dans ces sept mètres carrés à peine plus viables qu'un chenil.

La justice des hommes en a décidé ainsi. La France, creuset des droits de l'homme, a voulu me faire expier mon crime en faisant de moi l'unique victime d'un drame qui ne fut que symbolique. Mais à symbole, symbole et demi.

Certes, si la logique imposait une sanction — et ma propre conscience aussi puisque je n'ai jamais pu me pardonner d'avoir voulu tuer un homme —, la justice, elle, était-elle vraiment la justice à vouloir me rabaisser au degré zéro de la dignité ?

— Vous risquez entre cinq et dix ans, me prévient mon avocat, Me Andrieu, lors de l'ultime parloir avant le procès qui s'ouvre le 6 décembre 2004.

— Je ne sais pas si je tiendrai dix ans, ni même cinq...

— Avec les deux ans de préventive et les remises de peine, de toute façon, vous ne ferez pas les années effectives. Et puis vous serez transféré ailleurs...

Dans de telles circonstances, le « baveux », c'est aussi ton meilleur ami, bien davantage qu'un simple technicien du droit pénal. C'est un prof d'optimisme même quand tu es au fond du trou. Il est là pour te préparer à l'épreuve du feu, au procès, à ce moment de vérité dont dépend ta vie...

— Oh ! Brunerie, alors c'est pour bientôt ? me hèle Alpha Traoré, sapé aux couleurs de l'OM.

— Après-demain..., je réponds sans enthousiasme tandis qu'on tourne dans la cour.

— Garde la pêche ! Faut leur dire que t'as des potes rebeus et blacks ici. Que t'es pas un nazi, mon frère, continue-t-il avec le phrasé rappeur de banlieue.

— J'ai peur que ça soit pas aussi simple. J'ai quand même tiré sur le président...

— Ouais, mais tu l'as pas touché..., insiste-t-il en remettant sa capuche pour se protéger du froid de décembre. Tu leur dis « Voilà, votre honneur, j'ai merdé mais maintenant je suis clean. J'ai des projets dans la vie. Et puis j'suis plus PSG mais j'suis avec mon pote Traoré à l'OM... »

— Tu crois que ça peut marcher ? je lui demande, faussement ingénu.

— Bien sûr que non, bouffon ! éclate-t-il de rire. Mais avec tous tes bouquins tu peux les embrouiller à l'aise... Tu fais le *bolo*¹, mon frère ! Tu joues au Blanc...

Alpha avait sans doute raison mais, au fond de moi, je n'en avais plus rien à foutre. Cinq ans, dix, vingt... J'étais cassé avant d'entrer dans cette taule ; j'en ressortirais brisé. Dedans ou dehors, quelle importance ? Et puis il y avait cette foire d'empoigne qui se profilait, le Grand-Guignol de la justice auquel je devrais me prêter. Je n'en attendais rien sinon une épreuve de plus, le déballage de ma vie. Le strip-tease obscène devant les journalistes, le public, la famille...

On ne m'épargnerait donc rien !

Non, personne, surtout pas les amis « politiques », ne m'épargnait la plus petite avanie. On me fit parvenir quelques dossiers de presse destinés, pour les « parrains » présumés de mon acte, à se blanchir, à bannir toutes les tentatives d'amalgame qui risquaient de ternir leurs pauvres groupuscules. Le Bloc identitaire et Unité radicale, auxquels on m'associa souvent indûment, se fendirent d'un texte pour décliner toute responsabilité. À juste titre. Mais ces gens — à quelques rares exceptions — que je connaissais, ces « camarades » qui se gargarisaient à longueur de pages et meetings de « révolution », de « radicalité », de conneries grandiloquentes, ces gens qui puisaient

1. Bolo : « bourgeois lopette » dans l'argot banlieue.

désormais dans la phraséologie gauchiste des années 70 des arguments pour suggérer (sans le dire) l'action directe, tous ces gens n'eurent pas un mot pour moi. Les « révolutionnaires » avaient vite viré petits-bourgeois prudents, préférant évoquer une « personne en situation de grande détresse psychologique et morale » (moi) plutôt qu'un ami à qui ils étaient disposés à apporter leur soutien. Quant à la bande à Mégret, et au Duce de Vitrolles lui-même, ils avaient déjà donné un aperçu de leur sens de la « camaraderie » au moment de l'attentat en déclarant partout qu'ils n'avaient rien à faire avec moi...

Alpha, à qui je soumis une telle lecture, trouva les mots qui me manquaient.

— Dis, tes potes c'est des bouses, ma parole ! Moi, y en a un qui me balance comme ça, j'lui fais bouffer sa race en sortant.

De ce jour, j'ai préféré la morale de certains voyous à celle de mes « amis ».

Lundi 6 décembre 2004

C'est le grand jour. À 7 heures du matin, extraction. Douche, petit déjeuner. La pénitencière vient me chercher pour me mettre dans le fourgon cellulaire. Fouille au corps, palpation, à poil. Dix minutes après, on me remet aux flics. Administrativement, on change de camp. Fouille à nouveau, à poil. Pour aller de la Santé au Palais de Justice, il suffit de descendre le

boulevard Saint-Michel. À travers les grilles je vole un peu de vie au-dehors. Pas longtemps. Un quart d'heure plus tard, je suis à la Cité où l'on me fouille à nouveau. On me mène à la « souricière », cette longue litanie de boyaux et couloirs qui serpentent dans les sous-sols de la Conciergerie, où des cages dignes de Louis XI accueillent les « prévenus » désormais avertis. C'est une sorte de Moyen Âge interdit aux journalistes. On ne sait jamais, s'ils faisaient leur travail, ces moutons pourraient révéler au grand public comment la démocratie traite ses coupables et ses « présumés innocents ».

Quatre gendarmes, une paire de menottes et un sandwich infect constituent la cerise sur le gâteau que je déguste assis sur un banc en attendant le lever de rideau, si peu sûr de moi et physiquement à la dérive. Au vrai, je suis une ombre. Bouffé par les médocs, consumé par l'enfermement et la mauvaise bouffe, je suis gris et maigre, peu disposé à jouer les vedettes.

Pendant une semaine, cette journée va se répéter selon les mêmes rites, dans le même ordre pour aboutir à la même représentation. Mais cette première fois, lorsque je suis amené dans le box en sortant de mes « coulisses », demeure ancrée. Depuis l'arrière-salle, j'entends déjà la rumeur de la foule, une foule essentiellement composée, selon mon avocat et des gendarmes, de curieux, de journalistes et de voyeurs. L'ignominie commence par ce viol auquel je suis censé me prêter. « M'expliquer » devant des magistrats,

passé encore, mais en face de toute cette populace, toujours du bon côté, c'est intolérable.

Et puis c'est le moment de faire mon entrée. La rumeur enfle, comme au théâtre, et me voilà propulsé sur la scène, du moins dans le box. Pendant que les gendarmes me retirent les menottes, je jette un œil dans l'assistance où je reconnais les miens et d'autres. Et ma chère Béatrice, ma fée clochette, mon infirmière et amie qui a pris sur ses jours de repos pour m'assister aujourd'hui.

Ni l'événement ni le décorum ne m'impressionnent. Cela fait deux ans qu'on me gave d'anxiolytiques et que j'ai l'idée de la mort pour unique compagne. Les grandiloquences des hommes ne me concernent pas. Pas davantage les juges, l'avocat général que les pompes et boiseries et le martial du décor ne viennent ébranler ma conviction que tout cela n'a pas la moindre importance. D'ailleurs mon Journal de prison m'édifie sur cette lucidité :

6 décembre 2004 : Début du procès. Je me demande bien pourquoi ils me jouent la comédie du procès juste et équitable puisque je suis convaincu, contre l'avis de mes avocats, que je vais prendre le maximum. On dit Bilger plutôt pas hostile. Faut voir... Mais c'est un jury populaire qui me juge, c'est-à-dire des Français moyens ; autrement dit des sous-merdes à qui on explique depuis soixante ans que l'extrême droite c'est le mal absolu. Alors, quand en plus on tire sur le président de « tous les Français »... (...) Suis déjà fatigué de tout ce cirque

(...). *Paraît que la salle est bourrée de fafs qui viennent me soutenir...*

Mon avis sévère sur ces « Français moyens » qui composaient le jury populaire reposait sur quelques sorties particulièrement gratinées que j'aurais à subir de leur part. Quand l'un deux, solennel comme un conseiller municipal de quelque cambrousse paumée, me demande sur le ton de la leçon bien apprise : « Qu'est-ce que vous pensez du racisme et de l'antisémitisme ? », j'ai envie de lui répondre : « Retourne vite dans ta vie minable et lâche-moi, connard ! » Au lieu de cela, je lui rétorque très calmement : « Je ne vois pas l'utilité politique de prouver scientifiquement la supériorité d'une race par rapport à une autre... » Regard atterré du plouc qui croyait sans doute que j'allais hurler *Sieg Heil!* Quant à l'antisémitisme que ce mouton enragé me somme d'absoudre, je le balaie en le renvoyant à mon ami Patrick Gofman. Rhétorique et références absconses pour cet ignare bien dressé qui eût fait preuve d'un pareil zèle sous Pétain, de Gaulle, Pinochet ou Staline.

Ce lundi au soleil (un soleil « noir » *dixit* Bilger) commence avec le « témoignage » de ma mère appelée à la barre. Une cascade de larmes étouffe toute velléité de prononcer un seul mot. Dans le délire lacrymal, même jurer de dire la vérité, toute la vérité et toutes ces conneries, lui est impossible. La présidente, ébranlée par le spectacle, lui propose de remettre à plus tard l'exhibitionnisme qu'on attend d'elle ; mais

elle refuse. Et il me faut encore supporter ce fardeau, revêtir la défroque élimée du fils indigne qui plonge sa pauvre mère dans un tel malheur et déshonneur. Et puis les hoquets et les spasmes se raréfient pour, enfin, accoucher de la « vérité, toute la vérité ».

— J'ai fait tout ce que j'ai pu pour mon fils... Je ne comprends pas, il est si gentil...

Avec une telle déposition, c'est sûr, on me relâche demain !

Puis vient mon père, monocorde et sans relief, ne trouvant pas un seul argument prompt à faire pencher la balance favorablement. Qu'a-t-il dit ? C'est bien là le problème ; je n'en ai pas la moindre idée ni souvenir. Un passant dans la rue aurait provoqué pareil impact...

La corde sensible on me la passe au cou le lendemain en appelant Virginie à témoigner. Elle est là, toute menue, tenant bon la barre, me décrivant — charmante — comme « immature », baignant dans une sorte d'adolescence tardive et fantasque, plongé en permanence dans un univers « romantique » peuplé de vestales nordiques et d'orages politiques. Une sorte de « puritanisme païen » compose la toile de fond de ma personnalité, qu'on dresse avec la subtilité d'un portrait-robot. Il faudrait des années pour dérouiller les cerveaux bloqués de ces barbares qui vont me juger...

Et, le coup de grâce, avant tous les autres, vient avec la lecture à haute voix de la lettre que j'adressai à Virginie depuis Villejuif où je lui déclare ma flamme. L'humiliation et la colère me voient serrer les poings

très fort, mon cœur rythmer cette prose intime violée. Je baisse la tête pour qu'elle n'éclate pas. En plus, j'ai une furieuse envie d'aller pisser...

Villejuif, le 17 juillet 2009

Virginie,

Je ne t'écris pas une lettre de martyr politique mais je t'écris pour te déclarer ma flamme depuis l'unité médicale de Villejuif où je suis incarcéré depuis trois jours; depuis ce 14 juillet funeste que je vais devoir payer pendant des années; sinon toute ma vie. J'ai voulu en finir une bonne fois pour toutes mais même ça, je l'ai raté.

Je ne veux pas t'en faire porter la responsabilité mais tu dois savoir ce que je ne suis jamais parvenu à t'avouer : je t'aime. Je n'ai su ni te le dire ni te le prouver. Ma timidité et, je crois, ton indifférence m'ont empêché de te dire tout ce que je peux t'écrire maintenant que je suis certain d'être enfermé un sacré bout de temps. Ta beauté, ton visage si doux, ta voix et ton rire constituaient mon idéal féminin. Mais si j'étais amoureux de toi, j'étais également réaliste. Mes problèmes de santé me désignent comme indigne de procréer — l'intérêt du sang prime sur tout le reste — (...)

Si tu pouvais garder au fond de ton cœur une petite trace de mon souvenir...

Je t'aime...

À l'issue de cette lecture, la belle Virginie, à qui on demande quelques commentaires, laisse tomber froi-

dement son verdict : « Je me sens très éloignée de ce dossier... »

Puis vient Bernard, skin apolitique (ça existe!), condisciple du lycée avec qui je fondai l'association 3B. Son « témoignage » a le relief d'une steppe dont on souhaiterait voir rapidement la fin. Le « rebelle » tonitruant qui scandait les hymnes à la violence a troqué la révolte pour un filet de voix guère viril. Il ne m'enfoncé ni ne me défend, préférant se ménager une stratégie piteuse pour se dégager de tout ce traquenard. On a les potes qu'on mérite... Et mon avocat de me demander le rôle de la section 3B lors de la présidentielle de 2002 (pourquoi pas le poids statistique des pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle dans le vote pour Bayrou?). Ma réponse fuse comme une provocation :

— La section 3B a appelé à soutenir Alain Madelin. C'est d'ailleurs moi qui ai rédigé le courriel de soutien officiel à sa candidature en ajoutant que nous espérons être invités aux prochains cocktails. Et j'ai conclu par le post-scriptum : Mort aux pauvres !

Stupeur de l'auguste assemblée qui conclut sans doute à la folie... alors même que je n'aime rien tant que l'absurde et le non-sens.

L'humiliation devant tant de secrets dévoilés, et d'autres encore, eut l'effet inverse de celui escompté. Là où l'on me suggérait de renoncer à une attitude bravache, à raser les murs et à présenter un dos rond, je fis tout le contraire. Du moins en face de ce « jury populaire » que j'emmerde. Ainsi que les juges.

Les heures se suivent et se ressemblent où je dois encore et encore entendre des témoignages à décharge, à charge, me mettre à poil au sens propre et figuré. Et puis toujours Virginia qui accuse, malgré elle, le calvaire. Et, surtout, vient l'ami Bozo, mon cher complice pendant toutes ces années.

Depuis deux ans, les témoignages de sympathie ont surtout brillé par leur absence. À part des lettres de débiles mentaux qui m'assurent de leur « honneur & fidélité » en dessinant des croix gammées à l'envers, à part ces dingues qui truffent leur prose de fautes d'orthographe, je crois n'avoir pas reçu, ou très peu, la moindre bafouille de la part d'un ancien « camarade ». Et encore moins de Bozo qui, pourtant, a largement profité de mes largesses.

Le voilà appelé à la barre des témoins. Il est sapé en notable, très infatué, un peu bronzé comme après ces séances d'UV qu'il affectionnait. Il a un peu grossi aussi et semble plus maniéré. Et la présidente du tribunal de lui demander les circonstances de notre première rencontre, son propre cheminement, la nature de nos relations.

— J'ai rencontré Maxime par hasard à un apéro militant, il y a quelques années.

— Vous partagiez ses idées politiques ? lui demande la présidente.

— Non, loin de là. Nos parcours sont différents de nature. Il venait du PNFE, un parti néonazi, alors que moi j'étais dans un mouvement baptisé Troisième Voie où l'on ne prône pas le moindre racisme.

— Alors, comment expliquez-vous votre proximité au sein du MNR ?

— Ce sont les circonstances ; nécessité faisant loi, nous avons besoin de bras et je l'ai fréquenté parce qu'il était toujours disponible pour militer. Mais dans le cadre du MNR, qui s'inscrit dans un courant de la droite nationale et non pas de l'extrême droite. En outre, il n'a jamais été un ami mais un militant comme les autres...

Sur le moment et, bizarrement, bien après, j'accueillis le « témoignage » de ce cher bon gros Bozo avec indifférence. À l'infirmerie, j'avais avalé des pilules de toutes les couleurs. Celle-ci n'était pas pire. Dans mon cerveau anesthésié, Bozo n'était rien qu'un humain de plus. Avec ses faiblesses, sa médiocrité, la défense de son propre intérêt, il illustrait cette pauvre humanité que j'avais voulu fuir par deux fois.

Presque dix années après cette « prestation » qui pesa sans doute dans la balance, mon esprit est assez clair pour appréhender à sa juste proportion le cas Bozo, ce « camarade » qui fut à moitié un ami, mais un traître à part entière. Quand j'évoquerai, plus tard, son brillant numéro devant quelques amis, ceux-ci me proposeront leurs « services » pour donner une petite leçon à l'ordure, aujourd'hui « cadre » du Front national, qui peut désormais s'enorgueillir d'une telle recrue.

Journal de prison : *Mardi 8 décembre : Ces hyènes jugeront mes idées, pas mon geste. Je me demande bien comment les « déséquilibrés » qui ont attaqué Delanoë*

et Philippe Douste-Blazy ont été jugés et combien ils ont pris; s'ils ont fait de la taule... Vivement qu'on en termine avec cette mascarade! J'en ai marre d'amuser la galerie...

Depuis deux ans, je croyais avoir tout éprouvé. L'arrestation, les médicaments, la dépression, la prison et son cortège d'humiliations. Avec ce procès, je franchissais un nouveau cap, poursuivant mon chemin de croix (celtique) sous les feux de la rampe, les lazzi de la presse et du populo et les foudres de la « justice ». Oui, justice entre guillemets car, en face de ce jury populaire totalement conditionné par l'air du temps qui n'était pas précisément en ma faveur, je me faisais l'effet d'être figurant dans un de ces procès de Moscou où le justiciable, condamné à l'avance, devait se prêter à la pantomime d'une justice inféodée.

Dans mon journal, sans doute influencé par mes lectures, je mis mon cas en parallèle avec ceux de mes bons auteurs, voyant ma situation comme le prolongement d'une épuration sans fin qui, non contente d'avoir envoyé Brasillach à la mort et Rebatet aux fers, s'acharnait, soixante-dix ans plus tard, sur ma pomme. En prison, la littérature sublime tout. Mais moi, dans mon Journal, je n'écrivais pas de littérature; je me perdais en conjectures, passant en revue le jury que je partageais en « hostiles », « indécis » et « favorables » :

Ils vont me faire le coup de la justice équitable alors même que tous les dés sont pipés. Dans le box des jurés,

j'ai quoi? Mme Michu qui comprend rien à rien. On l'a enlevée de force de devant sa télé pour venir ici. Elle tire une gueule de trois mètres de long dès que j'ouvre la bouche. Pas parce qu'elle comprend ce que je dis mais, justement, parce qu'elle n'entrave rien! Après, il y a la pétasse trentenaire qui passe son temps à tchatter sur le net. Elle doit être du genre socialo qui a voté au second tour 2002 pour Chirac afin de faire barrage « à l'extrémisme ». C'est pas sur elle que je dois compter. Et encore, si j'avais été beau gosse, cette conne aurait peut-être basculé favorablement... J'ai aussi repéré un ou deux bourgeois. Là, c'est même pas la peine! C'est les pires! Ils ont toujours un truc à se faire pardonner, toujours suspects d'être riches, égoïstes, racistes, etc. Alors ils feront dans la surenchère pour m'enfoncer... surtout s'ils ont voté Le Pen à la présidentielle.

De retour à la Santé, épuisé, je devais encore entendre Alpha qui continuait de me prodiguer conseils et encouragements, alors que lui-même avait brillamment saboté sa propre défense en traitant d'« enculé ! » l'avocat des parties civiles. Ce n'était pas l'envie qui me manquait mais la simple raison. Et même si le président de la République avait eu l'élégance de ne pas enfoncer le clou, je me voyais mal considérer l'attaque comme la meilleure défense. À vrai dire, je n'avais pas la moindre maîtrise des événements — c'est le cas de nombreux accusés — mais ce simple argument ne suffisait pas à Alpha qui, au fil des jours, avait endossé la tenue d'avocat conseil.

— Tu leur pisses à la gueule à ces bâtards! Tu leur dis que t'es pas un nazi de ta race! Que t'as jamais brûlé des feufs dans ton four Rowenta! Faut qu'y zimpriment ces enculés! Et puis ton baveux c'est un bouffon, ma parole... Qu'est-ce qu'il leur raconte depuis trois jours?

— Ben, il fait son job, quoi. Il leur raconte que j'étais mal... que je...

— Évidemment qu't'es mal, mon frère! Moi aussi j'suis mal. On est tous mal dans cette société de merde! T'as qu'à lui dire à ton baveux qu'il me prenne comme témoin. J'vais te les retourner les jurés de ta race. Tu m'dis qu'y a des Noirs et des Arabes dans la salle. Moi, j'vais leur dire qu't'es un mec bien...

— Ce serait bien mais la loi, tu sais...

— La loi c'est d'la bouse! J'te l'dis, moi...

Voilà pourquoi, entre autres, Alpha ne fut pas appelé à la barre des témoins...

Le lendemain, le mercredi, est un viol paroxystique mené avec zèle par les experts psys en tout genre (cinq psychiatres + deux psychologues = la tête à Toto) qui défilent avec tout le sérieux et la compétence qu'on leur connaît.

Il faut avoir entendu les « experts » en question, ce cénacle de cancre engoncés dans leur fausse science qui courent les tribunaux pour arrondir leurs fins de mois. Il faut les voir se cacher derrière leur rhétorique tordue, leurs « expertises » absconses. Tout ça pour déballer au grand jour mes secrets les plus intimes. S'il y a du « psychique » là-dedans, c'est mon supplice

devant cette mise à nu, leur « interprétation » de ma vie intime. Là, la notion de pudeur que je croyais avoir perdue en prison descend encore d'un cran. Quant au déshonneur, ces experts pervers en connaissent un rayon. Ma solitude, la tentative de suicide de ma mère lorsque j'étais adolescent, l'interdiction de sortir jusqu'à mes dix-huit ans (pas de soirées, pas de cinoche, pas de piscine, rien !), une scolarité médiocre, *mon* cancer, mon strabisme, bref tout est mis à plat. Et moi aussi. Pour quel résultat ? À la majorité des votes (six contre un), je suis jugé « responsable ».

Tu parles d'un scoop !

Le jeudi, c'est le cortège des experts techniques qui se perdent en conjectures autour des considérations balistiques. Et il faut encore entendre le père Weber, le héros de ce 14 juillet pour m'avoir prétendument empêché de tirer sur Chirac. Alors même, ainsi que je le répète à la face des jurés, qu'il n'a rien empêché du tout, à part de me mettre la seconde balle dans la gorge.

— Et je tiens à remercier Francis Weber pour ce geste altruiste qui me vaut d'être parmi vous aujourd'hui...

Soupe à la grimace du côté de la cour et quelques rires dans le public devant cette manifestation de reconnaissance bien embarrassante pour le preux chevalier que l'Élysée décorera d'une splendide médaille en chocolat.

Pour moi, tout cela n'est qu'un jeu. Si je peux profiter de ce Guignol's Band pour m'amuser un peu, je

ne vois pas ce qui m'en empêcherait. Les jeux sont faits et qu'importe mon comportement, très respectueux néanmoins. Je ne pleurnicherai pas ainsi qu'on me le suggère implicitement. J'ai déjà donné...

Et vient l'ultime épreuve, le dernier jour, celui du réquisitoire. Je joue là les prochaines années de ma vie. C'est véritablement la première fois que je considère avec une telle acuité cette échéance, ce clou du spectacle.

Dix fouilles au moins, la même cavalcade, la même souricière et l'attente dans la cage en dessous de la salle de tribunal. Mon cerveau lutte contre la nervosité que prodiguent de telles circonstances, mais il combat aussi l'extrême fatigue.

Mais le pire, ce n'est pas ce chemin de croix chaque jour répété, c'est le jury, cet aréopage de médiocres, de mongoliens plastronnés, étouffant de leur propre componction. Devant ces tronches renfrognées à l'œil « vigilant » défilent quarante années de séries américaines, de « Votre Honneur » à qui on promet la Vérité en jurant sur la Bible. C'est aussi trente années d'« antifascisme » martelées jour et nuit sur les ondes, dans leurs magazines, leurs pauvres cerveaux. Et c'est entre les mains de ces cons-là que repose mon sort !

— Qu'est-ce que vous lisez en ce moment ? se permet un des débiles concernés qui n'a pas ouvert un livre depuis trois décennies.

— Je lis *Une certaine idée de l'Europe*, d'Alain de La Herse..., je répondis en prétendant jouer le jeu. Et

l'abruti de noter scrupuleusement ma réponse ; alors que le titre et l'auteur ne sont ni plus ni moins que le fruit de mon imagination féconde.

D'autres questions du même ordre suivent auxquelles j'apporte le même type de réponses. Dans de telles circonstances, nul ne peut imaginer que je me moque souverainement de tout, que je méprise à ce point ces mutants enragés. Et l'un d'eux de pousser le grotesque jusqu'à singer quelque psy ou sociologue jargonneur.

— Qu'est-ce que vous pensez de la « différence » ?

— Quand je vous regarde, j'en suis un fervent défenseur...

Un mitraillage en règle de questions idiotes précède l'intervention de l'avocat général — une autre peinture, heureusement — qui doit clore cette semaine, et le reste de ma vie.

« Le passé de l'accusé est un roman d'apprentissage entre le soleil rouge de sa célébrité scandaleuse et le soleil noir de sa mort », lance avec emphase l'avocat général Philippe Bilger, qui met son grand talent et son cheveu sur la langue au service d'une « plaidoirie » plutôt que d'une accusation. D'ailleurs, les journalistes s'étonneront d'une telle empathie de la part d'un procureur. Moi, devant la description presque flatteuse de ce destin « sulfureux », j'en suis presque à me prendre au sérieux. Et si j'étais vraiment un personnage de roman ? Ou bien une sorte de Brasillach ou Rebatet, bref un tricard de l'épuration ?

Non, Bilger dément cette hypothèse en déclarant

que mon engagement est avant tout une « appétence puérile pour l'interdit ».

— Si on veut me faire dire que c'est son extrémisme politique qui est responsable de l'acte, c'est absurde. Ce n'est pas le militant qui disjoncte, c'est l'être humain qui a un grave malaise. Quant à la cible, elle n'avait guère d'importance.

Je confirme en répondant que j'aurais tout aussi bien tiré sur Jospin ; ou même Jean-Marie le Pen.

— Ç'aurait été encore mieux, ne puis-je m'empêcher de fanfaronner. Un militant d'extrême droite qui tue Le Pen, ç'aurait été pas mal, c'est vrai...

La grande humanité de Philippe Bilger contrebalancera une semaine d'humiliations, de trahisons, d'hostilité et de bêtise crasse de la part des jurés. Il sera le seul à chercher à comprendre *réellement*, à passer aux rayons X la signification de l'acte et surtout à poser la prépondérance de la volonté de suicide. Les journalistes dont je lirai ultérieurement les comptes rendus lui reprocheront d'ailleurs amèrement d'avoir exercé au mieux son métier. Et l'on ne sera jamais très loin, dans ce cher *Nouvel Observateur* notamment, d'évoquer sa « mansuétude » plutôt que son professionnalisme.

C'est vrai qu'il me tendit de belles perches auxquelles me raccrocher ; assez intelligent pour avoir saisi que je répondais toujours à la bêtise et à l'attaque par la provocation, sinon par la sincérité. Que j'avais cette propension à scier la branche sur laquelle je reposais, plutôt qu'à me raccrocher au tronc.

Là où d'autres m'auraient ressorti *Mein Kampf*, le

PNFE et les croix gammées, Bilger se contente, lui, d'évoquer mon mal de vivre, une vie de grisaille à peine éclairée par des soleils trompeurs. Le réquisitoire de Bilger fut brillant, comme l'homme, reposant toujours sur la recherche de la vérité, par-delà tous les préjugés de l'époque, les pauvres bégaiements de l'histoire. Pour la première fois, mon destin insignifiant rencontrait un lyrisme à sa mesure...

Je passe les quatre heures de délibéré dans les recoins de mon âme. Cela ne veut pas dire grand-chose, et cela veut tout dire. C'est le supplice ultime. Les gendarmes qui me gardent et ont entendu Bilger ont été convaincus par ses argumentations. Ces braves mecs oublient leur uniforme et ma condition pour m'instiller un peu d'optimisme en me disant : « Ne vous inquiétez pas, vous allez bien vous en sortir. » On papote simplement et ils mettent leur expérience des prétoires à ma disposition. Ils connaissent à peu près l'échelle des peines et l'impact psychologique des arguments. À les entendre, c'est du six à huit ans de réclusion ainsi que l'a requis Bilger. Pas de quoi se ronger. Avec les deux ans de préventive et les remises de peine, pas de peine de sûreté automatique, je ressors dans trois ans...

— Accusé, levez-vous !

Je m'exécute...

— La Cour après avoir délibéré, bla bla bla... La Cour vous condamne à *dix* années de réclusion.

Sans doute ai-je blêmi et même un peu défailli. En tout état de cause, le verdict, malgré mes sombres prévisions des jours précédents, me cueille sec et me laisse sans voix. D'ailleurs, nul ne me demande de commenter cette ignominie que je dois à quelques bons amis et à ce jury qui, effectivement, a préféré protéger la démocratie de mes funestes idées plutôt que de me lâcher la grappe.

Dix ans ! Même les gendarmes sont sur le cul. Et n'hésitent pas à me témoigner une sorte de compassion.

De retour dans la souricière, les autres fonctionnaires seront au diapason. Tout le monde s'accorde à trouver excessive cette peine qui m'engloutit définitivement dans le désespoir. J'ai pris dix ans pénalement mais aussi *physiquement*.

— Oh ! Maxime ! Combien ?

— Dix ans...

— Désolé mon frère... Essaie de pioncer...

À la Santé, quand on est dans sa cellule, c'est par la fenêtre qu'on communique. Ce soir, Alpha n'a pas insisté... il connaît la musique

La musique en question, c'est une sorte de requiem pour un fou, une note lancinante jouée sur un hautbois sinistre qui me cloue au pieu. Je croyais avoir tout vécu de ce qu'un homme normal peut vivre, mais là c'est la cerise *et* le pompon. Je suis physiquement et moralement à bout, sans la moindre révolte ni colère. Je suis un mort vivant... mais cela ne m'empêche nullement de bouffer comme un ogre avant de sombrer dans le sommeil du « juste ».

Bingo!

I see a red door and I want it painted black
No colours anymore, I want them to turn
black
I see the girls walk by dressed in their
summer clothes
I have to turn my head until my darkness
goes

THE ROLLING STONES, *Paint it Black*

Quand le surveillant ouvre ma cellule et pénètre à l'intérieur, des cartons plein les bras, j'ai compris. C'est l'heure et le jour de mon transfert à la prison de Val-de-Reuil.

Nous sommes le 16 septembre 2005. Neuf mois ! Il leur a fallu neuf mois pour se décider à me « lâcher » pour une autre cage, une autre taule, plus civilisée d'après ce qu'on dit. En tout cas, là-bas, je pourrais me remettre aux études, passer un BTS... De quoi tuer le temps pendant quelques années.

— Alors, ça y est cette fois, c'est bon ? Je peux

faire ma valochette pour Val-de-Reuil? j'interroge le surveillant.

— Je n'ai le droit de rien dire. Tout ce que vous pouvez savoir, c'est que vous allez où vous avez demandé à aller, répond-il avec des airs de comploteur comme s'il me refilait une lime dans un gâteau pour que je m'évade.

Kafkaïenne administration qui me presse de paqueter dans l'heure trois ans de ma vie au creux de cet enfer alors que cela fait neuf mois que j'ai déposé ma demande de transfert. Alors je m'exécute, mais sans enthousiasme excessif. C'est quand même pas la quille! Après tout, je quitte un naufrage pour un autre. Il n'y a pas de quoi sauter au plafond...

Mes bouquins et mes fringues, voilà tout ce que j'emporte, laissant entre ces murs un peu de moi; en tout cas trois années de ma jeunesse que je ne retrouverai pas.

Je range sans fébrilité, mais sans regret. Bien sûr, recroquevillé dans ce cocon, j'étais à l'abri du reste du monde, pris en charge. Et puis j'avais noué quelques liens que seuls ceux qui ont fait de la taule peuvent concevoir. J'étais le dernier à rester quand tous les autres avaient fait leur temps. Alpha, parti depuis des mois comme les autres, les meurtriers et les psychopathes, mes compagnons d'infortune remplacés par d'autres qui me voyaient comme « l'ancien ».

Je n'ai personne à qui faire mes adieux à part Béatrice, ma douce Béatrice qui atténua tant la torture.

Pas de bol, c'est son jour de congé...

Je quitte la Santé comme je l'ai trouvée. En camion cellulaire, menottes aux poignets avec une voiture pour ouvrir le cortège, une autre pour le fermer plus deux motos. Et c'est parti. On traverse Paris à fond mais j'ai tout loisir de voir un peu l'été finissant dans la plus belle ville du monde ; de voir les filles bronzées, légères dans leurs robes d'été qui, à la lueur d'un rayon de soleil vicelard, révèlent leurs formes. *A priori*, seules les cloisons du bahut cellulaire me séparent de cette vie. Là est toute la tragédie d'un taulard de longue peine. Regarder la vie sans avoir le droit d'y toucher...

Le *Paint it Black* des Stones passe en boucle dans ma tête depuis des années comme un écho à mon drame, et sublime la noirceur qui investit tout en moi. Si la prison est école de sagesse pour certains, pour moi c'est la confirmation de la révolte ; et les dix piges que le jury m'a infligées me restent en travers de la gorge...

On sort de Paris sirènes hurlantes pour rejoindre l'autoroute A6. Et je découvre que ladite autoroute est déserte. Pas une bagnole à l'horizon dans le sens Paris-Province, le long ruban d'asphalte pour nous seuls. J'interroge l'escorte qui me confie l'incroyable : pour prévenir toute action commando destinée à me libérer, ils ont bouclé plusieurs kilomètres de l'A6 ! Je sais, c'est vous qui payez mais c'est moi qui trinque ! On est quittes...

Quand je vois le panneau « Fresnes » à travers les grilles, mon cœur fait un bond. Les enfoirés ! Ils m'expédient dans le pire du pire ! Fresnes, c'est la hantise des taulards. C'est l'Alcatraz français. Là où règnent les bandes, où tu te fais dessouder pour un oui ou un non. Fresnes, c'est la jungle, le plus fort taux de suicide avec Fleury. S'ils me mettent là-dedans je suis mort !

Je commence à défaillir, à interroger l'escorte, un homme et une femme. « Non, vous inquiétez pas, on va bien où vous avez demandé... » Toujours ce vocabulaire codé pour ne pas enfreindre le règlement. Pourtant, lorsque le cortège quitte l'autoroute déserte pour la bretelle « Fresnes », c'est la panique. Je hurle :

— Vous me baladez ! Vous m'emmenez à Fresnes ! Vous me mentez !

— Puisqu'on vous dit que non ! insiste l'escorte. C'est juste un crochet...

L'angoisse s'estompe quand on ressort de Fresnes pour revenir sur l'autoroute. Et là, pour la première fois depuis trois ans, je peux voir défiler un paysage sans murs, goûter à la nature qui glisse le long de mon imagination. Quel bonheur amer mais quelle joie quand même ! Le spectacle de ces chevaux qui galopent dans le soleil bas de l'été qui s'en va m'émeut comme si je découvrais la vie...

Au beau milieu des champs normands, un mur d'enceinte cerne des bâtiments propres. Le centre de

détention de Val-de-Reuil a été construit en 1989. Par rapport à la Santé, c'est un club de vacances. Et l'intérieur ne dément pas cette bonne impression lorsque je découvre que ma cellule ressemble davantage à une chambre d'étudiant qu'à une geôle du XIX^e siècle. Tout est clair et propre. Quant au directeur, il m'accueille avec une humanité dont je n'avais plus la moindre notion. C'est pas le Ritz mais c'est déjà plus la Santé...

La philosophie carcérale a ses concepts, comme toutes les théories. Et Val-de-Reuil obéit à une logique qui veut que ses détenus soient là pour être réinsérés, préparent l'« après ». En plus, comme le postulat est de dorer la cage, les détenus peuvent déambuler à l'étage de vingt-cinq cellules, ouvertes tout le jour. Et les bons de cantine offrent une variété infinie de friandises.

Quelques jours passent, consacrés à la préparation de mes études d'expert-comptable, me rendant chaque jour dans une salle de cours en compagnie d'autres détenus qui, comme moi, escomptent bien se refaire une virginité et rentrer dans le rang. Des mecs de banlieue essentiellement, et des « gaulois » — dont un universitaire et quelques autres « intellectuels ». Et puis M. Tout-le-Monde, le petit gros sympa, ancien gendarme débonnaire ou voisin de palier dont tu apprends, au fil du temps, qu'il est là pour viol sur mineur, massacre sordide ou pire encore. C'est lui le petit gros des statistiques : le « pointeur », le cinglé qui a mélangé ses pulsions aux fantasmes glauques d'Internet. 70 % de la taule française est peuplée de

ces types... dont certains finissent par se suicider ici, à Val-de-Reuil. Car ici, avec mes dix ans, je suis un petit bras quand tous les autres en ont pour vingt, trente, perpétuité...

Quant à mes états d'âme, ils sont noyés dans le flot de cachetons que j'absorbe jour et nuit. Avec l'apport en calories dispensé par les bons de cantines pléthoriques, cette chimie voit ma silhouette s'épaissir à vue d'œil. J'étais maigre et efflanqué, me voilà désormais boudiné dans une mauvaise graisse qui accuse ce côté passif, larvaire dont je ne parviens pas à me défaire. C'est ma rage contre moi et les autres qu'on bride à grand renfort de molécules. Cette rage m'a amené là où je suis mais pour tant d'années que rien ne justifie. Ma révolte est toujours là, sourde et terrible malgré ma « bonne conduite ». La taule, même « humaine », c'est de la taule et si je dois m'en prendre à moi, je peux aussi désigner ceux qui ont décidé de prolonger le calvaire. J'ai pris dix ans, une éternité...

L'ambiance est « normale ». Pas de tensions comme lorsque je suis arrivé à la Santé. L'événement a trois ans maintenant; il n'a plus d'impact affectif et spectaculaire. Je suis relativement peinarde, taulard modèle et camarade réglo.

L'idée de la formation en prison présente pour tout le monde des avantages : pour la pénitentiaire, c'est voir les détenus se tenir à carreau. Pour nous, c'est tuer le temps intelligemment en s'ouvrant des perspectives à la sortie. Moi, quand j'aurai décroché le BTS en question, je peux espérer un poste dans une

administration. On est loin du destin orageux que ma jeunesse exigeait de moi, mais j'ai déjà payé pour savoir que la vie n'est pas un roman. J'ai soif de « normalité », voire de neutralité. Ce n'est pas à la prison que je dois ce retranchement mais à la dépression, cette leçon de lucidité, cette solitude entre le *moi* et le *je*, ce nombrilisme qui te tue ou te remet en question.

La prison, pour ce qui me concernait, demeurait un gâchis qui me confortait dans mes convictions. Non plus des convictions politiques ou idéologiques, mais « philosophiques ». Ne riez pas ! La prison est le meilleur cours de philo qu'on puisse imaginer. Mais pas pour tout le monde : on a vu des fauves ressortir en agneaux mais plus souvent le contraire. Moi, j'avais troqué la haine pour une sorte de détachement à l'endroit de mon époque, convaincu que celle-ci n'était pas fondamentalement la cause de mes dérives. J'aurais été le même sous Louis XVI, Napoléon III, Casimir Perier ou Paul Reynaud. Selon les circonstances j'aurais été anarchiste *ou* nationaliste. Révolté quoi qu'il en soit.

Désormais, mon « insoumission » ne désignait plus la politique comme cause, mais la « modernité », c'est-à-dire un cycle historique, social, humain, universel, global contre lequel quelques pauvres idées anachroniques et « réactionnaires », ou révolutionnaires, ne pouvaient rien.

Dès lors, la mutation qui s'était opérée en moi bien avant que je veuille en finir me confirmait la volonté

de vivre l'imaginaire de mes livres, de me retirer, de me mettre en marge du temps et des hommes. Ce n'était guère de la sagesse mais plutôt une lassitude. Moi jadis si peu individualiste, et même stigmatisant l'individualisme comme le pire mal de notre époque, je m'érigeai bientôt en asocial sans nuance aucune, ne trouvant plus de vertu dans la moindre société ou microsociété. J'avais en équilibre sur ce fil entre le néant d'un côté et un vague espoir de l'autre, faisant « comme si » pour maintenir un semblant de lueur dans les ténèbres qui m'accablaient. La vie en taule, je la subissais — comme nous tous — sans rien attendre, fondamentalement du dehors. D'ailleurs, la date de sortie se comptait en années...

À mon étage une sorte d'équilibre s'est instauré parmi les détenus de ma « classe », et même avec les plus anciens. En tout cas, les rares tensions trouvent vite une solution, un désamorçage. D'autant plus vite que la plupart des détenus, je le rappelle, sont ici pour des affaires de « mœurs ». Pas des voyous donc, mais des pointeurs, des pervers, victimes (et coupables) de leurs pulsions. Cette compagnie n'est pas très en accord avec la morale, mais en taule la morale on s'en fout. En tout cas, il vaut mieux faire sa peine avec ces types-là plutôt qu'avec de vrais barges.

Manque de bol, voilà qu'on nous en envoie un de Fleury. Un mec de cinquante balais (presque vingt-cinq ans de cage en trois fois) qui, non content de tuer dehors, tue également en prison; son codétenu en l'occurrence, qu'il a trucidé à la fourchette. Pour-

quoi on nous le refourgue ? Aucune idée. Ce sont les arcanes de la pénitencière.

Cent kilos à vue d'œil pour presque deux mètres. Et la tronche de l'emploi. Le gars est originaire du Nord ou de l'Est. En tout cas, il a un accent à couper au couteau. Comme ses multiples victimes. On voit tout de suite la dangerosité du mec à l'attitude des matons. Quand ils rasant presque les murs et se mettent à quatre pour escorter le phénomène, c'est sûr, c'est du lourd.

En croisant son regard quand il arrive, on sent déjà la bête. C'est un bleu injecté de sang. Là, ce n'est plus la racaille de banlieue, c'est la France profonde déjantée. L'enfance dans la casse du paternel, la gnole à 90 degrés dans le biberon depuis des générations et les mêmes tabassés qui se tapent les frangines, c'est peu ou prou le parcours du « Gros », le surnom qu'il trimbale de prison en prison depuis presque trois décennies.

— Moi, j'aime bien Chirac, me lance-t-il impassible, planté devant moi, le premier matin où on se retrouve à la promenade.

Ma surprise repose sur deux postulats. Pourquoi ce monstre vient-il me voir ? Et pourquoi est-il sympathisant UMP ?

Je ne trouve aucune réponse ni réplique intelligible à sa profession de foi.

— Pourquoi t'as voulu tuer Chirac ? insiste-t-il, toujours impassible avec son accent à la con.

J'aurais pu trouver quelque chose, détourner le

sujet pour désamorcer la tournure. Tout ce que je lui sors c'est :

— Pourquoi t'as tué ton codétenu à la fourchette ?

Là, le « Gros » me regarde sans expression, sans mot dire. Et puis, calmement :

— J'aime pas les gars qui aiment pas Chirac.

Le Gros tourne les talons et s'en va marcher. La confrontation des idées en reste là mais lui, j'en suis persuadé, n'en restera pas là. Ce dingue vient de me menacer, et pour la première fois je suis confronté à un vrai danger. Comment me sortir de là ? M'en remettre aux matons ? Pas le genre de la maison. En parler autour de moi ? Pourquoi faire ? Il n'y a que des pointeurs. Et puis, la prison en vrai, ce n'est pas du cinéma. Ce n'est pas *Un prophète*, la bande de Corses qui te protège et les voyous d'honneur. En prison, c'est comme dehors, dès que ça sent mauvais, tu es seul.

Il y aurait bien Christian, l'unique vrai voyou « à l'ancienne » de cette taule, mais l'estime qu'il semble me porter repose aussi sur le fait, je crois, qu'il a constaté que j'étais « correct ». Cela signifie beaucoup de choses en prison. Et notamment que, si tu es un mec « correct », tu peux régler tes problèmes tout seul.

L'après-midi, dans la salle de cours, je n'avais plus la sérénité des précédents mois. Non pas la peur au ventre mais une inquiétude lancinante m'interdit toute forme de concentration. Si le Gros a décidé de m'emmerder, je ne vois pas ce qui pourrait l'en empê-

cher. Ce psychopathe n'a rien à perdre, mais moi, si. Décidément cette affaire Chirac m'aura bien pris la tête...

— Méfie-toi du Gros, me confie Christian, qui a déjà de la bouteille, le lendemain à la promenade.

— Mais, comment tu sais qu'il m'a embrouillé... ? je demande effaré.

— J'ai vu son manège hier. J'ai vu qu'il te cherchait. Je l'ai croisé en centrale il y a quelques années. Il a fait la même chose avec un jeune qu'il avait dans le pif. Si tu le déchires pas le premier, c'est toi le prochain sur la liste...

— Le prochain quoi ?

— Le prochain macchabée, mon pote...

Dans une vie comme la mienne, on croit toujours que le pire est derrière soi, mais le charme des longues peines tient précisément aux impondérables, aux risques d'accident. C'est comme la route. Si tu fais cinquante bornes, tu risques moins que si tu en fais cinq cents. CQFD. En plus, la seule alternative, selon Christian, c'est de tuer le Gros avant qu'il me tue. Le cauchemar dans toute son horreur ! Soit je le tue et je prends perpette, soit il me tue et on n'en parle plus. La mort ou perpette... Il va falloir vivre avec ça au creux du bide.

Dorénavant, j'écourte mes promenades, faisant à peu près tout pour ne pas croiser le chemin du Gros. Heureusement, il n'est pas affecté au même quartier que moi et sa cellule est séparée de la mienne par un bâtiment et je ne sais combien de sas de sécurité. Mais

en prison, si tu veux tuer c'est toujours possible. C'est juste une question d'organisation et de temps...

Pour échapper à l'idée du Gros, je bosse mes cours et je commence à lâcher un peu les médicaments. Non pas que je me sente mieux mais j'ai décidé de remonter la longue pente. Je dois faire face, ne plus me reposer sur ces attelles chimiques. Et les insomnies succèdent à ce sommeil artificiel dans lequel je me suis plongé des années.

— T'as réfléchi à Chirac ?

C'est le Gros. Encore lui ! C'est surréaliste, cet acharnement...

— Réfléchi à quoi ? je lui demande énervé tandis que je continue à marcher dans la cour où, évidemment, tout le monde regarde ailleurs. Tout le monde sauf Christian.

Alors le Gros me suit, en accélérant quand j'accélère. Puis je m'arrête de marcher.

— Tu veux quoi, Gros ?

— J'veux pas que tu fasses du mal à Chirac. Chirac, je le regarde tous les soirs aux Guignols et je le trouve bien sympa...

Parce que le Gros, c'est pas seulement un meurtrier, c'est aussi un sentimental *et* un débile profond convaincu que la marionnette de Canal + c'est son copain, comme Gros Nounours. Et c'est sur moi que ça tombe !

— Écoute, Gros, Chirac va très bien. D'ailleurs, il est tous les soirs à la télé. Et je ne lui ferai plus de mal, d'accord ?

— T'as intérêt... Je te regarde, tu sais...

Le Gros pouvait m'emmerder ainsi des semaines avant de décider sur un coup de tête de me faire la peau. J'ai vécu dans cette perspective en me préparant à l'éventualité muni d'un objet « contondant » glissé dans la couture de mon futsal. Pas question qu'on me repasse sans bouger. Et tant pis pour les conséquences...

Pendant dix jours, le Gros, bien que surveillé par les matons, est venu répéter dans la cour son même manège. La pénitencier me fit demander si j'avais une requête à formuler. « Négatif », signifiai-je.

J'ai passé des années sans pratiquement parler. Ce n'est qu'après que j'ai pris conscience de cet emmurement. Parce qu'on me l'a dit. Je ne m'épanchais guère qu'en compagnie des confesseurs « professionnels » qui sont à la prison ce que le curé était aux bigotes. Mais moi, je ne me trouvais aucune culpabilité. À part celle d'avoir tiré sur un homme — président de la République de surcroît. Moi qui avais si longtemps prôné et pratiqué la violence comme mode politique, je traînais cet acte comme un boulet. Et, consciemment ou pas, chacun des détenus venait chaque jour, au détour d'une rare conversation, me rappeler que j'étais « l'homme qui a tiré sur Jacques Chirac ».

Certes, Val-de-Reuil, prison « modèle », fonctionnait bien. Du moins, contrairement à la Santé, ici il y avait le chauffage, des canalisations en bon état, et

on ne voyait pas les blattes ou les rats courir le long des coursives. Je n'étais plus enfermé dans une cellule moyenâgeuse vingt heures sur vingt-quatre et je pouvais même déambuler dans le couloir. Quant à ma piaule, elle avait tous les agréments d'une chambre de bonne parisienne, et certains avaient tout loisir d'accéder à leur ordinateur. Val-de-Reuil, c'était la taule trois étoiles, le meilleur moyen, avec les médocs, de tenir un type tranquille vingt ans. Mais quand tu surprenais le type en question en train de mater sur son écran une scène de viol collectif extraite d'un fichier pour dégénérés, alors l'horreur te saisissait. D'abord parce que tu prenais conscience que tu devais partager le même sort que ce genre de personnage et ensuite parce que tu constatais que, malgré de lourdes peines, les pédophiles, les pervers violents ne renoncent pas à leur avilissement. Pas besoin de chercher au CNRS des théories compliquées pour comprendre que la prison n'agit pas le moins du monde sur ces cas « cliniques ». Dès qu'il ressortira, au bout de dix ou vingt-cinq ans, le tortionnaire recommencera d'autant plus facilement qu'il aura eu le temps de nourrir, dans l'indifférence de la pénitencière et la complicité de ses « pairs », son vice. Ces gens-là s'échangent les images d'horreur comme de vulgaires philatélistes se refilent quelques pièces rares. Ils baignent dans leur « normalité » à l'écart de la société. Quelques-uns vivent hantés par leurs crimes, mais la plupart se masturbent des années au souvenir de leurs exploits... et font souvent des détenus

« modèles » qu'on relâchera en conditionnelle pour « efforts de réinsertion ».

Mon Journal de prison dans lequel je consignais ces « réflexions » égrène des jours, des semaines, des mois, des années qui se ressemblent. Désespoir et révolte en sont les maîtres mots, le leitmotiv monocorde qu'aucun événement n'ébranle jamais, sinon virtuellement à travers la télé de merde.

La télé, l'autre drogue du taulard, me maintient dans l'état du Français moyen « libre ». C'est vous dire si le Français moyen, l'Occidental est con pour aller se coller les mêmes chaînes qu'un taulard ! J'accumule des heures, des nuits et des jours de conneries. Les cultureux d'Arte, les branchouilles de Canal, les beaufs d'un peu toutes les chaînes. J'attaque avec téléachat et les cours de cuisine ; je me tape William Léthargique et enquille avec la météo, je sombre dans la débilité abyssale des programmes pour enfants et un reportage sur la cueillette du pavot en Afghanistan. Je zappe sur la sexualité des seniors et des pingouins pour me retrouver en compagnie d'un pédé bricoleur en salopette qui m'explique comment monter... une étagère. Et, puis, en fin de journée, c'est le concours des mauvaises nouvelles, la compétition des vulgarités, des jeux et des pétomanes. On me livre pêle-mêle un tsunami en Thaïlande, des élections cantonales dans un bled paumé, les états d'âme de la mère Béart, les flatulences de la télé-réalité, les petits soucis d'Ingrid Betancourt et une révolution dans le

Trouducustan. Pour le reste, consultez votre *Télé 7 Jours*, c'est la même chose qu'il y a dix ans...

La rumeur enflait de jour en jour autour du Gros et moi-même. L'idiot du village aux mains couvertes de sang nourrissait une véritable obsession dont j'étais l'objet. Mais ces bouffées délirantes ne s'exprimaient pas concrètement — du moins ne hurlait-il pas comme un possédé dans sa cellule, ou je ne sais quel barnum du genre. Il se contentait désormais de me fixer de loin au cours de la promenade. Sans un mot, isolé dans sa folie, il me suivait du regard, inexpressif, et même songeur. La pénitencière, prévenue de la rumeur, lui avait refile une dose de calmants mais elle ne pouvait guère plus. Rien ne justifiait qu'on l'expédie au mitard ou à l'infirmerie tant qu'il n'avait pas « bougé ». C'est un peu comme dehors quand les flics t'expliquent qu'ils ne peuvent intervenir qu'*après* le meurtre ou le viol...

J'avais cette épée de Damoclès pendue au-dessus de moi que je tentais d'exorciser en ayant toujours ma lame à portée de la main. La lame en question consistait en un morceau de peigne sur lequel étaient fixées deux ou trois lames de rasoir. L'arme de fortune pouvait, sinon tuer, du moins bien entamer les cent kilos de barbaque de l'autre dingue. Car, même s'il était régulièrement fouillé, je ne doutais pas qu'il trouverait un moyen de passer lui aussi une fourchette, une autre lame ou quelque autre argument.

Cette logique infernale me propulsait dans le pire des scénarios, dans cette dramaturgie carcérale qu'on

aime tant voir au cinéma. Mais je n'étais pas Edward Norton et Val-de-Reuil n'était pas Saint Quentin USA ou Alcatraz. En prison, même dans les prisons « new look » ouvertes et « sympas », la loi du plus fort est toujours la meilleure. C'est l'humanité à l'état brut. Qu'importe que les matons et les profs t'aient à la bonne puisque ce ne sont pas eux qui règnent. En outre, mon curriculum vitae ne plaidait pas en ma faveur auprès de la grande majorité des détenus. Un « néonazi » noyé dans une foule d'Arabes et de Noirs, c'est pas exactement le pied...

Mon Journal, cet outil dérisoire destiné à « extérioriser » mon enfermement — mais à l'accuser le plus souvent — illustre parfaitement mon état d'esprit à l'époque du Gros.

Je n'ai pas peur du Gros. J'ai peur des conséquences, du mitard, de l'annulation des permes si j'en bénéficie un jour. Et quid des remises de peine si je me retrouve dans une bagarre ? Des mecs m'ont répété que le Gros me ferait la peau tôt ou tard. Je n'ai pas bronché. Le Gros ne parle jamais... Ils ne font qu'exprimer leur désir de me voir salement amoché mais ils n'ont pas les c... de le faire. Christian regarde tout ça du coin de l'œil mais il n'interviendra pas. C'est pas ses oignons et il n'a pas plus intérêt que quiconque ici à se mêler de mes affaires. Je ne peux pas lui en vouloir. Il ne me doit rien... Je suis à bout de nerfs, tendu comme un arc. Mal partout (...).

Un soir, le Gros a piqué une crise de démente dans sa cellule. Pour je ne sais quelle raison, Canal + n'avait pas diffusé les Guignols. Il en a conçu une véritable haine, sans me désigner nommément comme responsable, cassant tout ce qui se trouvait à portée de sa main. À tel point que la pénitencière le mit en HP quelques jours en observation. Un sursis pour moi qui n'avais plus à craindre chaque fois que j'étais en promenade. À ceci près que Radio-Taulard (cherchez pas sur la FM, c'est une radio très privée) fit des gorges chaudes de ce rebondissement en faisant courir le bruit que le Gros avait promis que, dès qu'il ressortait, ce serait ma fête.

Et ce fut précisément ma fête. Non pas que le Gros parvînt à me choper mais parce qu'il fut transféré.

Après maintes vérifications, paperasseries consultées et coups de fil passés, la pénitencière finit par s'apercevoir qu'on avait expédié à Val-de-Reuil le Gros au lieu d'un vague trafiquant de drogue qui portait le même nom. Le quiproquo ne fit rire personne. À part moi désormais...

Journal de prison : Septembre 2007. Deux ans ici. J'ai eu trente ans en mai dernier. Happy birthday! Quelques suicides autour de moi mais toujours pas le mien... Ils ont beau ripoliner la cage, c'est toujours la cage! J'ai mal partout dans le dos. Les tensions du dehors se répercutent sur le squelette. Leurs médocs noient le stress mais ne l'éliminent pas. Toujours les mêmes angoisses. Les cours passent le temps, mais

qu'est-ce que je ferai une fois dehors? En tout cas, je quitterai la France définitivement. Qu'est-ce que je dois à la France? Une éternelle incarcération : dans la famille, à l'école, au collège et en prison. Ne manquerait plus que l'armée, et ce serait complet! Je partirai pour l'Irlande probablement, un désert de lacs et de landes et des filles rousses. Des pubs perdus au bout du Connemara et l'Atlantique déchaîné pour seul horizon. Mais il y a quelque chose de mort en moi. Même ce projet, je n'y crois pas vraiment. Partir n'est pas le plus difficile, c'est de vivre encore des années avec ce deuil de moi qui me semble surhumain. Au parloir, je donne le change à la famille mais je crois bien que personne n'est dupe. Ici, c'est lourd. Je suis entouré de pointeurs. Le pire c'est que ce sont eux les plus sympas...

Oui, deux ans... Deux années résumées en quelques pages ne reflètent pas la torture psychique. D'autant que, au cours de ces deux années, je diminue les doses de médicaments jusqu'à m'en sevrer totalement. Et là, il n'y a plus le moindre filet de sécurité pour parer à ma chute.

La métamorphose est lente mais effective. Je ne tiens plus en place, secoué de tics nerveux, et d'une frénésie physique et intellectuelle. Alors je lis, je dévore des dizaines de livres sur tous les sujets, je m'ouvre l'esprit pour passer les murs de cette prison. J'engloutis tout ce qui me tombe sous la main qui autrefois me serait tombé des mains. Je galope avec Gallo, j'embraye avec Debray et cale à Pascal. Puis

s'amène Simenon. Je craque sur Kerouac, me ronge les sangs chez Sagan et m'avale un Chateaubriand. Je prie Drieu, deviens sénile avec Céline, prudent avec Proudhon et sur mes gardes avec Kierkegaard. Je m'attelle à Attali, pousse jusqu'à Proust et m'envoie un BHL. Bref, je lis donc je suis, épuisant tout de Hayek jusqu'à Tocqueville, de Rabelais à Sollers.

Et puis je me remets au footing. En voyant courir chaque matin Jean-Marc Deperrois¹ je décide de libérer les tensions, évacuer ces tonnes de toxines que je trimbale depuis tant d'années. Pendant une heure, chaque jour, je me shoote à l'endorphine...

C'est dans ce contexte que je fais un peu mieux connaissance avec Christian, un solitaire. Quarante-sept ans dont vingt-sept en prison. C'est le voyou à l'ancienne — un braqueur —, carré et droit, plutôt taiseux, le gonze que même les racailles ne vont pas chatouiller. Deux mètres de muscles et cent kilos de révolte, ça calme.

Oh ! le personnage ne s'est pas ouvert comme ça du jour au lendemain. En prison, les copains c'est comme les filles. Tu rêverais d'en avoir mais c'est impossible, ou presque. Son histoire, il me la contera sur des années, levant un peu plus le voile au fil du temps, tandis que nous nous retrouvons autour de notre intérêt commun pour les livres et le footing. Si rien ne me destinait à finir là, lui non plus.

1. ... qui a pris vingt ans pour avoir empoisonné un enfant à la Josacine (erreur judiciaire, semble-t-il, ou du moins gros doute).

Christian était né une cuiller d'argent dans la bouche. Fils d'industriels suisses, mais très tôt rebelle sans cause, il s'en trouvera une décisive : l'anarchie. Et il mettra ce principe en actes, devenant braqueur professionnel et taulard par la même occasion. Si j'eus jamais la tentation de virer vraiment anar et voyou, les confidences, sur le tard, de ce type bien m'en dissuadèrent définitivement.

Je remontais doucement la pente, brillant en cours, couvert d'éloges par mes profs d'anglais, de culture générale ou d'informatique. Et retrouvant ma verve provocatrice. Notamment au détriment d'une prof de comptabilité, la cinquantaine rugissante, seins au balcon, regard de braise mais pochtronne et fière de l'être. C'était une bombe mais une bombe soixante-huitarde, grande lectrice du *Monde* et très anti-Brunerie, qui me mettra ses jambes dans les roues quand je voudrai monter une cinémathèque dont la programmation n'aura pas l'heur de lui plaire. À la filmographie des Monty Python et de Mel Gibson, la gauchiste aux gros seins m'opposera quelques nanars intellos; du cinéma « d'auteur » plein de grognasses à cheveux gras, et des films kurdes sous-titrés en allemand. En prison, on a vraiment besoin de ça !

Mme Sans-Gêne nourrissait à mon endroit des *a priori* légitimes mais anachroniques, tant il est vrai que les années passées dans le melting-pot carcéral virent fléchir ce racisme qui me tenait lieu de doctrine. Oh ! rassurez-vous, je n'étais pas atteint au point de rejoindre les processions laïques autour de SOS

Mon Pote et bêler l'amour de la « différence », mais quelques individus, et non plus un groupe « ethnique », me suggéraient que, Blanc, Black ou Beur, un type peut être une belle saloperie ou quelqu'un de bien... Pour moi, ce truisme était une révélation.

Mais, pour être tout à fait honnête, Mme Sans-Gêne m'énervait aussi parce qu'elle était... une femme. Une jolie femme de surcroît. Là où nous croupissions entre hommes, une femme en chair et en os était une véritable provocation. Pour moi qui avais renoncé aux barbituriques et autres pilules tueuses de libido, la seule vision de ses jambes, l'échancrure de son chemisier et ses formes en général me suggéraient tout ce qu'un homme normal ressent lorsqu'il n'a pas goûté pendant des années aux plaisirs de la chair. Par sa seule présence, une femme en prison — qu'elle soit visiteuse, infirmière ou surveillante — tempère l'inhumanité des hommes; mais en même temps elle exacerbe le manque, convoque tous les instincts de l'animal. Cela ne concernait pas les longues peines (à Val-de-Reuil il n'y avait que de longues peines) qui avaient la chance d'avoir laissé dehors une femme aimante ou une petite amie. Ceux-là bénéficiaient de « parloirs » un peu particuliers, au cours desquels des étreintes furtives singeaient l'amour. Rien de très épanouissant, surtout pas pour la femme concernée, mais au moins le détenu avait renoué avec la vie l'espace de quelques minutes.

Et puis il y avait les autres, les plus à plaindre. Ceux qui étaient en prison depuis dix, quinze ou vingt ans

sans personne dehors. Alors, en désespoir de cause, après des années sans avoir connu la caresse d'une femme, ces emmurés vivants compensaient avec les plaisirs bestiaux entre hommes. Leur drame, c'est qu'ils n'étaient pas homosexuels en entrant...

En tout état de cause, le taulard est avant tout un obsédé sexuel, une « bête » ravagée par ce seul instinct. Pas besoin de vous faire un dessin...

S'il est un tournant notable, il intervient avec ce renoncement (à la barbe de la pénitenciaire) médicamenteux. J'étais un toxico, un junkie totalement dépendant, et je suis parvenu à renoncer à ma dose quotidienne, puis, au bout du compte, à tout médicament. C'est une victoire que seuls les drogués peuvent considérer à sa juste proportion. Désormais j'étais « clean » et surtout disposé à affronter frontalement la prison. J'étais doublement fier car « ils » n'étaient pas parvenus à me briser ; à faire de moi un légume, cette « chose » qui avait erré des années à la Santé et ici même, se traînant passivement parmi cette sous-humanité.

Je repris des forces psychiques et physiques, lisant plus que jamais et pédalant des centaines de kilomètres par semaine sur le vélo d'appartement de la salle de gym. Et puis je renouai avec mon goût des « happenings » et des manifestations culturelles. Notamment à l'occasion d'un festival des Celtes dont je serai le créateur et l'organisateur, où j'inviterai

toutes les bonnes volontés à décliner un art autour de ce thème. Et ce sont Kader, un dealer arabe et musulman pratiquant, et Kaïra, même profil ou presque, qui seront mes meilleurs alliés, mes plus sûrs soutiens...

L'augure de ce festival est la première lueur significative. Je soumetts l'idée à la pénitencière, mais aussi à la municipalité de Val-de-Reuil, d'organiser des concerts, des conférences, des expositions, dont une de peinture sur la légende arthurienne. Pendant des mois je porte le bébé à bout de bras, d'abord dans l'indifférence générale, puis ensuite toléré par la pénitencière et la commune dont dépend la prison.

Je n'eus guère de satisfactions durant ma vie carcérale mais ce festival, où je mis tous les volontaires à contribution, est en quelque sorte le début de mon retour parmi les vivants. D'abord parce que, loin de me précipiter dans les jupes des curés ou des mollahs qui, tous, profitent du nihilisme carcéral pour faire de la retape pour leur boutique, j'ai depuis des années trouvé dans l'onirisme celte *ma* religion. Pas une celtitude de folklore ou un prétexte à des arrières-pensées vaguement politisées mais une vraie identité, la certitude de m'inscrire dans une vieille lignée, une tradition et une force qui me permirent de tout surpasser...

Je voulais partager les merveilles du monde celte et faire tomber les murs. J'y parvins grâce à ce doctorant en histoire ancienne et un conteur professionnel, Pascal Folio, qui nous transportera aux côtés de Lancelot dans la plus belle évasion qu'une prison

ait jamais connue. Pendant une heure, dans un silence d'église, cent types oublieront leurs meurtres et leurs ténèbres au profit du monde merveilleux de Brocéliande, des troubadours et des farfadets. Et la mairie de Val-de-Reuil prolongera notre festival en exposant les triskèles, entrelacs et nymphes d'un codétenu, artiste peintre dans le « civil ».

Je ne suppléais pas à la besogne des matons ; je tentais simplement de passer au travers des barreaux l'espace de quelques jours...

Ce festival des Celtes, son organisation et le succès dont il bénéficia marquent ma métamorphose, ma renaissance. Mon verdict tomba sous le sens : « présumé capable ».

Dès lors je devins une sorte de « coqueluche ». Je n'étais plus le mec qui a essayé de tuer Chirac mais une manière d'« animateur » sollicité, et même écouté.

— Dis, Maxime, donne-moi un truc qui m'apprenne quelque chose, me demande Kaïra, un Africain de Cergy-Pontoise.

Eh oui ! parallèlement à mes cours de BTS, je m'éri-geai bientôt en bibliothécaire. Rien de très romanesque mais, désolé, les histoires d'évasion, le règlement de comptes et les violences n'entraient pas dans mes projets. Avec les remises de peine, j'avais bien l'intention de sortir avant les dix berges requises. Une seule entorse à la règle et je replongeais avec transfert en centrale et tout ce qui s'ensuit.

— Quel genre ? Sur la comptabilité ? j'interroge Kaïra.

— Non, non, de la philosophie. Un truc qui me rende moins con...

— Ça risque d'être long...

— Arrête tes conneries, donne-moi des conseils...

Kaïra était loin d'être un con. Voyou, d'accord, mais pas con. D'ailleurs au cours de BTS, il percutait tout de suite. Son envie de devenir expert-comptable ne devait rien à une quelconque vocation mais au désir pressant d'arnaquer un maximum de pigeons une fois dehors. Mais il était conscient que le seul bagage technique ne lui suffirait pas à se fondre dans la bonne société qu'il avait prise pour cible. Et, conscient de cumuler deux handicaps — être d'origine africaine et avoir vu le jour dans une banlieue pourrie où il avait fait les quatre cents coups —, il lui importait de ressortir plus « blanc », comme il disait. Et je contribuerai un peu à cette métamorphose en lui prêtant le « Que sais-je ? » de Comte-Sponville consacré aux rudiments de la philo. Une initiation convaincante puisque Kaïra me dévalisera en bouquins tout le temps de sa détention, bouffant du Albert Cohen, du Michel Déon et autres vieilles barbes jusqu'à plus soif. Drôle de parcours pour ce type qui savait à peine lire en entrant et qui aujourd'hui doit compter en milliers d'euros le pognon qu'il a piqué à quelques snobs abusés.

Devenu un interlocuteur « privilégié » de la pénitencière, j'en profitai pour demander qu'on abandonne l'appel de 16 h 30. Cela n'a l'air de rien, mais ces comptes et décomptes qui rythment la journée d'un taulard sont une autre peine à l'intérieur de la peine.

La requête fut entendue positivement ; et brisa la glace qui me séparait de Christian l'anarcho-braqueur avec qui je refaisais le monde chaque jour en tournant en rond. Moi en chemisette comme d'habitude, lui dans son éternel caban de marin, « le même que celui de Jimmy Page des Led Zeppelin ».

Je ne sais pas ce que j'ai pu lui apporter, mais lui me permit de résister quand je ne tenais plus qu'à un fil. Nos conversations n'étaient pas celles de taulards mais plus certainement celles de maître à disciple. Car tout ce gâchis dont il avait fait sa vie reposait avant tout sur un postulat intellectuel. Il ne braquait pas par goût de l'argent « facile » mais par conviction d'anarchiste. Parce qu'il avait lu très tôt — trop tôt ? — Bakounine et quelques autres qui faisaient écho à son propre tempérament. Comme j'avais lu trop tôt Drieu La Rochelle et Brasillach ?

Avec les années, les points communs entre le « fasciste » que j'étais et lui l'anarchiste étaient si nombreux que ni lui ni moi n'étions plus sûrs de nos convictions. Si d'aventure nous en avons encore...

— Vos trucs de nazillons, me dit-il un jour sans précautions oratoires, ce n'est pas de la politique, c'est de l'agitation, de la parodie. C'est aussi efficace qu'un type qui fait des jeux de rôle le week-end en s'habillant en preux chevalier du Moyen Âge. Au moins, Carlos, que j'ai bien connu quand j'avais dix-huit ans, moi et les mecs d'Action directe, on a un peu ébranlé le système. Vous, vous ne faites que le conforter. Quant au

FN, c'est ni plus ni moins le MRP sous la IV^e République. Totalement inoffensif...

— Je suis d'autant plus d'accord avec toi que je n'ai jamais été au FN...

— Oui, mais même vos groupuscules sont grotesques. C'est du folklore. On ne combat pas le système global, planétaire du XXI^e siècle avec des idées héritées du XIX^e. Et puis j'ai lu vos théoriciens, la Nouvelle Droite, tout ça. C'est intelligent mais ça tourne en rond. C'est bien beau de se placer au-dessus de la mêlée et de jouer les Pic de La Mirandole mais, au bout du compte, qu'est-ce que ça donne ? Rien ! C'est aussi stérile que les tapettes qui singent aujourd'hui l'extrême gauche des années 70.

— Alors, qu'est-ce qu'il reste pour tout faire péter ?

— Pourquoi ? Tu veux encore tout faire péter ? Tu n'as pas assez payé ? Qu'est-ce que tu veux faire contre la dictature de la télé mondiale ? Dis-toi qu'une chaterie de cette folle de Pujadas a plus d'impact qu'une manif de cent mille personnes.

— Et l'islamisme alors ?

— L'islamisme comme idée révolutionnaire, c'est de l'intox. Il faut être aussi con qu'un Américain ou lobotomisé comme la plupart de nos contemporains pour avoir cru une seule seconde à leur 11-Septembre et à Al-Qaïda. Politiquement, stratégiquement et techniquement, ça tient pas la route mais c'est inscrit pour toujours dans l'Histoire comme un mythe fondateur. Ce sera enseigné aux futures générations à qui

on passera en boucle les images de leur World Trade Center de merde, et le tour est joué. D'ailleurs, j'en ai croisé des barbus en taule. À part des moudjahiddins purs et durs, c'est pas sérieux. Eux-mêmes sont intoxiqués et manipulés par la propagande... Je les prendrai au sérieux quand ils feront tout sauter au sommet de Davos.

— On est les cocus de l'Histoire en somme ? La politique et l'idéologie ne sont plus des réponses ?

— J'ai toujours du mal avec les grands mots... On est des cocus de nous-mêmes. On s'est foutus là-dedans parce qu'on est des révoltés avant d'être des révolutionnaires. Toi facho, moi anarchiste. Sauf que moi j'ai pas fait presque trente ans de taule parce que je lisais Sorel mais pour mes braquages. Cinquante braquages, mon pote ! Et c'est au moment où j'avais décidé de raccrocher que je me fais piquer... Nous n'étions pas programmés pour le bonheur étriqué des bourgeois ou le train-train prolo. En temps de guerre, on aurait peut-être été de beaux héros ou des déserteurs ; mais comment tu veux que des mecs comme nous trouvent leur place dans un monde aussi chiant ? Le reste, mon pote, la politique, la révolution, etc., c'est de la littérature...

De littérature, précisément, il fut question lorsque des liens forts nous unirent au point que nous nous accordions une confiance mutuelle. Christian me confia très vite la mission de corriger le manuscrit qu'il rédigeait chaque jour dès cinq heures du matin. Un livre de taulard, mais de taulard intelligent, en guerre

contre la machinerie judiciaire, cet objet kafkaïen et ubuesque qui le broyait, ainsi que sa femme incarcérée à *vie* à l'ombre de quelque quartier d'isolement en centrale.

Dans sa cellule aussi nette qu'une salle d'opération chirurgicale, l'anarchiste ne cultivait guère le désordre domestique. Dans cette chambrée digne de celle d'un légionnaire, tout était ordonné au millimètre près, briqué, plié au carré. C'était monacal comme sa vie, tendue par une révolte de chaque instant qui faisait office de sacerdoce.

Ce manuscrit, en plus de ce qu'il m'avait conté — la douleur d'avoir raté sa vie, d'avoir été renié par ses parents et ses enfants —, évoquait ses méthodes de braquage sans faire couler le sang. Son « métier » — c'était ainsi qu'il considérait le braco — obéissait à une méthodologie acquise au fil du temps. Techniquement, c'était du sans-faute car Christian avait toujours misé sur la psychologie plutôt que sur la violence ou la neutralisation des systèmes de sécurité, trop perfectionnés désormais.

— Au cours de ma première peine, j'ai eu le temps de potasser les livres de psycho. C'est devenu pour moi la bible du métier. Si tu sais interpréter, tu sais quelle réaction susciter chez le directeur d'agence à qui tu as demandé un rendez-vous. Tu passes en un instant du type sympa au dingue prêt à tout. Et dans 90 % des cas tu repars en taxi avec la caisse. Pas de sang, pas de hurlements, pas de problème. C'est moins spectaculaire que le cinoche mais c'est plus efficace...

Le revers de la médaille, le colosse m'en donna un aperçu une fois, une seule fois, lorsqu'il tomba le masque en m'avouant pleurer chaque soir de désespoir... Mais un désespoir digne qui lui interdisait de quémander une quelconque « libération conditionnelle ».

— Pour obtenir une « condi », il faut pactiser avec l'État. Les mecs d'AD ont franchi le pas. Je juge pas, ils étaient malades. Moi, je pourrai des années là-dedans mais jamais je ne passerai à l'ennemi. C'est tout ce qu'il reste de ma dignité...

Ainsi soit-elle...

La prison est une blessure dans la vie d'un
homme
Et l'amour d'une femme le plus délicat des
baumes.

BEAUMARCHAIS

Ma mère pleure à chaudes larmes. Et moi aussi... Ce n'est pas la première fois. Pleurer, c'est une des vocations du parloir.

Car pleurer dans la prison, c'est une faute de goût. En tout cas en public. Tu apprends vite cette règle de bienséance, cette pudeur élémentaire qui prime sur toutes les autres.

Les larmes, les détenus, ils se les gardent pour eux, pour plus tard. Mais tout le monde n'est pas un affranchi. Les « crimes passionnels » par exemple, les cocus jaloux qui ont eu leur coup de sang, ces pauvres types gorgés de sanglots craquent à la première secousse. Des types ordinaires qui n'ont rien de voyous mais qui devront faire avec pendant dix ans au moins.

Il y a aussi les petites frappes, les voyous ordinaires... ceux qui faisaient les cadors dehors et découvrent qu'il y a toujours pire « dedans ». C'était le cas de Nordine. Son histoire fit le tour de Radio Taulard et résonne comme une leçon de morale ; mais une morale carcérale.

Quand il a été incarcéré la première fois, ce n'était pas en touriste : vingt-cinq ans fermes pour viol en réunion et homicide. En clair, le caïd de la barre HLM et ses copains avaient violé une fille — Leila — toute une nuit dans la cave de l'immeuble pour lui « apprendre » les lois de la cité ; avant de la battre à mort de manière à être certain que ces lois seraient enfin respectées.

Ils ont d'abord mis Nordine à Fleury ou Fresnes. Dans sa cellule, il y avait déjà trois types. Des Arabes comme lui... Et, pas de chance pour son numéro d'écrou, l'un de ses codétenus était un des frères de la fille violée et tuée...

La suite ? Pendant des mois, le frangin et ses acolytes ont violé le jeune Nordine en lui interdisant d'en souffler mot à l'administration sans quoi il était sûr de rejoindre Leila et Allah. Les matons ne virent rien. Ou ne voulurent rien voir. C'est aussi une loi tacite. Ils n'entendirent pas davantage les cris des premiers jours, qui bien vite s'estompèrent. Non pas que le calvaire avait cessé, mais désormais Nordine subissait les outrages la tête sous un oreiller. Le cador devint une loque, la chose de tous les cinglés du coin. Il ne quit-

tait même plus la cellule pour la promenade, attendant sur son lit le supplice quotidien.

Et puis, un jour, un maton plus zélé s'étonna de cet état léthargique et fit emmener la loque à l'infirmerie où l'on constata des lésions irréversibles à l'anus et au cerveau. On le transféra dans une unité psychiatrique où il put se refaire un semblant de santé pendant un an ou deux. Jusqu'au jour où ce bon Nordine finit par nous rejoindre. Ce n'était pas exactement un légume parce qu'un légume ne pleure pas jour et nuit, mais on sentait le gusse bien atteint. Il ne parlait pas ou peu et restait dans sa cellule. Une cellule individuelle. La seule force que je lui reconnus, c'est de ne s'être pas suicidé malgré la batterie d'anxiolytiques, de somnifères et de pilules de toutes les couleurs.

Ici, l'histoire de Nordine, tout le monde s'en foutait. Du moins, la compassion, ce luxe des gens libres, n'avait pas cours. Et surtout pas à l'égard d'un tel spécimen. Il avait butté une fille et il avait bouffé de l'oreiller, et alors ?

Radio Taulard évoquait chaque jour Nordine et ses larmes de « gonzesse ».

Et puis un matin on le vit dans la cour pour la promenade. Il était maigre, émacié sous la capuche du jogging Nike, flottant dans ses fringues de sport. La pénitencier, qui observait son errance solitaire, encadrerait l'« environnement » du détenu pour ne pas voir se reproduire les exactions précédentes.

Les jours suivants, il demeurerait toujours isolé, se

tenant à l'écart des petits groupes, marchant à petits pas, la tête baissée.

Et puis, au bout d'une semaine, à la surprise générale, trois des fauves de cette jungle allèrent à la rencontre de l'animal blessé. Non pas pour le dérouiller mais pour nouer une sorte de dialogue dans le sabir local. Les matons n'en restaient pas moins sur leurs gardes et les autres détenus, qui connaissaient la musique, s'attendaient à un lynchage en bonne et due forme. Que risquaient ces trois taulards, condamnés à vingt ans, sinon un peu de mitard ?

Les types en question étaient originaires de la même cité. Cela crée des liens. Et, peu à peu, on vit Nordine s'éveiller à la vie et parler un peu plus chaque jour avec ses nouveaux amis. Tellement sympas les amis qu'ils lui proposèrent même de le « protéger » de quelques dégénérés qui ne cachaient pas leur envie de prolonger les « préliminaires » que Nordine avait connus en centrale.

Pour la pénitencière et les psys, cette « thérapie par la parole » donnait des résultats étonnants. La paranoïa — légitime — de Nordine, son isolement et des tendances suicidaires qui justifiaient un statut particulier avaient laissé place à une sorte de résurrection. Le légume qu'on avait connu reprenait du poil de la bête, jouant même un peu au foot le matin avec les autres. Cela n'empêchait pas les larmes mais au moins étaient-elles plus rares. Au point que chacun s'accorda à penser que l'isolement de Nordine dans sa cellule individuelle n'était plus la solution.

Au bout de quelques mois, on lui soumit la possibilité de rejoindre un de ses camarades dans une cellule voisine et il accepta avec enthousiasme. Au moins, là-dedans, il y aurait du shit à foison et quelqu'un à qui parler.

En effet, il trouva à qui parler, et même à qui hurler sa douleur. Car le codétenu n'était autre qu'un cousin éloigné de Leila, et donc de son frère, qui avait patiemment tissé sa toile pendant des mois pour pouvoir apprivoiser Nordine.

Le cri inhumain qui résonna cette nuit-là ébranla tous les murs de la prison. Pourtant ils en avaient vu d'autres. Mais pas ça. Le cousin avait empalé Nordine avec un manche à balai.

Dans le parloir, mes larmes se mêlent à celles de ma mère. Mais pour la première fois ce sont des larmes de bonheur. Du moins de soulagement. Je vais avoir ma première permission en six ans ! C'est le début de la fin, la porte entrouverte...

C'est en août 2008 que je passe la porte pour la première fois. Mes parents m'attendent avec la voiture...

Nous traversons cette Normandie que j'aimerais ne jamais revoir. Des champs de colza, des vergers et des maisons à colombage défilent sous mes yeux indifférents. Toute cette nature resplendissante, ces images d'Épinal ne parviennent pas à chasser l'idée de la taule. C'est le bon vieux *teasing* de la machine judiciaire ; on te montre la carotte pour que tu continues

de marcher droit. C'est juste un avant-goût, une mise en bouche en attendant le jour J. Mais mon idée de la liberté ne se conjugue pas avec les retrouvailles entre papa maman, le trio reconstitué, peut-être même la cause originelle de tout ce gâchis...

J'ai consommé cette perme comme un bidasse. C'est-à-dire sans pouvoir me délester du paquetage. Tout m'y ramène et surtout ce diplôme de BTS que j'ai tout intérêt à décrocher puisque quelque généreux maire à qui je dois une manière de réinsertion s'engage à m'employer à la sortie. J'ai une dette envers lui. C'est bien l'un des seuls...

Et je retrouve ma piaule comme je l'avais laissée. Comme une autre cellule... Voilà donc ce qui m'attend quand je ressortirai. Quatre murs où j'ai macéré ma jeunesse, où j'ai perdu les plus belles années de ma vie, rêvé de filles sans jamais pouvoir les atteindre.

Et puis je suis allé à la piscine, nager, abandonner mes muscles, mes nerfs et mon esprit à ces sensations merveilleuses.

Cela fait six ans que je n'ai pas marché au-delà de deux cents mètres, ouvert une porte normale, pris un bain, senti les fragrances de l'été et vu des femmes dans un autre contexte que celui d'une salle sécurisée. Mais le coup de la carotte n'opère pas magiquement comme dans les romans. J'ai toute cette cérébralité encombrante dans les neurones, la lucidité de considérer l'été comme l'illusion de la liberté, une parenthèse d'insouciance dans la grisaille de M. Tout-le-Monde. Et nul ne me surprip à danser dans les rues de

Courcouronnes, souriant aux jeunes filles sous l'ombre et caressant les clébardes sympas. Pas besoin de barreaux pour sentir la taule. Elle est en toi, même dehors.

Le matin, j'avais redécouvert les arbres et la forêt, seul, sans personne avec qui partager ces merveilles. Le soir me surprendra à m'endormir, le visage noyé de larmes...

Quand j'ai obtenu mon BTS, j'ai eu le sentiment d'avoir remporté une victoire sur moi-même. Je revenais de loin, du plus bas où l'on puisse tomber. Ce n'était pas le diplôme en soi qui importait mais toute la symbolique; et les quelques perspectives qu'il ouvrait une fois dehors. Je n'étais pas condamné au RMI, à l'oisiveté et aux gamberges malfaisantes, le poison des ex-taulards. Le mental se structurait, et ma vie « après » également. Ce n'était pas le jackpot, le nirvana ou les Bahamas au bord d'une piscine avec des pin-up, mais au moins une vie « normale » se profilait au lieu d'un désert.

Le vrai compte à rebours se situe à partir de ma première perle de stage en entreprise au mois de décembre 2008. Rien de très excitant mais je commence à renouer avec la normalité; et le plus dur est désormais derrière moi. Les remises de peine sont épuisées. Moi aussi, qui suis presque certain de sortir à l'été 2009. Épuisé d'avoir tant gambergé et de constater que même la perspective de sortie toute

proche ne suscite rien d'autre qu'une lourde angoisse. C'est le paradoxe particulièrement tordu des longues peines, de ces hommes qui ont pour résidence principale une cellule de quelques mètres carrés où ils redoutent de retourner avant même d'en être sortis.

— C'est pire pour les types comme moi, nuance un pointeur à qui je confie mes états d'âme un jour de spleen.

Dans le contexte qui nous réunissait, ce « gaulois » pas très galant n'était pas le mauvais mec. Discret, pas voyou et plutôt de bonne compagnie, il purgeait ses vingt ans et quelques avec fatalisme. Moi, je ne voulais rien savoir des détails qui l'avaient mené ici. La durée de sa peine était assez parlante...

— J'ai fait du mal dehors... Beaucoup de mal. Toi au moins, tu es clean. Tu as fait ton temps, tu ressorts blanc comme neige sans aucun remords.

— C'est sûr, mais je flippe quand même. À part ma famille, personne ne m'attend. À la limite, je me retrouve au point de départ, comme il y a six ans... Si les juges et la société ont résolu leur problème en me mettant là, moi je n'ai pas résolu le mien.

Journal de prison, 2 janvier 2009 : *La quille! Dans six mois si tout va bien. J'ai passé mon dernier Noël dans cette fosse septique. Six Noëls, six réveillons de 31 décembre, six anniversaires en prison! Rien que pour ça, je ne pardonnerai jamais! J'en connais plus sur le néant, le chagrin et la douleur que n'importe quel vieillard (...).*

Drôle de phase que celle qui précède la libération. Dehors, on a peur de la prison, ici on a peur de ne plus y être. C'est normal d'après Christian qui a fait en tout vingt-sept ans. Il me dit que pour lui, de toute façon, il n'y a plus de réinsertion possible. Qu'il n'y en eut jamais. J'admire cet anarchiste mais je le plains aussi. Son destin se résume aux braquages, à la cavale et à la prison. Tout ça au nom de sa cause. Jamais rencontré un mec aussi solide. Quand je pense à tous ces militants croisés en garde à vue qui s'écroulaient au bout d'une nuit... J'évite de m'épancher auprès de Christian qui en a encore pour des années alors que sa femme a pris perpète en centrale et que son fils est lui aussi incarcéré. Mes petits états d'âme sont un luxe à côté des siens. Et pourtant, il me soutient comme un frère. Il y a lui et Kader. Un anarchiste et un Arabe! Le fascisme mène à tout — y compris à la prison — à condition d'en sortir (...).

Je flippe en pensant à dehors. Qu'est-ce que je vais devenir? OK, j'ai un job qui m'attend. Mais pour quoi faire? Je ne me suis pas débarrassé de la dépression, de cette envie d'en finir. Je porte ça en permanence au fond de moi. Je ne vois pas très bien comment des horaires de bureau, des week-ends en famille, cinq semaines de vacances par an et un crédit pour la bagnole, bref la vie normale, me sortiront de ça.

Vivre, du moins survivre encore à cette contradiction devint peu à peu une épreuve de plus. Pas une coquetterie de cadre moyen vaguement déprimé, mais

une tempête ravageant mon crâne jour et nuit. Si même l'idée de la liberté me devenait insoutenable, alors la prison, leurs kilos de molécules, la « rédemption » qu'on m'avait imposée n'avaient servi à rien. Je ressortirais comme j'étais entré, la mort à l'esprit...

— Alors, c'est la perme avant le grand départ ? m'interroge Christian pendant la promenade.

— Ouais..., je répons sans enthousiasme. C'est bizarre mais j'ai l'impression que même définitivement en liberté je serai encore en perme...

— Normal. T'auras fait sept ans effectivement, mais t'auras pris vingt piges dans ta tête. On se rabougrit vite quand on reste trop longtemps. On acquiert une maturité rance. C'est plus que de l'aigreur ou de la révolte, c'est autre chose... C'est pourquoi les mecs retombent à chaque fois. On ne peut plus s'adapter dehors. En tout cas, moi, je ne pourrais pas... Mais toi, t'es encore jeune et tu as ta famille, un job qui t'attends. Faut pas que tu déconnes et qu'on te revoie ici dans un an... T'arrête tes conneries de nazillon et tout ira bien...

— J'ai l'impression qu'en sortant d'ici je vais retrouver dehors tout ce que je fuyais avant d'entrer. La vie « normale », le quotidien, la solitude de l'homme moderne...

— À toi de changer tout ça. Il n'y a rien d'écrit. T'es pas con. Pas au point de virer voyou, non ? Tu as vu où cela m'a mené ? Vingt-sept ans de taule !

— Non, je vais pas faire le braqueur non plus, mais comment me fondre à nouveau dans la normalité après tout ça ?

— Tu feras semblant... Tu pourras toujours écrire un livre pour exorciser tout ça.

Avec ses traits pâles illuminés par le rouge de ses lèvres et un regard noisette mais intense, Jeanne avait tout d'un elfe, une de ces jeunes filles délicates et sensuelles qui traversent les films de Rohmer comme un songe. Elle était diaphane, évaporée et mutine à la fois. J'étais, quant à moi — taulard obsédé par la chair comme un toxico par la came —, tétanisé, hypnotisé par ses seins, ses jambes et son cul. Cette animalité contenue depuis sept ans était une insulte à la délicatesse de cette jeune fille, aux magnifiques cheveux roux, mais, après tout, n'avait-elle pas rejoint cette soirée organisée en mon honneur, pour voir la « vedette » ?

Oh ! Une soirée simple, entre quelques amis d'enfance, absolument étrangers à mes vieux démons d'antan, qui avaient tenu à marquer le coup, ma dernière permission avant la libération définitive.

On a bu beaucoup, ri un peu, parlé passionnément. Drôle de vie. Mes potes que j'avais laissés post-ados avaient tous passé la trentaine, organisé leur vie et, pour certains, découvert la paternité. J'étais seul de mon espèce, adolescent prolongé et vieillard précoce ; sans passé professionnel ni véritable avenir...

Quand Jeanne est arrivée, cette soirée entre deux

canapés, une table basse, quelques bouteilles, des souvenirs et des cacahuètes menaçait de virer au supplice. Mimer le bonheur sous prétexte qu'on va sortir de taule, c'est un exercice atroce. On ne peut pas gueuler à la cantonade que la fin de la taule ne règle rien ; qu'on est toujours dedans... qu'on ne va pas rayer sept ans comme ça ! J'ai joué le jeu malgré tout, alimentant la galerie en anecdotes poilantes, en faisant le con comme avant.

Jeanne ? *Love at first sight*, comme dirait l'autre. Le coup de foudre ni plus ni moins. De mon côté, c'était concevable. Au bout de sept ans tu succomberais à n'importe quoi, à Roselyne Bachelot, à un bec d'arrosoir, que sais-je... Mais, elle, Jeanne, l'irréelle, pourquoi ? Pourquoi moi ? Le vilain petit canard.

L'attrait du « voyou » ? Sans doute... Auprès de certaines femmes, un petit passage par la case prison présente cette valeur ajoutée, ce gage de « virilité »... En outre, je suis « quelqu'un », n'est-ce pas ? Et mon nom est partout sur Google. Même cette pauvre gloire a ses vertus...

Mais Jeanne n'était pas une midinette, une coiffeuse fascinée par cette gloriole sulfureuse. Elle n'était pas en présence d'une tafiole peroxydée de la télé réalité mais elle rencontrait un mec brisé qui avait encore la force de faire « comme si ». Je suppose que ce sursaut d'orgueil lui plut autant que ma fantaisie, cette politesse du désespoir.

Tout au long de la soirée, nos regards se croisent, se jaugent sans nous juger. On picole un peu sur

quelques ritournelles. L'alchimie fait le reste et nous enveloppe dans une bulle chargée de phéromones, d'hormones hors normes. Ça plane pour moi ! Cette euphorie nouvelle, cette ivresse que je ne connaissais plus m'emporte loin de tout ce que j'ai vécu depuis dix ans. J'étais sinistre, lugubre et ombrageux, et me voilà rayonnant, drôle voire *spirituel*. Après les sept années qui viennent de s'écouler, ce n'était pas gagné !

Un verrou s'est débloqué et la clé s'appelle Jeanne.

Quand j'ai retrouvé la prison, le printemps avait investi le bocage normand, ma cellule et mon cœur aussi. Mon Dieu, cette cage ! Quatre ans là-dedans... et trois autres à la Santé. Le pire, c'est que j'avais appris à aimer ce petit « chez moi » toujours maintenu propre, bien rangé. Au fil du temps, j'avais doré mes barreaux pour m'y sentir mieux. J'avais un peu bricolé mes étagères, organisé l'« ameublement ». Maintenant que j'avais goûté au parfum de Jeanne, aux promesses qu'elle m'adressait dans ses lettres enflammées, le taudis se révélait à la lumière crue. Qu'on m'en sorte enfin et que je n'y revienne jamais !

— Alors, on est amoureux, mon pote ?

Avec Christian, les mots étaient presque de trop. Le mec avait cette psychologie qu'on acquiert quand on est resté longtemps en prison. Une expression, une ombre sur le visage ou un éclat dans l'œil parlaient d'eux-mêmes. Pas besoin de confidences puis-

qu'il te lisait à livre ouvert sans pour autant lire à haute voix.

— Pire que ça, mon vieux, je lui réponds, encore effaré par ce qui m'arrive. Je n'ai jamais connu ça. Cette fille m'a envoûté...

— J'connais ça. La taule, ça les excite... C'est leur côté Mme Bovary qui s'encanaille... Pas toutes... pas ma femme puisqu'elle est elle-même au trou, mais méfie-toi quand même de la rêveuse bourgeoisie et de ne pas trop t'enflammer.

— Je sais, j'y ai pensé. Si elle m'avait connu expert comptable dans une boîte dehors, je ne crois pas qu'elle se serait intéressée à moi, mais qu'est-ce que je peux y faire si c'est mon « vécu » qui me rend soudainement sexy ? Et puis on a plein de choses en commun. Elle est férue d'Antiquité, de mythologie et d'un tas d'autres trucs.

— C'est une intello ? s'étrangle Christian devant cette horrible perspective.

— Non, non. D'abord elle est super-mignonne et elle aime le sexe aussi. Si je te laissais lire les bafouilles qu'on s'envoie !

— Ah ! mon salaud ! Une cérébrale, bien gaulée et sans tabous, c'est l'idéal !

Un peu las, je regarde les murs qui nous entourent.

— Ouais... mais tout ça arrive bien tard. Dix ans trop tard... Si je l'avais connue avant, j'aurais jamais plongé dans tout ça...

— J'vais te dire un truc... Tu aurais trouvé autre chose pour te foutre dans la merde... Tu rêvais de

plaies et de bosses comme moi, d'une vie aventureuse. Tu étais facho et je suis anarchiste. Au bout du compte, on se retrouve parce que nous sommes allés jusqu'au bout. Ce n'est pas une question d'idéologie mais de tempérament. Qu'est-ce que tu veux faire contre ça ?

— OK. Mais la prison, c'est quand même pas non plus l'objectif..

— Non. C'est la fatalité et, pour ce qui me concerne, c'est la faute à pas de chance.

— Mais le résultat est là : on se retrouve coincés des années au milieu des pointeurs, des psychopathes, des dealers et le plus souvent des connards. Ça c'est une expérience dont je me serais bien passé. Je n'ai rien appris au contact de cette faune... Je ne suis pas plus avancé qu'il y a sept ans quand on m'a mis au trou. Si je ne t'avais pas rencontré, toi et Jeanne, je me serais flingué en ressortant... Toi dedans, et elle dehors, c'est ce qui me sauve !

Un silence qui ressemblait à de l'émotion suivit la confidence.

Je n'étais plus tout à fait dedans et pas encore dehors. Le palpitant à 120, la cervelle brûlée par tant de bouleversements et les hormones chauffées à blanc rythmaient mon rock du baignoire, ce blues un peu trop rapide où l'euphorie alternait avec l'effondrement. En outre, ma levée d'érou proche suscitait des jalousies. Surtout auprès des « arrivants » et d'un en particulier : une racaille qui voulut « se faire » Brunerie.

Le mec, toxico pointeur, n'était pas plus épais qu'un ticket de RER mais il avait cette « haine » en guise

d'argument. Dans la salle de cour, vide, où je consulte des paperasses, la petite frappe m'interpelle sans détour, rasant sa menace sur la chorégraphie banlieue. Ce n'est pas le premier à me faire le coup. J'ai toujours su éviter le contact, pour ne pas donner raison aux matons, aux « antifascistes » et aux sociologues, et me retrouver au mitard. J'étais la cible potentielle, celui qu'on s'enorgueillissait d'avoir dérouillé. Cela n'est jamais arrivé...

Mais cette fois-ci, je n'ai plus les médicaments pour amortir le choc des mots, l'agression verbale qui me cueille. Et puis, au bout de sept ans, je ne vais pas me laisser emmerder par un faux caïd qui vient d'arriver. En revanche, si je me retrouve dans une bagarre, c'est très mauvais. La libération est ajournée, je gagne le mitard, le job tombe à l'eau et, surtout, mon dossier accuse de nouveau du poids.

Il traite « ma race », « ma mère » et toute une litanie de borborygmes insultants. Je le regarde sans mot dire, impassible, neutre, évaluant la menace à un mètre de moi qui gesticule. Alors, je le regarde dans ses yeux explosés et lui dis calmement, souriant :

— Je te donne le choix : tu te casses maintenant et il ne t'arrivera rien. Ou alors tu continues, et demain matin on te retrouve les deux yeux crevés.

J'avais sans doute le calme de la résolution, le cuir désormais épais qui dissuade les entreprises aventureuses. J'avais aussi, dans les mains, une paire de ciseaux dont j'étais, en désespoir de cause, disposé à me servir. Alors la petite frappe jauge le danger, sans

un mot, balance le pour et le contre. Et il se remet à aboyer des insanités. Mais, imperceptiblement, il a déjà ébauché un mouvement de recul. Bingo ! J'ai gagné ! Le mec a peur. Il n'y a qu'en taule qu'on sent cela. C'est indescriptible puisque tout est dans l'air, irrationnel, animal. Et c'est fini...

C'était le pointeur de trop... J'en ai trop bouffé du pointeur pendant ces sept années. Et je n'ai pas été moi-même héroïque au point de les snober. J'avoue même avoir tissé quelques liens avec quelques-uns. Pas en tant que pointeurs, mais parce qu'ils étaient des mecs « corrects », selon la notion carcérale que j'ai longuement exposée.

Celui-ci arrivait après que j'eus rencontré Jeanne, que nous nous soyons confiés l'un à l'autre au cours d'une correspondance intensive, et même intense. J'ai lu et relu ses lettres, sous sa photo affichée sur le mur de ma cellule. J'ai dégusté ses mots jusqu'à les connaître par cœur. Délicats et crus à la fois, ils avaient réveillé le mort en sursis que même la liberté n'eût pas dissuadé d'en finir. Du haut de ses vingt ans, cette jeune fille pas sage du tout alternait le romantisme dont son âge est encore capable et la sensualité sans tabou que sa génération galvaude en baisant comme on se lave les dents. Moi, ça me va. Elle s'impatiait qu'on fasse enfin l'amour. Qu'à cela ne tienne !

Mais un supplément d'âme couronnait ces promesses charnelles, ces perspectives d'un autre monde, d'un au-delà en ce qui me concernait.

La prose de ma belle païenne m'allait droit au

ventre mais aussi au cœur et à l'esprit, trois régions de mon continent à la dérive qu'elle promettait de réunir enfin autour du plus grand et du plus cruel des hasards. Car avant d'être une jeune fille épanouie, très logiquement, elle avait été une petite fille ; mais une petite fille meurtrie, la proie d'un soir de deux violeurs qui lui avaient infligé, selon sa propre expression « tout ce qu'une petite fille doit ignorer à cet âge-là... ». Sa mère lui enjoindra le silence. Y compris lorsque, entre douze et seize ans, un oncle paternel et ses amis profiteront abondamment de l'adolescente paumée pour assouvir leurs caprices de dégénérés. Et c'est à seize ans que Jeanne décidera de fuir pour toujours le silence de sa mère et les vociférations des hommes.

Confrontant ainsi pour la première fois de ma vie de détenu, la victime et les auteurs d'un viol, la compagnie de ces derniers me devenait insupportable. Et ma peine, aux deux sens du terme, également. En extrapolant — c'est aussi une déformation de l'acuité en prison — j'avais l'impression de croiser chaque jour le violeur de la fille que j'aimais.

Et les dieux savent combien je l'aimais !

Épilogue

L'échappée belle

Jouis, il n'est pas d'autre sagesse ; fais
jouir ton semblable, il n'est pas d'autre
vertu.

ÉTIENNE DE SENANCOUR

La promenade... la dernière avant toutes les autres quand, bientôt, je parcourrai la forêt en homme libre. Car, plus que tout au monde, c'est la forêt, ou plutôt son absence, qui a peuplé mes rêves de taulard. La forêt bien plus que les femmes...

Malgré l'été, Christian porte toujours son caban de marin, comme pour ne jamais oublier ses années de galérien. Celles passées, et les autres qui le consumeront encore.

Nous marchons pour la dernière fois dans la cour écrasée du soleil d'août. Nous marchons sans parler. Nous qui avons tant refait et défait le monde, ravalant nos larmes en avalant des kilomètres carrés entre les quatre murs de cette taule, nous voilà soudain muets. N'importe quel taulard, même le plus débile, le plus

endurci ou le plus bestial est touché par ce moment de grâce qui précède la levée d'écrou. Et, très bizarrement, cette grâce suggère une manière de respect à ceux qui restent. Plus encore chez Christian qui fut mon ami, un frère dans cet enfer.

— Alors, ça y est, mon pote, cette fois-ci c'est la bonne ? me dit-il en balayant l'enceinte des yeux.

— C'est la bonne, ouais..., je rétorque au bord des larmes.

— Je vais te dire un truc : toi, tu n'avais rien à faire ici. Tu n'étais pas programmé pour la taule. Avec tes chemisettes, tes bouquins, tes lunettes et ton côté boy-scout facho, tu avais tout pour te faire dérouiller ou pour te suicider. Mais tu as tenu bon. Tu n'as pas mendié de conditionnelle. Tu t'es conduit comme un mec...

Pour moi, venant de lui, cet aveu valait tous les serments, tous les gages de respect et d'amitié. Moi le souffreteux, le dépressif, l'éternel cocu de la vie qui avait cru palier toutes les faiblesses en se fourvoyant dans les parodies groupusculaires de la force, j'étais adoubé par un braqueur multirécidiviste, un voyou de grands chemins, un anarchiste pur et dur.

— Tu as une gonzesse dehors maintenant, et un job. Il n'y a aucune raison qu'on te revoie ici, insiste-t-il presque paternel.

— T'inquiète pas pour moi, Christian. Dis-moi plutôt ce que je peux faire pour toi une fois dehors.

— Tu peux rien. Notre amitié est née ici ; elle s'éteindra quand tu auras franchi la porte. C'est

comme ça... Je le sais parce que moi aussi, j'ai été le premier à sortir avant quelques potes. La prison, tu ne voudras plus en entendre parler. Et pas davantage de moi... On appelle ça l'instinct de survie. Tu ne me dois rien et je ne te dois rien. Si c'était l'inverse, je couperais les ponts de la même manière... De toute façon, pour moi, d'une manière ou d'une autre, ça finira mal...

Je fis mes adieux à deux ou trois mecs « corrects ». Et bien plus encore à Kader qui me gratifia d'un *Inch'Allah* viril et chaleureux à la fois.

Puis vinrent les derniers préparatifs avant la nuit ultime au cours de laquelle je ne fermai pas un œil.

3 août 2009 — 8 h 30

— Ne vous inquiétez pas pour les journalistes, il y a plein de petites portes que vous ne connaissez pas qui vous éviteront de sortir par la grande, me rassure la directrice à quelques minutes de ma sortie.

Pas question en effet d'amuser une fois de plus la galerie, de m'exposer aux flashes, aux caméras, aux questions inquisitoriales des pros du sensationnalisme et des chiens écrasés qui m'attendent dehors.

Soit, je sortirai par la petite porte...

Pour la dernière fois, le dernier tour de piste : vestiaire, bon de sortie, levée d'érou officielle, billet de sortie et basta. En cinq minutes, j'ai rayé quatre ans ici. Je n'allais quand même pas faire un pot de départ autour de la machine à café !

À travers la porte vitrée, mes parents. Si je m'écoutais, je jetterais bien la pièce au maton de service devant qui je passe pour la dernière fois en lui lâchant : « Pour le petit personnel ! » Pendant des années, on rabâche les trucs qu'on va faire le jour de la sortie, les bras d'honneur, les insultes. Et puis, quand arrive le *D Day*, rien. Qu'on en finisse, qu'on se casse loin d'ici et vite !

Et les mêmes champs de colza, les maisons à colombage, les vergers et les vaches tachetées qui glissent le long de l'autoroute. Peu de mots dans la voiture. Pas d'effusions en tout cas. Sur les portables respectifs, des messages nous parviennent des rares amis qui nous ont soutenus dans l'épreuve : des voisins, des potes d'enfance, la famille, les avocats, mais surtout... Jeanne qui *via* un SMS me demande : « Alors, enfin arrivé à Thulé ? »

À la maison, j'ai l'impression d'être encore en perm'. Une sorte de nausée accompagne mes déambulations de la salle à manger jusqu'à ma piaule. Je devrais sauter de joie, délirer de bonheur, partir courir en forêt et me voilà presque prostré, retrouvant ma piaule pétrifiée dans un éternel surplace. Le spleen du taulard fraîchement libéré, cette dépression qui succède à une autre, est sur le point de m'accabler. Le syndrome s'explique certainement, comme pour les otages. Après tout qu'étais-je sinon un otage ? Sept ans de taule pour une déprime qui tourne mal, c'est

cher payé. Et pas question d'espérer un dédommagement...

À la télé, on relate ma libération. Mais sans images. On sent bien la frustration des journalistes de n'avoir pas trouvé, à travers mon psychodrame, de quoi alimenter le vide du mois d'août. Ils auraient bien comblé jusqu'à la rentrée, jusqu'aux premières grèves et aux achats des fournitures scolaires. Un mot de moi à la sortie de Val-de-Reuil et c'était trois jours en roue libre à se les rouler dans les télévisions et les radios; et un dossier sur l'extrême droite dans tous les *news* avachis dans la torpeur parisienne.

D'ailleurs, l'effervescence qui entoure ma libération augmente au fil des heures puisque mon avocat, sollicité par toutes les télévisions et radios, doit opposer une fin de non-recevoir à tous ceux qui souhaiteraient me voir dans leur *talk-show* de la rentrée. Un communiqué sibyllin et deux minutes sur Europe 1 feront l'affaire... Moi, j'attends ce soir comme l'aube de ma nouvelle vie qui s'appelle Jeanne désormais...

Dans quelques minutes, je la retrouverai sur le parvis de l'église de ce petit village de l'Essonne, loin de la foule grimaçante et des villes.

Des fleurs aux balcons, une jeune fille qui passe à vélo, quelques gamins jouant aux cow-boys et aux Indiens autour de la fontaine composent le décor à la Tati du *happy end*.

Tout est trop parfait, trop « cliché », comme un rêve qui va me réveiller au bout de la nuit, suant d'effroi au fond de ma cellule.

Et la voilà, en retard, sa chevelure rousse flottant dans le contre-jour du soleil déclinant, sa robe légère dansant autour d'un corps d'Aphrodite. Je demeure pétrifié par ce bonheur en chair et en noces tandis qu'elle accélère son pas; puis se met à courir, hale-tante, le visage bouleversé comme le mien sans doute. Elle se jette contre moi. Je la serre si fort, si profondément... Et nous pleurons notre joie, nos peines, notre amour. Nos larmes se mélangent à nos baisers, libérant nos souffrances et l'attente comme deux rescapés après une avalanche.

— C'est pas trop tôt, je lui murmure dans un souffle.

Elle me regarde, les yeux noyés, et me répond un peu interloquée.

— Mais je n'ai que dix minutes de retard...

— Oui, mais ça fait trente-deux ans que je t'attends.

Fermanville, le 12 octobre 2010

Table

<i>Préface</i> : Les risques de la spirale, par Christophe Bourseiller	7
<i>Préambule</i>	17
1. Scandale pour une autre fois	19
2. De l'inconvénient d'être nié	45
3. Les enfants gâteaux	52
4. Viva la muerte!	83
5. Petite Santé	108
6. Faites vos jeux!	146
7. Bingo!	167
8. Ainsi soit-elle...	198
<i>Épilogue</i> : L'échappée belle	217

Composition CMB Graphic.
Achévé d'imprimer
par CPI Firmin-Didot
à Mesnil-sur-l'Estrée, avril 2011.
Dépôt légal : avril 2011.
Numéro d'imprimeur : 104854.
ISBN 978-2-20711120-8./Imprimé en France.

181987

«  h! Brunerie! Facho! On va t'faire la peau! On va t'éclater ta petite gueule de nazi! Enculé! Attends un peu qu'on te chope, bâtard! »

Je suis au centre de la cour de promenade, cernée de murs gris, pétrifié. Deux cents mecs, peut-être trois cents, toute la prison me semble-t-il, sont derrière les barreaux des cellules qui me surplombent. Je balaie du regard en levant les yeux, immobile. Vision dantesque que cette scène où je suis seul au monde contre cette meute hurlante, déchaînée, qui me balance pots de yaourt, conserves, bouteilles à la gueule sans que j'ébauche le moindre mouvement. Je suis déjà au-delà de la peur mais mon sang se glace. Seul au cœur de l'arène, unique gladiateur que des centaines de poings surgis entre les barreaux promettent à la mort.

Le 14 juillet 2002, Maxime Brunerie est arrêté sur les Champs-Élysées. Il a tenté d'assassiner le président de la République puis de se suicider. Après sept ans et un jour de prison, il raconte son parcours. Examen de conscience et histoire d'une dérive intérieure, ce livre témoigne du jugement lucide et sans complaisance que l'auteur porte aujourd'hui sur son acte et sur les milieux d'extrême droite.

Christian Rol est journaliste et écrivain.

DENOËL
www.denoel.fr

B26301  05.11
ISBN 978-2-207-11120-8
15,00 €

